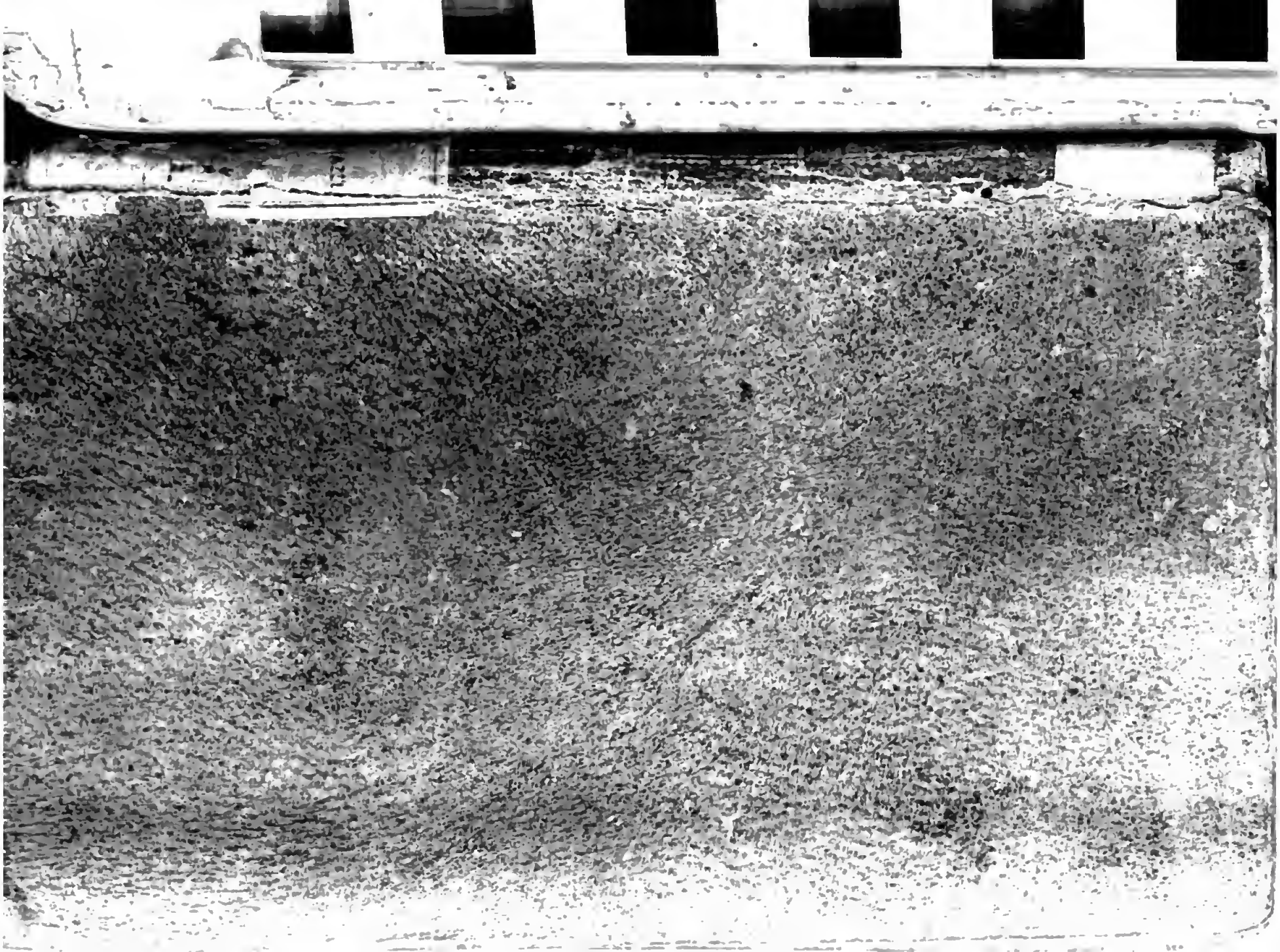
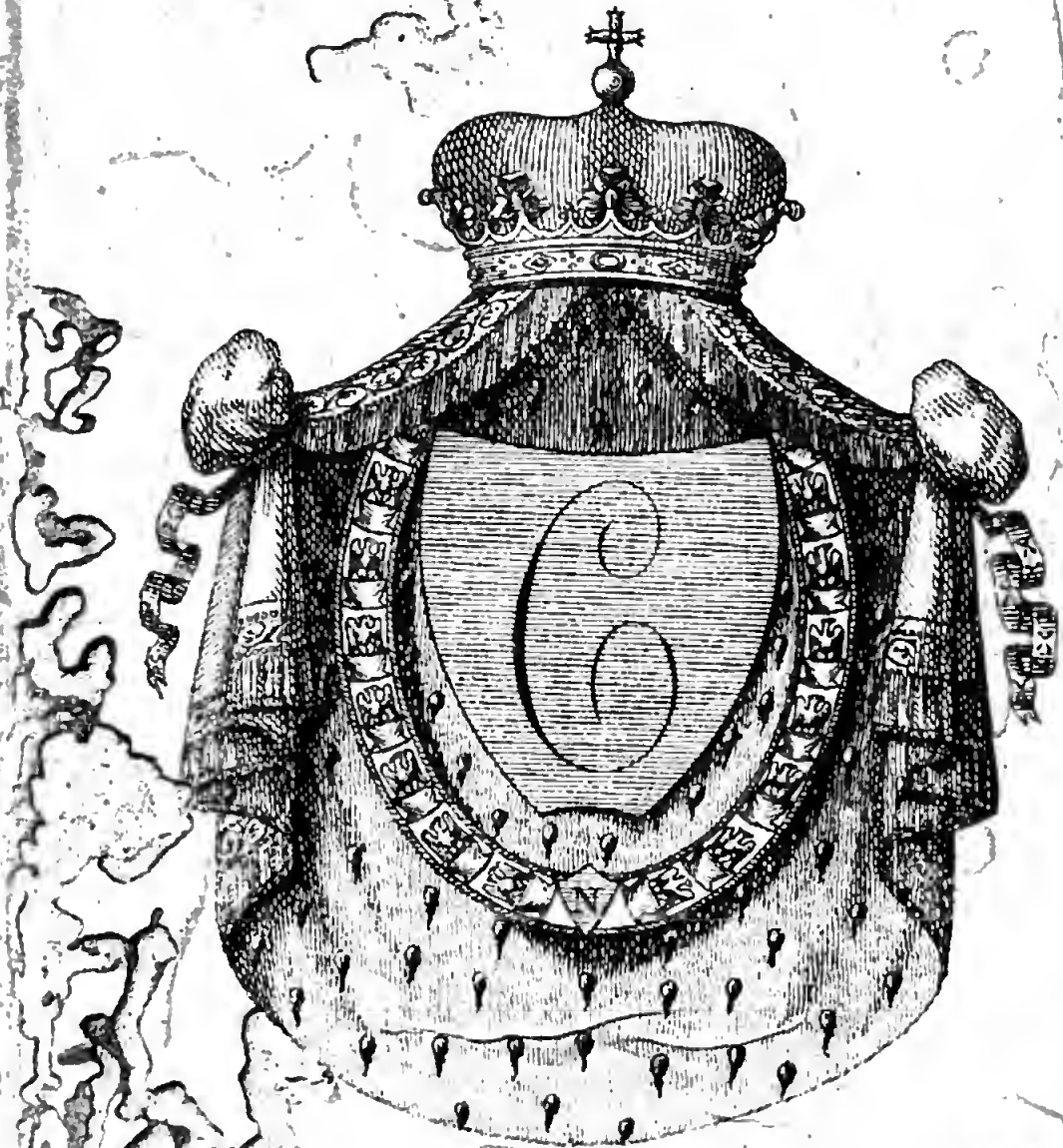
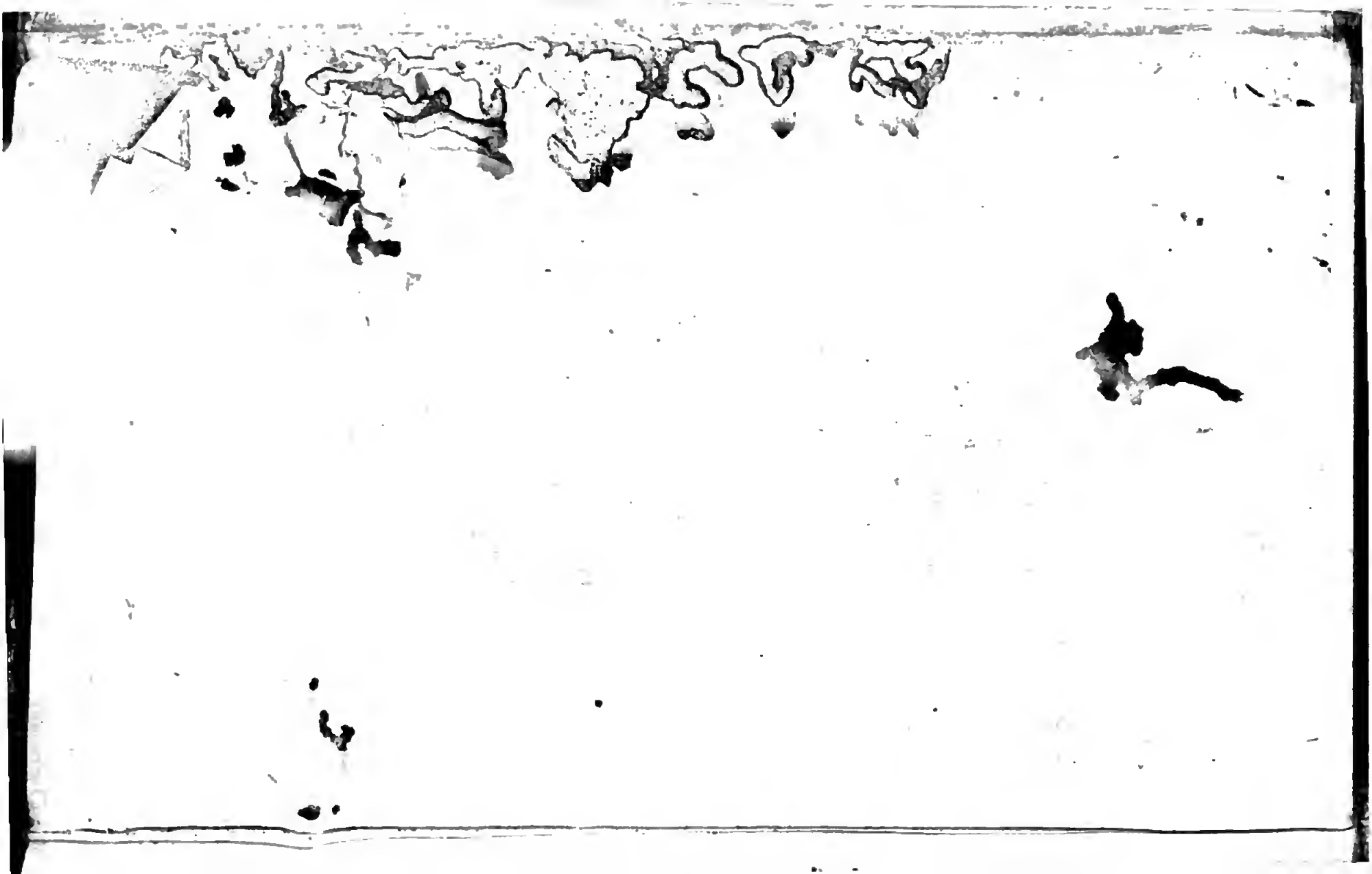


9769



Digitized by Google



LES LIAISONS DANGEREUSES.

LES LIAISONS DANGEREUSES,

Ou Lettres recueillies dans une société, et publiées pour l'instruction de quelques autres.

PAR C..... DE L....

J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres.

J. J. Rous. *Préf. de la nouv. Hél.*

SECONDE PARTIE.

Bibliothèque Publique

A GENEVE.

1792.

L

La

En
porta
de l
tress
et qu
effro
Dan
com
parle
inqu
vous
aller
caus
lard
tout

LES LIAISONS DANGEREUSES.

LETTRE LI.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

En vérité, Vicomte, vous êtes insupportable. Vous me traitez avec autant de légèreté que si j'étois votre maîtresse. Savez-vous que je me fâcherai, et que j'ai dans ce moment une humeur effroyable? Comment! vous devez voir Danceny demain matin; vous savez combien il est important que je vous parle avant cette entrevue; et sans vous inquiéter davantage, vous me laissez vous attendre toute la journée, pour aller courir je ne sais où? Vous êtes cause que je suis arrivée *indécemment* tard chez madame de Volanges, et que toutes les vieilles femmes m'ont trou-

vée *merveilleuse*. Il m'a fallu leur faire des cajoleries toutes la soirée pour les appaiser : car il ne faut pas fâcher les vieilles femmes ; ce sont elles qui font la réputation des jeunes.

A présent il est une heure du matin, et au lieu de me coucher, comme j'en meurs d'envie, il faut que je vous écrive une longue lettre, qui va redoubler mon sommeil par l'ennui qu'elle me causera. Vous êtes bien heureux que je n'aie pas le temps de vous gronder davantage. N'allez pas croire pour cela que je vous pardonne ; c'est seulement que je suis pressée. Ecoutez-moi donc, je me dépêche.

Pour peu que vous soyez adroit, vous devez avoir demain la confidence de Danceny. Le moment est favorable pour la confiance : c'est celui du malheur. La petite fille a été à confesse ; elle a tout dit, comme un enfant ; et depuis, elle est tourmentée à tel point de la peur du diable, qu'elle veut rompre absolument. Elle m'a raconté tous

ses petits scrupules, avec une vivacité qui m'apprenoit assez combien sa tête étoit montée. Elle m'a montré sa lettre de rupture, qui est une vraie capucinade. Elle a babillé une heure avec moi, sans me dire un mot qui ait le sens commun. Mais elle ne m'en a pas moins embarrassée; car vous jugez que je ne pouvois risquer de m'ouvrir vis-à-vis d'une aussi mauvaise tête.

J'ai vu pourtant au milieu de tout son bavardage, qu'elle n'en aime pas moins son Danceny; j'ai remarqué même une de ces ressources qui ne manquent jamais à l'amour, et dont la petite fille est assez plaisamment la dupe. Tourmentée par le desir de s'occuper de son amant, et par la crainte de se damner en s'en occupant, elle a imaginé de prier Dieu de le lui faire oublier; et comme elle renouvelle cette prière à chaque instant du jour, elle trouve le moyen d'y penser sans cesse.

Avec quelqu'un de plus *usagé* que Danceny, ce petit événement seroit

peut-être plus favorable que contraire : mais le jeune homme est si céladon, que, si nous ne l'aidons pas, il lui faudra tant de temps pour vaincre les plus légers obstacles, qu'il ne nous laissera pas celui d'effectuer notre projet.

Vous avez bien raison ; c'est dommage, et je suis aussi fâchée que vous qu'il soit le héros de cette aventure : mais que voulez-vous ? ce qui est fait est fait ; et c'est votre faute. J'ai demandé à voir sa réponse (1) ; elle m'a fait pitié. Il lui fait des raisonnemens à perte d'haleine, pour lui prouver qu'un sentiment involontaire ne peut pas être un crime : comme s'il ne cessoit pas d'être involontaire du moment qu'on cesse de le combattre ! Cette idée est si simple, qu'elle est venue même à la petite fille. Il se plaint de son malheur d'une manière assez touchante ; mais sa douleur est si douce et

(1) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

paroît si forte et si sincère, qu'il me semble impossible qu'une femme qui trouve l'occasion de désespérer un homme à ce point, et avec aussi peu de danger, ne soit pas tentée de s'en passer la fantaisie. Il lui explique enfin qu'il n'est pas moine comme la petite le croyoit ; et c'est, sans contredit, ce qu'il fait de mieux : car, pour faire tant que de se livrer à l'amour monastique, assurément MM. les chevaliers de Malte ne mériteroient pas la préférence.

Quoi qu'il en soit, au lieu de perdre mon temps en raisonnemens qui m'auroient compromise, et peut-être sans persuader, j'ai approuvé le projet de rupture : mais j'ai dit qu'il étoit plus honnête, en pareil cas, de dire ses raisons que de les écrire ; qu'il étoit d'usage aussi de rendre les lettres et les autres bagatelles qu'on pouvoit avoir reçues ; et paroissant entrer ainsi dans les vues de la petite personne, je l'ai décidée à donner un rendez-vous à Danceny. Nous en avons sur-le-

champ concerté les moyens, et je me suis chargée de décider la mère à sortir sans sa fille; c'est demain après-midi que sera cet instant décisif. Danceny en est déjà instruit; mais, pour Dieu, si vous en trouvez l'occasion, décidez donc ce beau berger à être moins langoureux; et apprenez-lui, puisqu'il faut lui tout dire, que la vraie façon de vaincre les scrupules, est de ne laisser rien à perdre à ceux qui en ont.

Au reste, pour que cette ridicule scène ne se renouvellât pas, je n'ai pas manqué d'élever quelques doutes dans l'esprit de la petite fille, sur la discrétion des confesseurs; et je vous assure qu'elle paie à présent la peur qu'elle ma faite, par celle qu'elle a que le sien n'aille tout dire à sa mère. J'espère qu'après que j'en aurai causé encore une fois ou deux avec elle, elle n'ira plus raconter ainsi ses sottises au premier venu (1).

---

(1) Le lecteur a dû deviner depuis longtemps par les mœurs de madame de Mer-

Adieu, Vicomte ; emparez-vous de Danceny, et conduisez-le. Il seroit honteux que nous ne fissions pas ce que nous voulons, de deux enfans. Si nous y trouvons plus de peine que nous ne l'avions cru d'abord, songeons, pour animer notre zèle, vous, qu'il s'agit de la fille de madame de Volanges, et moi, qu'elle doit devenir la femme de Gercourt. Adieu,

De.... ce 2 septembre 17**

LETTRE LII.

Le Vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

Vous me défendez, Madame, de vous parler de mon amour; mais où trouver

---

teuil, combien peu elle respectoit la religion. On auroit supprimé tout cet alinéa ; mais on a cru qu'en montrant les effets, on ne devoit pas négliger d'en faire connoitre les causes.

le courage nécessaire pour vous obéir? Uniquement occupé d'un sentiment qui devroit être si doux, et que vous rendez si cruel; languissant dans l'exil où vous m'avez condamné; ne vivant que de privations et de regrets; en proie à des tourmens d'autant plus douloureux, qu'ils me rappellent sans cesse votre indifférence; me faudra-t-il encore perdre la seule consolation qui me reste? et puis-je en avoir d'autre que de vous ouvrir quelquefois une ame, que vous remplissez de trouble et d'amertume? Détournerez-vous vos regards, pour ne pas voir les pleurs que vous faites répandre? Refuserez-vous jusqu'à l'hommage des sacrifices que vous exigez! Ne seroit-il donc pas plus digne de vous, de votre ame honnête et douce, de plaindre un malheureux, qui ne l'est que par vous, que de vouloir encore aggraver ses peines par une défense à-la-fois injuste et rigoureuse?

Vous feignez de craindre l'amour, et vous ne voulez pas voir que vous seule

causez les maux que vous lui reprochez. Ah ! sans doute, ce sentiment est pénible, quand l'objet qui l'inspire ne le partage point ; mais où trouver le bonheur, si un amour réciproque ne le procure pas ? L'amitié tendre, la douce confiance et la seule qui soit sans réserve, les peines adoucies, les plaisirs augmentés, l'espoir enchanteur, les souvenirs délicieux, où les trouver ailleurs que dans l'amour ? Vous le calomniez, vous qui, pour jouir de tous les biens qu'il vous offre, n'avez qu'à ne plus vous y refuser ; et moi j'oublie les peines que j'éprouve, pour m'occuper à le défendre.

Vous me forcez aussi à me défendre moi-même ; car tandis que je consacre ma vie à vous adorer, vous passez la vôtre à me chercher des torts : déjà vous me supposez léger et trompeur ; et abusant, contre moi, de quelques erreurs, dont moi-même je vous ai fait l'aveu, vous vous plaisez à confondre ce que j'étois alors, avec ce que je suis

à présent. Non contente de m'avoir livré au tourment de vivre loin de vous, vous y joignez un persiflage cruel, sur des plaisirs auxquels vous savez assez combien vous m'avez rendu insensible. Vous ne croyez ni à mes promesses, ni à mes sermens : eh bien ! il me reste un garant à vous offrir, qu'au moins vous ne suspecterez pas ; c'est vous-même Je ne vous demande que de vous interroger de bonne-foi : si vous ne croyez pas à mon amour, si vous doutez un moment de régner seule sur mon ame, si vous n'êtes pas assurée d'avoir fixé ce cœur, en effet jusqu'ici trop volage, je consens à porter la peine de cette erreur ; j'en gémirai, mais n'en appellerai point : mais si au contraire, nous rendant justice à tous deux, vous êtes forcée de convenir avec vous-même que vous n'avez, que vous n'aurez jamais de rivale, ne m'obligez plus, je vous supplie, à combattre des chimères, et laissez-moi au moins cette consolation, de vous voir

ne plus douter d'un sentiment qui en effet ne finira, ne peut finir qu'avec ma vie. Permettez-moi, Madame, de vous prier de répondre positivement à cet article de ma lettre.

Si j'abandonne cependant cette époque de ma vie, qui paroît me nuire si cruellement auprès de vous, ce n'est pas qu'au besoin les raisons me manquent pour les défendre.

Qu'ai-je fait, après tout, que ne pas résister au tourbillon dans lequel j'avois été jetté? Entré dans le monde, jeune et sans expérience; passé, pour ainsi dire, de mains en mains, par une foule de femmes, qui toutes se hâtent de prévenir par leur facilité une réflexion qu'elles sentent devoir leur être défavorable; étoit-ce donc à moi de donner l'exemple d'une résistance qu'on ne m'opposoit point? ou devois-je me punir d'un moment d'erreur, et que souvent on avoit provoqué, par une constance à coup sûr inutile, et dans laquelle on n'auroit vu qu'un ridi-

cule? Eh! quel autre moyen qu'une prompte rupture, peut justifier d'un choix honteux!

Mais, je puis le dire, cette ivresse des sens, peut-être même ce délire de la vanité, n'a point passé jusqu'à mon cœur. Né pour l'amour, l'intrigue pouvoit le distraire, et ne suffisoit pas pour l'occuper; entouré d'objets séduisans, mais méprisables, aucun n'alloit jusqu'à mon ame: on m'offroit des plaisirs, je cherchois des vertus; et moi-même enfin je me crus inconstant, parce que j'étois délicat et sensible.

C'est en vous voyant que je me suis éclairé: bientôt j'ai reconnu que le charme de l'amour tenoit aux qualités de l'ame; qu'elles seules pouvoient en causer l'excès, et le justifier. Je sentis enfin qu'il m'étoit également impossible et de ne pas vous aimer, et d'en aimer une autre que vous.

Voilà, Madame, quel est ce cœur auquel vous craignez de vous livrer, et sur le sort de qui vous avez à pro-

noncer : mais quel que soit le destin que vous lui réservez, vous ne changerez rien aux sentimens qui l'attachent à vous ; ils sont inaltérables comme les vertus qui les ont fait naître.

De . . . . ce 3 septembre 17**.

LETTRE LIII.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

J'AI vu Danceny, mais je n'en ai obtenu qu'une demi-confidence ; il s'est obstiné sur-tout à me taire le nom de la petite Volanges, dont il ne m'a parlé que comme d'une femme très-sage, et même un peu dévote : à cela près, il m'a raconté avec assez de vérité son aventure, et sur-tout le dernier événement. Je l'ai échauffé autant que j'ai pu, et l'ai beaucoup plaisanté sur sa délicatesse et ses scrupules; mais il paroît qu'il y tient, et je ne puis pas répondre

de lui: au reste, je pourrai vous en dire davantage après-demain. Je le mène demain à Versailles, et je m'occuperai à le scruter pendant la route.

Le rendez-vous qui doit avoir eu lieu aujourd'hui, me donne aussi quelque espérance : il se pourroit que tout s'y fût passé à notre satisfaction, et peut-être ne nous reste-t-il à présent qu'à en arracher l'aveu, et à en recueillir les preuves. Cette besogne vous sera plus facile qu'à moi : car la petite personne est plus confiante, ou, ce qui revient au même, plus bavarde que son discret amoureux. Cependant j'y ferai mon possible.

Adieu, ma belle amie ; je suis fort pressé ; je ne vous verrai ni ce soir, ni demain : si de votre côté vous avez su quelque chose, écrivez-moi un mot pour mon retour. Je reviendrai sûrement coucher à Paris

De . . . . ce 3 septembre 17**, au soir.

LETTRE LIV.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

OH! oui, c'est bien avec Danceny qu'il y a quelque chose à savoir! S'il vous l'a dit, il s'est vanté. Je ne connois personne de si bête en amour, et je me reproche de plus en plus les bontés que nous avons pour lui. Savez-vous que j'ai pensé être compromise par rapport à lui! et que ce soit en pure perte! Oh! je me vengerai, je le promets.

Quand j'arrivai hier pour prendre madame de Volanges, elle ne vouloit plus sortir; elle se sentoit incommodée; il me fallut toute mon éloquence pour la décider, et je vis le moment que Danceny seroit arrivé avant notre départ; ce qui eût été d'autant plus gauche, que madame de Volanges lui avoit dit la veille qu'elle ne seroit pas chez elle,

Sa fille et moi, nous étions sur les épines. Nous sortîmes enfin ; et la petite me serra la main si affectueusement en me disant adieu, que malgré son projet de rupture, dont elle croyoit de bonne-foi s'occuper encore, j'augurai des merveilles de la soirée.

Je n'étois pas au bout de mes inquiétudes. Il y avoit à peine une demi-heure que nous étions chez madame de..... que madame de Volanges se trouva mal en effet, mais sérieusement mal ; et, comme de raison, elle vouloit rentrer chez elle : moi, je le voulois d'autant moins, que j'avois peur, si nous surprenions les jeunes gens, comme il y avoit tout à parier, que mes instances auprès de la mère, pour la faire sortir, ne lui devinssent suspectes. Je pris le parti de l'effrayer sur sa santé, ce qui heureusement n'est pas difficile ; et je la tins une heure et demie, sans consentir à la ramener chez elle, dans la crainte que je feignis d'avoir, du mouvement dangereux de la voiture. Nous ne ren-

trâmes enfin qu'à l'heure convenue. A l'air honteux que je remarquai en arrivant, j'avoue que j'espérai qu'au moins mes peines n'auroient point été perdues.

Le desir que j'avois d'être instruite, me fit rester auprès de madame de Volanges, qui se coucha aussi-tôt; et après avoir soupé auprès de son lit, nous la laissâmes de très-bonne heure, sous le prétexte qu'elle avoit besoin de repos; et nous passâmes dans l'appartement de sa fille. Celle-ci a fait de son côté, tout ce que j'attendois d'elle; scrupules évanouis, nouveaux sermens d'aimer toujours, etc. etc. elle s'est enfin exécutée de bonne grace: mais le sot Danceny n'a pas passé d'une ligne le point où il étoit auparavant. Oh! l'on peut se brouiller avec celui-là, les raccommodemens ne sont pas dangereux.

La petite assure pourtant qu'il vouloit davantage, mais qu'elle a su se défendre. Je parierois bien qu'elle se

vante, ou qu'elle l'excuse ; je m'en suis même presque assurée. En effet, il m'a pris fantaisie de savoir à quoi m'en tenir sur la défense dont elle étoit capable ; et moi, simple femme, de propos en propos, j'ai monté sa tête au point.... Enfin vous pouvez m'en croire, jamais personne ne fut plus susceptible d'une surprise des sens. Elle est vraiment aimable, cette chère petite! Elle méritoit un autre amant ; elle aura au moins une bonne amie, car je m'attache sincèrement à elle. Je lui ai promis de la former, et je crois que je lui tiendrai parole. Je me suis souvent apperçue du besoin d'avoir une femme dans ma confidence, et j'aimerois mieux celle-là qu'une autre ; mais je ne puis en rien faire, tant qu'elle ne sera pas.... ce qu'il faut qu'elle soit ; c'est une raison de plus d'en vouloir à Danceny.

Adieu, Vicomte ; ne venez pas chez moi demain, à moins que ce ne soit le

matin. J'ai cédé aux instances du chevalier, pour une soirée de petite maison.

De.... ce 4 septembre 17**.

LETTRE LV.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Tu avois raison, ma chère Sophie; les prophéties réussissent mieux que les conseils. Danceny, comme tu l'avois prédit, a été plus fort que le confesseur, que toi, que moi-même; nous voilà revenus exactement où nous en étions. Ah! je ne m'en repens pas; et toi, si tu me grondes, ce sera faute de savoir le plaisir qu'il y a à aimer Danceny. Il t'est bien aisé de dire comme il faut faire, rien ne t'en empêche; mais si tu avois éprouvé combien le chagrin de quelqu'un qu'on aime nous fait mal, comme sa joie devient la nôtre, et comme il est difficile de dire non, quand

c'est oui que l'on veut dire, tu ne t'étonnerois plus de rien : moi-même qui l'ai senti, bien vivement senti, je ne le comprends pas encore. Crois-tu, par exemple, que je puisse voir pleurer Danceny sans pleurer moi-même ? Je t'assure bien que cela m'est impossible; et quand il est content, je suis heureuse comme lui. Tu auras beau dire, ce qu'on dit ne change pas ce qui est, et je suis bien sûre que c'est comme ça.

Je voudrois te voir à ma place..... Non, ce n'est pas là ce que je veux dire, car sûrement je ne voudrois céder ma place à personne : mais je voudrois que tu aimasses aussi quelqu'un ce ne seroit pas seulement pour que tu m'entendisses mieux, et que tu me grondasses moins ; mais c'est qu'aussi tu serois plus heureuse, ou, pour mieux dire, tu commencerois seulement alors à le devenir.

Nos amusemens, nos rires, tout cela, vois-tu, ce ne sont que des jeux d'enfans ; il n'en reste rien après qu'ils

sont

sont passés. Mais l'amour ; ah ! l'amour !... un mot, un regard, seulement de le savoir là, eh bien ! c'est le bonheur. Quand je vois Danceny, je ne desire plus rien ; quand je ne le vois pas, je ne desire que lui. Je ne sais comment cela se fait : mais on diroit que tout ce qui me plaît lui ressemble. Quand il n'est pas avec moi, j'y songe ; et quand je peux y songer tout-à-fait, sans distraction, quand je suis toute seule, par exemple, je suis encore heureuse ; je ferme les yeux, et tout de suite je crois le voir ; je me rappelle ses discours, et je crois l'entendre ; cela me fait soupirer ; et puis je sens un feu, une agitation.....Je ne saurois tenir en place. C'est comme un tourment, et ce tourment là fait un plaisir inexprimable.

Je crois même que quand une fois on a de l'amour, cela se répand jusques sur l'amitié. Celle que j'ai pour toi n'a pourtant pas changé ; c'est toujours comme au couvent : mais ce que

je te dis, je l'éprouve avec madame de Merteuil. Il me semble que je l'aime plus comme Danceny que comme toi ; et que quelquefois je voudrois qu'elle fût lui. Cela vient peut-être de ce que ce n'est pas une amitié d'enfant comme la nôtre ; ou bien de ce que je les vois si souvent ensemble, ce qui fait que je me trompe. Enfin, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à eux deux ils me rendent bien heureuse ; et après tout, je ne crois pas qu'il y ait grand mal à ce que je fais. Aussi je ne demanderois qu'à rester comme je suis ; et il n'y a que l'idée de mon mariage qui me fasse de la peine : car si M. de Gercourt est comme on me l'a dit, et je n'en doute pas, je ne sais pas ce que je deviendrai. Adieu, ma Sophie ; je t'aime toujours bien tendrement.

De *... ce 4 septembre 17**.

LETTRE LVI.

La présidente DE TOURVEL *au vicomte* DE VALMONT.

A quoi vous serviroit, Monsieur, la réponse que vous me demandez? Croire à vos sentimens, ne seroit-ce pas une raison de plus pour les craindre? et sans attaquer ni défendre leur sincérité, ne suffit-il pas, ne doit-il pas vous suffire à vous-même, de savoir que je ne veux ni ne dois y répondre?

Supposez que vous m'aimiez véritablement (et c'est seulement pour ne plus revenir sur cet objet, que je consens à cette supposition), les obstacles qui nous séparent en seroient-ils moins insurmontables? et aurois-je autre chose à faire, qu'à souhaiter que vous pussiez bientôt vaincre cet amour, et sur-tout à vous y aider de tout mon pouvoir en me hâtant de vous ôter

toute espérance? Vous convenez vous-même que *ce sentiment est pénible, quand l'objet qui l'inspire ne le partage point.* Or, vous savez assez qu'il m'est impossible de le partager; et quand même ce malheur m'arriveroit, j'en serois plus à plaindre, sans que vous en fussiez plus heureux. J'espère que vous m'estimez assez pour n'en pas douter un instant. Cessez donc, je vous en conjure, cessez de vouloir troubler un cœur à qui la tranquillité est si nécessaire; ne me forcez pas à regretter de vous avoir connu.

Chérie et estimée d'un mari que j'aime et respecte, mes devoirs et mes plaisirs se rassemblent dans le même objet. Je suis heureuse, je dois l'être. S'il existe des plaisirs plus vifs, je ne les desire pas; je ne veux point les connoître. En est-il de plus doux que d'être en paix avec soi-même, de n'avoir que des jours sereins, de s'endormir sans trouble, et de s'éveiller sans remords? Ce que vous appellez le bon-

heur, n'est qu'un tumulte des sens, un orage des passions dont le spectacle est effrayant, même à le regarder du rivage. Eh ! comment affronter ces tempêtes ? comment oser s'embarquer sur une mer couverte des débris de mille et mille naufrages ? Et avec qui ? Non, Monsieur, je reste à terre ; je chéris les liens qui m'y attachent. Je pourrois les rompre, que je ne le voudrois pas ; si je ne les avois, je me hâterois de les prendre.

Pourquoi vous attacher à mes pas ? pourquoi vous obstiner à me suivre ? Vos lettres, qui devoient être rares, se succèdent avec rapidité. Elles devoient être sages, et vous ne m'y parlez que de votre fol amour. Vous m'entourez de votre idée, plus que vous ne le faisiez de votre personne. Ecarté sous une forme, vous vous reproduisez sous une autre. Les choses qu'on vous demande de ne plus dire, vous les redites seulement d'une autre manière. Vous vous plaisez à m'embarrasser par des

raisonnemens captieux ; vous échappez aux miens. Je ne veux plus vous répondre, je ne vous répondrai plus... Comme vous traitez les femmes que vous avez séduites ! avec quel mépris vous en parlez ! Je veux croire que quelques-unes le méritent ; mais toutes sont-elles donc si méprisables ? Ah ! sans doute, puisqu'elles ont trahi leurs devoirs pour se livrer à un amour criminel. De ce moment, elles ont tout perdu, jusqu'à l'estime de celui à qui elles ont tout sacrifié. Ce supplice est juste, mais l'idée seule en fait frémir. Que m'importe, après tout : pourquoi m'occuperois-je d'elles ou de vous ? de quel droit venez-vous troubler ma tranquillité ? Laissez-moi, ne me voyez plus ; ne m'écrivez plus, je vous en prie ; je l'exige. Cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi.

De . . . ce 5 septembre 17**.

LETTRE LVII.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

J'AI trouvé votre lettre hier à mon arrivée. Votre colère m'a tout-à-fait réjoui. Vous ne sentiriez pas plus vivement les torts de Danceny, quand il les auroit eus vis-à-vis de vous. C'est sans doute par vengeance, que vous accoutumez sa maîtresse à lui faire de petites infidélités ; vous êtes un bien mauvais sujet ! Oui, vous êtes charmante, et je ne m'étonne pas qu'on vous résiste moins qu'à Danceny.

Enfin je le sais par cœur, ce beau héros de roman ! il n'a plus de secrets pour moi. Je lui ai tant dit que l'amour honnête étoit le bien suprême, qu'un sentiment valoit mieux que dix intrigues, que j'étois moi-même, dans ce moment, amoureux et timide ; il m'a trouvé enfin une façon de penser si

conforme à la sienne, que dans l'enchantement où il étoit de ma candeur il m'a tout dit, et m'a juré une amitié sans réserve. Nous n'en sommes guère plus avancés pour notre projet.

D'abord, il m'a paru que son système étoit qu'une demoiselle mérite beaucoup plus de ménagemens qu'une femme, comme ayant plus à perdre. Il trouve, sur-tout, que rien ne peut justifier un homme de mettre une fille dans la nécessité de l'épouser ou de vivre déshonorée, quand la fille est infiniment plus riche que l'homme, comme dans le cas où il se trouve. La sécurité de la mère, la candeur de la fille, tout l'intimide et l'arrête. L'embarras ne seroit point de combattre ses raisonnemens, quelques vrais qu'ils soient. Avec un peu d'adresse et aidé par la passion, on les auroit bientôt détruits; d'autant qu'ils prêtent au ridicule, et qu'on auroit pour soi l'autorité de l'usage. Mais ce qui empêche qu'il n'y ait de prise sur lui, c'est qu'il se trouve

heureux comme il est. En effet, si les premiers amours paroissent, en général, plus honnêtes, et comme on dit plus purs; s'ils sont au moins plus lents dans leur marche, ce n'est pas, comme on le pense, délicatesse ou timidité; c'est que le cœur étonné par un sentiment inconnu, s'arrête, pour ainsi dire, à chaque pas, pour jouir du charme qu'il éprouve, et que ce charme est si puissant sur un cœur neuf, qu'il l'occupe au point de lui faire oublier tout autre plaisir. Cela est si vrai, qu'un libertin amoureux, si un libertin peut l'être, devient de ce moment même moins pressé de jouir; et qu'enfin, entre la conduite de Danceny avec la petite Volanges, et la mienne avec la prude madame de Tourvel, il n'y a que la différence du plus au moins.

Il auroit fallu, pour échauffer notre jeune homme, plus d'obstacles qu'il n'en a rencontrés; sur-tout qu'il eût eu besoin de plus de mystère, car le mystère mène à l'audace. Je ne suis pas

éloigné de croire que vous nous avez nui en le servant si bien ; votre conduite eût été excellente avec un homme *usagé*, qui n'eût eu que des desirs : mais vous auriez pu prévoir que pour un homme, jeune, honnête et amoureux, le plus grand prix des faveurs est d'être la preuve de l'amour ; et que par conséquent, plus il seroit sûr d'être aimé, moins il seroit entreprenant. Que faire à présent ? Je n'en sais rien ; mais je n'espère pas que la petite soit prise avant le mariage, et nous en serons pour nos frais : j'en suis fâché, mais je n'y vois pas de remède.

Pendant que je disserte ici, vous faites mieux avec votre chevalier. Cela me fait songer que vous m'avez promis une infidélité en ma faveur ; j'en ai votre promesse par écrit, et je ne veux pas en faire *un billet* de *la Châtre*. Je conviens que l'échéance n'est pas encore arrivée : mais il seroit généreux à vous de ne pas l'attendre ; de mon côté, je vous tiendrois compte des in-

térêts. Qu'en dites-vous, ma belle amie? est-ce que vous n'êtes pas fatiguée de votre constance? Ce chevalier est donc bien merveilleux? Oh! laissez-moi faire; je veux vous forcer de convenir que si vous lui avez trouvé quelque mérite, c'est que vous m'aviez oublié.

Adieu, ma belle amie; je vous embrasse comme je vous desire; je défie tous les baisers du Chevalier d'avoir autant d'ardeur.

De... ce 5 septembre 17**.

LETTRE LVIII.

Le vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

PAR où ai-je donc mérité, Madame, et les reproches que vous me faites, et la colère que vous me témoignez! L'attachement le plus vif et pourtant le plus respectueux, la soumission la plus entière à vos moindres volontés;

voilà en deux mots l'histoire de mes sentimens et de ma conduite. Accablé par les peines d'un amour malheureux, je n'avois d'autre consolation que celle de vous voir ; vous m'avez ordonné de m'en priver ; j'ai obéi sans me permettre un murmure. Pour prix de ce sacrifice, vous m'avez permis de vous écrire, et aujourd'hui vous voulez m'ôter cet unique plaisir. Me le laisserai-je ravir, sans essayer de le défendre ? Non, sans doute : eh ! comment ne seroit-il pas cher à mon cœur ? c'est le seul qui me reste, et je le tiens de vous.

Mes lettres, dites-vous, sont trop fréquentes ! Songez donc, je vous prie, que depuis dix jours que dure mon exil, je n'ai passé aucun moment sans m'occuper de vous, et que cependant vous n'avez reçu que deux lettres de moi. *Je ne vous y parle que de mon amour !* Eh ! que puis-je dire, que ce que je pense ? Tout ce que j'ai pu faire a été d'en affoiblir l'expression, et vous

pouvez

pouvez m'en croire, je ne vous en ai laissé voir que ce qu'il m'a été impossible d'en cacher. Vous me menacez enfin de ne plus me répondre. Ainsi l'homme qui vous préfère à tout et qui vous respecte encore plus qu'il ne vous aime, non contente de le traiter avec rigueur, vous voulez y joindre le mépris ! Et pourquoi ces menaces et ce courroux ? qu'en avez-vous besoin ? n'êtes-vous pas sûre d'être obéie, même dans vos ordres injustes ? m'est-il donc possible de contrarier aucun de vos desirs, et ne l'ai-je pas déjà prouvé ? Mais abuserez-vous de cet empire que vous avez sur moi ? Après m'avoir rendu malheureux, après être devenue injuste, vous sera-t-il donc bien facile de jouir de cette tranquillité que vous assurez vous être si nécessaire ? ne vous direz-vous jamais : Il m'a laissée maîtresse de son sort, et j'ai fait son malheur ? il imploroit mes secours, et je l'ai regardé sans pitié ? Savez-vous jusqu'où peut aller mon désespoir ? non...

Pour calmer mes maux, il faudroit savoir à quel point je vous aime, et vous ne connoissez pas mon cœur.

A quoi me sacrifiez-vous ? A des craintes chimériques. Et qui vous les inspire ? un homme qui vous adore ; un homme sur qui vous ne cesserez jamais d'avoir un empire absolu. Que craignez-vous, que pouvez-vous craindre d'un sentiment que vous serez toujours maîtresse de diriger à votre gré ? Mais votre imagination se crée des monstres, et l'effroi qu'ils vous causent, vous l'attribuez à l'amour. Un peu de confiance, et ces fantômes disparoîtront.

Un sage a dit que pour dissiper ses craintes il suffisoit presque toujours d'en approfondir la cause (1). C'est surtout en amour que cette vérité trouve son application. Aimez, et vos craintes

(1) On croit que c'est Rousseau dans Emile, mais la citation n'est pas exacte, et l'application qu'en fait Valmont est bien fausse ; et puis, Madame de Tourvel avoit-elle lu Emile ?

s'évanouiront. A la place des objets qui vous effraient, vous trouverez un sentiment délicieux, un amant tendre et soumis ; et tous vos jours, marqués par le bonheur, ne vous laisseront d'autre regret que d'en avoir perdu quelques-uns dans l'indifférence. Moi-même, depuis que, revenu de mes erreurs, je n'existe plus que pour l'amour, je regrette un temps que je croyois avoir passé dans les plaisirs ; et je sens que c'est à vous seule qu'il appartient de me rendre heureux. Mais, je vous en supplie, que le plaisir que je trouve à vous écrire, ne soit plus troublé par la crainte de vous déplaire. Je ne veux pas vous désobéir : mais je suis à vos genoux, j'y réclame le bonheur que vous voulez me ravir, le seul que vous m'avez laissé ; je vous crie, écoutez mes prières, et voyez mes larmes : ah, Madame ! me refuserez-vous ?

De . . . ce 7 septembre 17**.

LETTRE LIX.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

APPRENEZ-MOI, si vous le savez, ce que signifie ce radotage de Danceny. Qu'est-il donc arrivé, et qu'est-ce qu'il a perdu ? sa belle s'est peut-être fâchée de son respect éternel. Il faut être juste, on se fâcheroit à moins. Que lui dirai-je ce soir, au rendez-vous qu'il me demande, et que je lui ai donné à tout hasard ? Assurément je ne perdrai pas mon temps à écouter ses doléances, si cela ne doit nous mener à rien. Les complaintes amoureuses ne sont bonnes à entendre qu'en récitatif obligé ou en grandes ariettes. Instruisez-moi donc de ce qui est et de ce que je dois faire ; ou bien je déserte, pour éviter l'ennui que je prévois. Pourrai-je causer avec vous ce matin ? Si vous êtes *occupée*, au moins écrivez-moi un mot,

et donnez-moi les réclames de mon rôle.

Où étiez-vous donc hier ? Je ne parviens plus à vous voir. En vérité, ce n'étoit pas la peine de me retenir à Paris au mois de septembre. Décidez-vous pourtant, car je viens de recevoir une invitation fort pressante de la comtesse de B.... pour aller la voir à la campagne ; et, comme elle me le mande assez plaisamment, « son mari » a le plus beau bois du monde, qu'il » conserve soigneusement pour les » plaisirs de ses amis ». Or, vous savez que j'ai bien quelques droits sur ce bois-là ; et j'irai le revoir si je ne vous suis pas utile. Adieu ; songez que Danceny sera chez moi sur les quatre heures.

De . . . ce 8 septembre 17**.

LETTRE LX.

Le chevalier DANCENY *au vicomte* DE VALMONT.

(Incluse dans la précédente.)

AH ! Monsieur, je suis désespéré, j'ai tout perdu. Je n'ose confier au papier le secret de mes peines : mais j'ai besoin de les répandre dans le sein d'un ami fidèle et sûr. A quelle heure pourrai-je vous voir, et aller chercher auprès de vous des consolations et des conseils ? J'étois si heureux le jour où je vous ouvris mon ame ! A présent, quelle différence ! tout est changé pour moi. Ce que je souffre pour mon compte n'est encore que la moindre partie de mes tourmens ; mon inquiétude sur un objet bien plus cher, voilà ce que je ne puis supporter. Plus heureux que moi, vous pourrez la voir, et j'attends de votre amitié que vous ne me refu-

serez pas cette démarche : mais il faut que je vous parle, que je vous instruise. Vous me plaindrez, vous me secourrez ; je n'ai d'espoir qu'en vous. Vous êtes sensible, vous connoissez l'amour, et vous êtes le seul à qui je puisse me confier ; ne me refusez pas vos secours.

Adieu, Monsieur ; le seul soulagement que j'éprouve dans ma douleur, est de songer qu'il me reste un ami tel que vous. Faites-moi savoir, je vous prie, à quelle heure je pourrai vous trouver. Si ce n'est pas ce matin, je desirerois que ce fût de bonne heure dans l'après-midi.

De . . . ce 8 septembre 17**.

LETTRE LXI.

CÉCILE VOLANGES à SOPHIE CARNAY.

MA chère Sophie, plains ta Cécile, ta pauvre Cécile; elle est bien malheureuse ! Maman sait tout. Je ne conçois pas comment elle a pu se douter de quelque chose, et pourtant elle a tout découvert. Hier au soir, maman me parut bien avoir un peu d'humeur; mais je n'y fis pas grande attention; et même en attendant que sa partie fût finie, je causai très-gaiement avec madame de Merteuil qui avoit soupé ici, et nous parlâmes beaucoup de Danceny. Je ne crois pourtant pas qu'on ait pu nous entendre. Elle s'en alla, et je me retirai dans mon appartement.

Je me déshabillois quand maman entra et fit sortir ma femme-de-chambre; elle me demanda la clef de mon secrétaire. Le ton dont elle me fit cette

demande me causa un tremblement si fort, que je pouvois à peine me soutenir. Je faisois semblant de ne la pas trouver : mais enfin il fallut obéir. Le premier tiroir qu'elle ouvrit fut justement celui où étoient les lettres du chevalier Danceny. J'étois si troublée, que quand elle me demanda ce que c'étoit, je ne sus lui répondre autre chose, sinon que ce n'étoit rien : mais quand je la vis commencer à lire celle qui se présentoit la première, je n'eus que le temps de gagner un fauteuil, et je me trouvai mal au point que je perdis connoissance. Aussi-tôt que je revins à moi, ma mère, qui avoit appellé ma femme-de-chambre, se retira, en me disant de me coucher. Elle a emporté toutes les lettres de Danceny. Je frémis toutes les fois que je songe qu'il me faudra reparoître devant-elle. Je n'ai fait que pleurer toute la nuit.

Je t'écris au point du jour, dans l'espoir que Joséphine viendra. Si je

peux lui parler seule, je la prierai de remettre chez madame de Merteuil un petit billet que je vas lui écrire ; sinon, je la mettrai dans ta lettre, et tu voudras bien l'envoyer comme de toi. Ce n'est que d'elle que je puisse recevoir quelque consolation. Au moins, nous parlerons de lui, car je n'espère plus le voir. Je suis bien malheureuse! Elle aura peut-être la bonté de se charger d'une lettre pour Danceny. Je n'ose pas me confier à Joséphine pour cet objet, et encore moins à ma femme-de-chambre ; car c'est peut-être elle qui aura dit à ma mère que j'avois des lettres dans mon secrétaire.

Je ne l'écrirai pas plus longuement, parce que je veux avoir le temps d'écrire à madame de Merteuil, et aussi à Danceny, pour avoir ma lettre toute prête, si elle veut bien s'en charger. Après cela, je me recoucherai, pour qu'on me trouve au lit quand on entrera dans ma chambre. Je dirai que je suis malade, pour me dispenser de passer

chez maman. Je ne mentirai pas beaucoup ; sûrement je souffre plus que si j'avois la fièvre. Les yeux me brûlent à force d'avoir pleuré ; et j'ai un poids sur l'estomac, qui m'empêche de respirer. Quand je songe que je ne verrai plus Danceny, je voudrois être morte. Adieu, ma chère Sophie. Je ne peux pas t'en dire davantage ; les larmes me suffoquent.

De . . . ce 7 septembre 17**.

Nota. On a supprimé la lettre de Cécile Volanges à la Marquise, parce qu'elle ne contenoit que les mêmes faits de la lettre précédente, et avec moins de détails. Celle au Chevalier Danceny ne s'est point retrouvée : on en verra la raison dans la lettre LXIII de Madame de Merteuil au Vicomte.

LETTRE LXII.

Madame DE VOLANGES *au chevalier* DANCENY.

APRÈS avoir abusé, Monsieur, de la confiance d'une mère et de l'innocence d'un enfant, vous ne serez pas surpris, sans doute, de ne plus être reçu dans une maison où vous n'avez répondu aux preuves de l'amitié la plus sincère, que par l'oubli de tous les procédés. Je préfère de vous prier de ne plus venir chez moi, à donner des ordres à ma porte, qui nous compromettroient tous également, par les remarques que les valets ne manqueroient pas de faire. J'ai droit d'espérer que vous ne me forcerez pas de recourir à ce moyen. Je vous préviens aussi que si vous faites à l'avenir la moindre tentative pour entretenir ma fille dans l'égarement où vous l'avez plongée, une retraite austère et éternelle la soustraira à vos

poursuites. C'est à vous de voir, Monsieur, si vous craindrez aussi peu de causer son infortune, que vous avez peu craint de tenter son déshonneur. Quant à moi, mon choix est fait, et je l'en ai instruite.

Vous trouverez ci-joint le paquet de vos lettres. Je compte que vous me renverrez en échange toutes celles de ma fille; et que vous vous prêterez à ne laisser aucune trace d'un événement dont nous ne pourrions garder le souvenir, moi sans indignation, elle sans honte, et vous sans remords. J'ai l'honneur d'être, etc.

De . . . ce 7 septembre 17**.

LETTRE LXIII.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

VRAIMENT oui, je vous expliquerai le billet de Danceny. L'événement qui

le lui a fait écrire est mon ouvrage, et c'est, je crois, mon chef-d'œuvre. Je n'ai pas perdu mon temps depuis votre dernière lettre, et j'ai dit comme l'architecte Athénien : « Ce qu'il a dit, je » le ferai ».

Il lui faut donc des obstacles à ce beau héros de roman, et il s'endort dans la félicité ! oh ! qu'il s'en rapporte à moi, je lui donnerai de la besogne ; et je me trompe, ou son sommeil ne sera plus tranquille. Il falloit bien lui apprendre le prix du temps, et je me flatte qu'à présent il regrette celui qu'il a perdu. Il falloit, dites-vous aussi, qu'il eût besoin de plus de mystère ; eh bien ! ce besoin là ne lui manquera plus. J'ai cela de bon, moi, c'est qu'il ne faut que me faire appercevoir de mes fautes ; je ne prends point de repos que je n'aie tout réparé. Apprenez donc ce que j'ai fait.

En rentrant chez moi avant-hier matin, je lus votre lettre ; je la trouvai lumineuse. Persuadée que vous aviez très-

bien indiqué la cause du mal, je ne m'occupai plus qu'à trouver le moyen de le guérir. Je commençai pourtant par me coucher ; car l'infatigable Chevalier ne m'avoit pas laissé dormir un moment, et je croyois avoir sommeil : mais point du tout, toute entière à Danceny, le desir de le tirer de son indolence, ou de l'en punir, ne me permit pas de fermer l'œil, et ce ne fut qu'après avoir bien concerté mon plan, que je pus trouver deux heures de repos.

J'allai le soir même chez madame de Volanges, et, suivant mon projet, je lui fis confidence que je me croyois sûre qu'il existoit entre sa fille et Danceny une liaison dangereuse. Cette femme, si clairvoyante contre vous, étoit aveuglée au point qu'elle me répondit d'abord qu'à coup sûr je me trompois ; que sa fille étoit un enfant, etc. etc. Je ne pouvois pas lui dire tout ce que j'en savois ; mais je citai des regards, des propos, *dont ma vertu et mon amitié s'alarmoient*. Je parlai enfin pres-

que aussi bien qu'auroit pu faire une dévote ; et, pour frapper le coup décisif, j'allai jusqu'à dire que je croyois avoir vu donner et recevoir une lettre. Cela me rappelle, ajoutai-je, qu'un jour elle ouvrit devant moi un tiroir de son secrétaire, dans lequel je vis beaucoup de papiers, que sans doute elle conserve. Lui connoissez-vous quelque correspondance fréquente ? Ici la figure de madame de Volanges changea, et je vis quelques larmes rouler dans ses yeux. Je vous remercie, ma digne amie, me dit-elle, en me serrant la main, je m'en éclaircirai.

Après cette conversation, trop courte pour être suspecte, je me rapprochai de la jeune personne. Je la quittai bientôt après, pour demander à la mère de ne pas me compromettre vis-à-vis de sa fille ; ce qu'elle me promit d'autant plus volontiers, que je lui fis observer combien il seroit heureux que cet enfant prît assez de confiance en moi pour m'ouvrir son cœur, et me

mettre à portée de lui donner *mes sages conseils*. Ce qui m'assure qu'elle me tiendra sa promesse, c'est que je ne doute pas qu'elle ne veuille se faire honneur de sa pénétration auprès de sa fille. Je me trouvois, par-là, autorisée à garder mon ton d'amitié avec la petite, sans paroître fausse aux yeux de madame de Volanges ; ce que je voulois éviter. J'y gagnois encore d'être, par la suite, aussi long-temps et aussi secrètement que je voudrois, avec la jeune personne, sans que la mère en prît jamais d'ombrage.

J'en profitai dès le soir même, et après ma partie finie, je chambrai la petite dans un coin, et la mis sur le chapitre de Danceny, sur lequel elle ne tarit jamais. Je m'amusois à lui monter la tête sur le plaisir qu'elle auroit à le voir le lendemain ; il n'est sorte de folies que je ne lui aie fait dire. Il falloit bien lui rendre en espérance ce que je lui ôtois en réalité ; et puis, tout cela devoit lui rendre le coup plus sensible,

et je suis persuadée que plus elle aura souffert, plus elle sera pressée de s'en dédommager à la première occasion. Il est bon, d'ailleurs, d'accoutumer aux grands événemens, quelqu'un qu'on destine aux grandes aventures.

Après tout, ne peut-elle pas payer de quelques larmes le plaisir d'avoir son Danceny? Elle en raffolle! eh bien, je lui promets qu'elle l'aura, et plutôt même qu'elle ne l'auroit eu sans cet orage. C'est un mauvais rêve dont le réveil sera délicieux; et, à tout prendre, il me semble qu'elle me doit de la reconnoissance: au fait, quand j'y aurois mis un peu de malice, il faut bien s'amuser:

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs (1).

Je me retirai enfin, fort contente de moi. Ou Danceny, me disois-je, animé par les obstacles, va redoubler d'a-

(1) GRESSET, *le Méchant*, comédie.

mour, et alors je le servirai de tout mon pouvoir; ou si ce n'est qu'un sot, comme je suis tentée quelquefois de le croire, il sera désespéré, et se tiendra pour battu : or, dans ce cas, au moins me serai-je vengée de lui, autant qu'il étoit en moi; chemin faisant j'aurai augmenté pour moi l'estime de la mère, l'amitié de la fille, et la confiance de toutes deux. Quant à Gercourt, premier objet de mes soins, je serois bien malheureuse ou bien mal-adroite, si, maîtresse de l'esprit de sa femme, comme je le suis et vas l'être plus encore, je ne trouvois pas mille moyens d'en faire ce que je veux qu'il soit. Je me couchai dans ces douces idées : aussi je dormis bien, et me réveillai fort tard.

A mon réveil, je trouvai deux billets, un de la mère et un de la fille; et je ne pus m'empêcher de rire, en trouvant dans tous deux littéralement cette même phrase : *C'est de vous seule que j'attends quelque consolation.* N'est-il pas plaisant, en effet, de consoler pour

et contre, et d'être le seul agent de deux intérêts directement contraires? Me voilà comme la Divinité, recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables. J'ai quitté pourtant ce rôle auguste, pour prendre celui d'ange consolateur; et j'ai été, suivant le précepte, visiter mes amis dans leur affliction.

J'ai commencé par la mère; je l'ai trouvée d'une tristesse, qui déjà vous venge en partie des contrariétés qu'elle vous a fait éprouver de la part de votre belle prude. Tout a réussi à merveille: ma seule inquiétude étoit que madame de Volanges ne profitât de ce moment pour gagner la confiance de sa fille; ce qui eût été bien facile, en n'employant, avec elle, que le langage de la douceur et de l'amitié, et en donnant aux conseils de la raison, l'air et le ton de la tendresse indulgente. Par bonheur, elle s'est armée de sévérité; elle s'est enfin si mal conduite, que je n'ai eu

qu'à applaudir. Il est vrai qu'elle a pensé rompre tous nos projets, par le parti qu'elle avoit pris de faire rentrer sa fille au couvent : mais j'ai paré ce coup, et je l'ai engagée à en faire seulement la menace, dans le cas où Danceny continueroit ses poursuites ; afin de les forcer tous deux à une circonspection que je crois nécessaire pour le succès.

Ensuite j'ai été chez la fille. Vous ne sauriez croire combien la douleur l'embellit ! Pour peu qu'elle prenne de coquetterie, je vous garantis qu'elle pleurera souvent : pour cette fois, elle pleuroit sans malice.... Frappée de ce nouvel agrément que je ne lui connoissois pas, et que j'étois bien aise d'observer, je ne lui donnai d'abord que de ces consolations gauches qui augmentent plus les peines qu'elles ne les soulagent ; et par ce moyen, je l'amenai au point d'être véritablement suffoquée. Elle ne pleuroit plus, et je craignis un moment les convulsions. Je lui

conseillai de se coucher, ce qu'elle accepta ; je lui servis de femme-de-chambre : elle n'avoit point fait de toilette, et bientôt ses cheveux épars tombèrent sur ses épaules et sur sa gorge entièrement découverte ; je l'embrassai ; elle se laissa aller dans mes bras, et ses larmes recommencèrent à couler sans effort. Dieu ! qu'elle étoit belle ! Ah ! si Magdeleine étoit ainsi, elle dut être bien plus dangereuse pénitente que pécheresse.

Quand la belle désolée fut au lit, je me mis à la consoler de bonne-foi. Je la rassurai d'abord sur la crainte du couvent. Je fis naître en elle l'espoir de voir Danceny en secret ; et m'asseyant sur le lit : « S'il étoit là, lui dis-je » ; puis brodant sur ce thême, je la conduisis, de distraction en distraction, à ne plus se souvenir du tout qu'elle étoit affligée. Nous nous serions séparées parfaitement contentes l'une de l'autre, si elle n'avoit voulu me charger d'une lettre pour Danceny ; ce

que j'ai constamment refusé. En voici les raisons, que vous approuverez sans doute.

D'abord, celle que c'étoit me compromettre vis-à-vis de Danceny ; et si c'étoit la seule dont je pus me servir avec la petite, il y en avoit beaucoup d'autres de vous à moi. Ne seroit-ce pas risquer le fruit de mes travaux, que de donner *si-tôt* à nos jeunes gens un moyen si facile d'adoucir leurs peines ? Et puis, je ne serois pas fâchée de les obliger à mêler quelques domestiques dans cette aventure : car enfin, si elle se conduit à bien, comme je l'espère, il faudra qu'elle se cache immédiatement après le mariage ; et il y a peu de moyens plus sûrs pour la répandre, ou, si par miracle ils ne parloient pas, nous parlerions, nous, et il sera plus commode de mettre l'indiscrétion sur leur compte.

Il faudra donc que vous donniez aujourd'hui cette idée à Danceny ; et comme je ne suis pas sûre de la femme-

de-chambre de la petite Volanges, dont elle-même paroît se défier, indiquez-lui la mienne, ma fidelle Victoire. J'aurai soin que la démarche réussisse. Cette idée me plaît d'autant plus, que la confidence ne sera utile qu'à nous, et point à eux : car je ne suis pas à la fin de mon récit.

Pendant que je me défendois de me charger de la lettre de la petite, je craignois à tout moment qu'elle ne me proposât de la mettre à la petite-poste ; ce que je n'aurois guères pu refuser. Heureusement, soit trouble, soit ignorance de sa part, ou encore qu'elle tînt moins à la lettre qu'à la réponse, qu'elle n'auroit pas pu avoir par ce moyen, elle ne m'en a point parlé : mais, pour éviter que cette idée ne lui vînt, ou au moins qu'elle ne pût s'en servir, j'ai pris mon parti sur le champ ; et en rentrant chez la mère, je l'ai décidée à éloigner sa fille pour quelque temps, à la mener à la campagne.... Et où ? Le cœur ne vous bat pas de joie ?....

Chez

Chez votre tante, chez la vieille Rosemonde. Elle doit l'en prévenir aujourd'hui : ainsi vous voilà autorisé à aller retrouver votre dévote qui n'aura plus à vous objecter le scandale du tête-à-tête ; et grace à mes soins, madame de Volanges réparera elle-même le tort qu'elle vous a fait.

Mais écoutez-moi, et ne vous occupez pas si vivement de vos affaires, que vous perdiez celle-ci de vue ; songez qu'elle m'intéresse. Je veux que vous vous rendiez le correspondant et le conseil des deux jeunes gens. Apprenez donc ce voyage à Danceny, et offrez-lui vos services. Ne trouvez de difficulté qu'à faire parvenir entre les mains de la belle, votre lettre de créance ; et levez cet obstacle sur-le-champ, en lui indiquant la voie de ma femme-de-chambre. Il n'y a point de doute qu'il n'accepte ; et vous aurez pour prix de vos peines, la confidence d'un cœur neuf, qui est toujours intéressante. La pauvre petite ! comme elle rougira en

vous remettant sa première lettre ! Au vrai, ce rôle de confident, contre lequel il s'est établi des préjugés, me paroît un très-joli délassement, quand on est occupé d'ailleurs ; et c'est le cas où vous serez.

C'est de vos soins que va dépendre le dénouement de cette intrigue. Jugez du moment où il faudra réunir les acteurs. La campagne offre mille moyens, et Danceny, à coup sûr, sera prêt à s'y rendre à votre premier signal. Une nuit, un déguisement, une fenêtre... que sais-je, moi ? Mais enfin, si la petite fille en revient telle qu'elle y aura été, je m'en prendrai à vous. Si vous jugez qu'elle ait besoin de quelqu'encouragement de ma part, mandez-le-moi. Je crois lui avoir donné une assez bonne leçon sur le danger de garder des lettres pour oser lui écrire à présent; et je suis toujours dans le dessein d'en faire mon élève.

Je crois avoir oublié de vous dire que ses soupçons au sujet de sa corres-

pondance trahie, s'étoient portés d'abord sur sa femme-de-chambre, et que je les ai détournés sur le confesseur. C'est faire d'une pierre deux coups.

Adieu, Vicomte; voilà bien longtemps que je suis à vous écrire, et mon dîner en a été retardé: mais l'amour-propre et l'amitié dictoient ma lettre, et tous deux sont bavards. Au reste, elle sera chez vous à trois heures, et c'est tout ce qu'il vous faut.

Plaignez-vous de moi à présent, si vous l'osez; et allez revoir si vous en êtes tenté, le bois du comte de B.... Vous dites qu'il le garde pour le plaisir de ses amis! Cet homme est donc l'ami de tout le monde? Mais adieu, j'ai faim.

De... ce 9 septembre 17**.

LETTRE LXIV.

Le chevalier DANCENY *à Madame* DE VOLANGES.

Minute jointe à la lettre XLVI du Vicomte à la Marquise.

SANS chercher, Madame, à justifier ma conduite, et sans me plaindre de la vôtre, je ne puis que m'affliger d'un événement qui fait le malheur de trois personnes, toutes trois dignes d'un sort plus heureux. Plus sensible encore au chagrin d'en être la cause, qu'à celui d'en être la victime, j'ai souvent essayé, depuis hier, d'avoir l'honneur de vous répondre, sans pouvoir en trouver la force. J'ai cependant tant de choses à vous dire, qu'il faut bien faire un effort sur soi-même; et si cette lettre a peu d'ordre et de suite, vous devez sentir assez combien ma situation est douloureuse, pour m'accorder quelqu'indulgence.

Permettez-moi d'abord de réclamer contre la première phrase de votre lettre. Je n'ai abusé, j'ose le dire, ni de votre confiance, ni de l'innocence de mademoiselle de Volanges ; j'ai respecté l'une et l'autre dans mes actions. Elles seules dépendoient de moi ; et quand vous me rendriez responsable d'un sentiment involontaire, je ne crains pas d'ajouter, que celui que m'a inspiré mademoiselle votre fille, est tel qu'il peut vous déplaire, mais non vous offenser. Sur cet objet qui me touche plus que je ne puis vous dire, je ne veux que vous pour juge, et mes lettres pour témoins.

Vous me défendez de me présenter chez vous à l'avenir, et sans doute je me soumettrai à tout ce qu'il vou plaira d'ordonner à ce sujet : mais cette absence subite et totale ne donnera-t-elle donc pas autant de prise aux remarques que vous voulez éviter, que l'ordre que, par cette raison même, vous n'avez point voulu donner à votre

porte ? J'insisterai d'autant plus sur ce point, qu'il est bien plus important pour mademoiselle de Volanges que pour moi. Je vous supplie donc de peser attentivement toutes choses, et de ne pas permettre que votre sévérité altère votre prudence. Persuadé que l'intérêt seul de mademoiselle votre fille dictera vos résolutions, j'attendrai de nouveaux ordres de votre part.

Cependant, dans le cas où vous me permettriez de vous faire ma cour quelquefois, je m'engage, Madame, (et vous pouvez compter sur ma promesse) à ne point abuser de ces occasions pour tenter de parler en particulier à mademoiselle de Volanges, ou de lui faire tenir aucune lettre. La crainte de ce qui pourroit compromettre sa réputation, m'engage à ce sacrifice ; et le bonheur de la voir quelquefois m'en dédommagera.

Cet article de ma lettre est aussi la seule réponse que je puisse faire à ce que vous me dites, sur le sort que vous

destinez à mademoiselle de Volanges, et que vous voulez rendre dépendant de ma conduite. Ce seroit vous tromper, que de vous promettre davantage. Un vil séducteur peut plier ses projets aux circonstances, et calculer avec les événemens: mais l'amour qui m'anime ne me permet que deux sentimens ; le courage et la constance.

Qui, moi! consentir à être oublié de mademoiselle de Volanges, à l'oublier moi-même? non, non, jamais. Je lui serai fidèle ; elle en a reçu le serment, et je le renouvelle en ce jour. Pardon, Madame, je m'égare, il faut revenir.

Il me reste un autre objet à traiter avec vous; celui des lettres que vous me demandez. Je suis vraiment peiné d'ajouter un refus aux torts que vous me trouvez déjà; mais, je vous en supplie, écoutez mes raisons, et daignez vous souvenir, pour les apprécier, que la seule consolation au malheur d'avoir perdu votre amitié, est l'espoir de conserver votre estime.

jamais trahir la confiance qu'on nous accorde. Ce seroit y manquer, que d'exposer aux yeux d'un autre les secrets d'un cœur qui n'a voulu les dévoiler qu'aux miens. Si mademoiselle votre fille consent à vous les confier, qu'elle parle ; ses lettres vous sont inutiles. Si elle veut, au contraire, renfermer son secret en elle-même, vous n'attendez pas, sans doute, que ce soit moi qui vous en instruise.

Quant au mystère dans lequel vous desirez que cet événement reste enseveli, soyez tranquille, Madame ; sur tout ce qui intéresse mademoiselle de Volanges, je peux défier le cœur même d'une mère. Pour achever de vous ôter toute inquiétude, j'ai tout prévu. Ce dépôt précieux, qui portoit jusqu'ici pour suscription, *papiers à brûler*, porte à présent : *papiers appartenant à madame de Volanges.* Ce parti que je prends, doit vous prouver aussi que mes refus ne portent pas sur la crainte que vous trouviez dans ces lettres, un

seul sentiment dont vous ayez personnellement à vous plaindre.

Voilà, Madame, une bien longue lettre. Elle ne le seroit pas encore assez, si elle vous laissoit le moindre doute de l'honnêteté de mes sentimens, du regret bien sincère de vous avoir déplu, et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

De.... ce 7 septembre 17**.

LETTRE LXV.

Le chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

(Envoyée ouverte à la marquise de Merteuil dans la lettre LXVI du Vicomte.)

O ma Cécile, qu'allons-nous devenir? quel Dieu nous sauvera des malheurs qui nous menacent? Que l'amour nous donne au moins le courage de les supporter! Comment vous peindre mon étonnement, mon désespoir à la

vue de mes lettres, à la lecture du billet de madame de Volanges ? Qui a pu nous trahir? sur qui tombent vos soupçons ? auriez-vous commis quelqu'imprudence ? que faites-vous à présent? que vous a-t-on dit ? Je voudrois tout savoir, et j'ignore tout. Peut-être vous-même, n'êtes-vous pas plus instruite que moi.

Je vous envoie le billet de votre maman, et la copie de ma réponse. J'espère que vous approuverez ce que je lui dis. J'ai bien besoin que vous approuviez aussi les démarches que j'ai faites depuis ce fatal événement; elles ont toutes pour but d'avoir de vos nouvelles, de vous donner des miennes ; et, que sait-on ? peut-être de vous revoir encore ; et plus librement que jamais.

Concevez-vous, ma Cécile, quel plaisir de nous retrouver ensemble, de pouvoir nous jurer de nouveau un amour éternel, et de voir dans nos yeux, de sentir dans nos ames que ce serment ne sera pas trompeur! Quelles

peines un moment si doux ne feroit-il pas oublier ? Eh bien ! j'ai l'espoir de le voir naître, et je le dois à ces mêmes démarches que je vous supplie d'approuver. Que dis-je ? je le dois aux soins consolateurs de l'ami le plus tendre ; et mon unique demande, est que vous permettiez que cet ami soit aussi le vôtre.

Peut-être ne devois-je pas donner votre confiance sans votre aveu ? mais j'ai pour excuse le malheur et la nécessité. C'est l'amour qui m'a conduit ; c'est lui qui réclame votre indulgence, qui vous demande de pardonner une confidence nécessaire, et sans laquelle nous restions peut-être à jamais séparés (1). Vous connoissez l'ami dont je vous parle ; il est celui de la femme que vous aimez le mieux. C'est le vicomte de Valmont.

---

(1) M. Danceny n'accuse pas vrai. Il avoit déjà fait sa confidence à M. de Valmont avant cet événement. Voyez la lettre LVII.

Mon

Mon projet, en m'adressant à lui, étoit d'abord de le prier d'engager madame de Merteuil à se charger d'une lettre pour vous. Il n'a pas cru que ce moyen pût réussir ; mais au défaut de la maîtresse, il répond de la femme-de-chambre, qui lui a des obligations. Ce sera elle qui vous remettra cette lettre, et vous pourrez lui donner votre réponse.

Ce secours ne vous sera guère utile, si, comme le croit M. de Valmont, vous partez incessamment pour la campagne. Mais alors c'est lui-même qui veut nous servir. La femme chez qui vous allez est sa parente. Il profitera de ce prétexte pour s'y rendre dans le même temps que vous, et ce sera par lui que passera notre correspondance mutuelle. Il assure même que, si vous voulez vous laisser conduire, il nous procurera les moyens de nous y voir sans risquer de vous compromettre en rien.

A présent, ma Cécile, si vous m'ai-

mez, si vous plaignez mon malheur, si, comme je l'espère, vous partagez mes regrets, refuserez-vous votre confiance à un homme qui sera notre ange tutélaire? Sans lui, je serois réduit au désespoir de ne pouvoir même adoucir les chagrins que je vous cause. Ils finiront, je l'espère; mais ma tendre amie, promettez-moi de ne pas trop vous y livrer; de ne point vous en laisser abattre. L'idée de votre douleur m'est un tourment insupportable. Je donnerois ma vie pour vous rendre heureuse! Vous le savez bien. Puisse la certitude d'être adorée porter quelque consolation dans votre ame! La mienne a besoin que vous m'assuriez que vous pardonnez à l'amour les maux qu'il vous fait souffrir.

Adieu, ma Cécile; adieu, ma tendre amie.

De . . . ce 9 septembre 17**.

LETTRE LXVI.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

VOUS verrez, ma belle amie, en lisant les deux lettres ci-jointes, si j'ai bien rempli votre projet. Quoique toutes deux soient datées d'aujourd'hui, elles ont été écrites hier, chez moi, et sous mes yeux : celle à la petite fille dit tout ce que nous voulions. On ne peut que s'humilier devant la profondeur de vos vues, si on en juge par le succès de vos démarches. Danceny est tout de feu; et sûrement à la première occasion, vous n'aurez plus de reproches à lui faire. Si sa belle ingénue veut être docile, tout sera terminé peu de temps après son arrivée à la campagne; j'ai cent moyens tout prêts. Graces à vos soins, me voilà bien décidément *l'ami de Danceny*; il ne

lui manque plus que d'être *Prince* (1).

Il est encore bien jeune, ce Danceny! croiriez-vous que je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il promît à la mère de renoncer à son amour; comme s'il étoit bien gênant de promettre, quand on est décidé à ne pas tenir! Ce seroit tromper, me répétoit-il sans cesse : ce scrupule n'est-il pas édifiant, sur-tout en voulant séduire la fille? Voilà bien les hommes! tous également scélérats dans leurs projets, ce qu'ils mettent de foiblesse dans l'exécution, ils l'appellent probité.

C'est votre affaire d'empêcher que madame de Volanges ne s'effarouche des petites échappées que notre jeune homme s'est permises dans sa lettre; préservez-nous du couvent; tâchez aussi de faire abandonner la demande des lettres de la petite. D'abord il ne les

(1) Expression relative à un passage d'un poëme de M. de Voltaire.

rendra point, il ne le veut pas, et je suis de son avis ; ici l'amour et la raison sont d'accord. Je les ai lues ces lettres, j'en ai dévoré l'ennui. Elles peuvent devenir utiles. Je m'explique.

Malgré la prudence que nous y mettrons, il peut arriver un éclat ; il feroit manquer le mariage, n'est-il pas vrai, et échouer tous nos projets Gercourt ? Mais comme, pour mon compte, j'ai aussi à me venger de la mère, je me réserve en ce cas de déshonorer la fille. En choisissant bien dans cette correspondance, et n'en produisant qu'une partie, la petite Volanges paroîtroit avoir fait toutes les premières démarches, et s'être absolument jettée à la tête. Quelques-unes des lettres pourroient même compromettre la mère, et *l'entacheroient* au moins d'une négligence impardonnable. Je sens bien que le scrupuleux Danceny se révolteroit d'abord ; mais comme il seroit personnellement attaqué, je crois qu'on en viendroit à bout. Il y a mille à parier

contre un, que la chance ne tournera pas ainsi; mais il faut tout prévoir.

Adieu, ma belle amie: vous seriez bien aimable de venir souper demain chez la Maréchale de...., je n'ai pas pu refuser.

J'imagine que je n'ai pas besoin de vous recommander le secret vis-à-vis de madame de Volanges, sur mon projet de campagne; elle auroit bientôt celui de rester à la ville: au lieu qu'une fois arrivée, elle ne repartira pas le lendemain; et si elle nous donne seulement huit jours, je réponds de tout.

De...., ce 9 septembre 17**.

LETTRE LXVII.

La présidente DE TOURVEL *au vicomte* DE VALMONT.

JE ne voulois plus vous répondre, Monsieur, et peut-être l'embarras que j'éprouve en ce moment, est-il lui-

même une preuve qu'en effet je ne le devrois pas. Cependant je ne veux vous laisser aucun sujet de plainte contre moi ; je veux vous convaincre que j'ai fait pour vous tout ce que je pouvois faire.

Je vous ai permis de m'écrire, dites-vous ? j'en conviens ; mais quand vous me rappellez cette permission, croyez-vous que j'oublie à quelles conditions elle vous fut donnée ? Si j'y eusse été aussi fidelle que vous l'avez été peu, auriez-vous reçu une seule réponse de moi ? Voilà pourtant la troisième, et quand vous faites tout ce qu'il faut pour m'obliger à rompre cette correspondance, c'est moi qui m'occupe des moyens de l'entretenir. Il en est un, mais c'est le seul ; et si vous refusez de le prendre, ce sera, quoi que vous puissiez dire, me prouver assez combien peu vous y mettez de prix.

Quittez donc un langage que je ne puis ni ne veux entendre ; renoncez à un sentiment qui m'offense et m'ef-

fraie, et auquel, peut-être, vous devriez être moins attaché en songeant qu'il est l'obstacle qui nous sépare. Ce sentiment est-il donc le seul que vous puissiez connoître, et l'amour aura-t-il ce tort de plus à mes yeux, d'exclure l'amitié ? vous-même auriez-vous celui de ne pas vouloir pour votre amie, celle en qui vous avez desiré des sentimens plus tendres? Je ne veux pas le croire: cette idée humiliante me révolteroit, m'éloigneroit de vous sans retour,

En vous offrant mon amitié, Monsieur, je vous donne tout ce qui est à moi, tout ce dont je puis disposer. Que pouvez-vous desirer davantage ? pour me livrer à ce sentiment si doux, si bien fait pour mon cœur, je n'attends que votre aveu, et la parole que j'exige de vous, que cette amitié suffira à votre bonheur. J'oublierai tout ce qu'on a pu me dire; je me reposerai sur vous du soin de justifier mon choix.

Vous voyez ma franchise, elle doit vous prouver ma confiance ; il ne tiendra qu'à vous de l'augmenter encore : mais je vous préviens que le premier mot d'amour la détruit à jamais, et me rends toutes mes craintes ; que surtout il deviendra pour moi le signal d'un silence éternel vis-à-vis de vous.

Si, comme vous le dites, vous êtes *revenu de vos erreurs*, n'aimerez-vous pas mieux être l'objet de l'amitié d'une femme honnête, que celui des remords d'une femme coupable? Adieu, Monsieur ; vous sentez qu'après avoir parlé ainsi, je ne puis plus rien dire que vous ne m'ayez répondu.

De. . . . ce 9 septembre 17**.

LETTRE LXVIII.

Le vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

COMMENT répondre, Madame, à votre dernière lettre? Comment oser être vrai, quand ma sincérité peut me perdre auprès de vous? N'importe, il le faut; j'en aurai le courage. Je me dis, je me répète qu'il vaut mieux vous mériter que vous obtenir; et dussiez-vous me refuser toujours un bonheur que je desirerai sans cesse, il faut vous prouver au moins que mon cœur en est digne.

Quel dommage que, comme vous le dites, je sois *revenu de mes erreurs*! avec quels transports de joie j'aurois lu cette même lettre à laquelle je tremble de répondre aujourd'hui! Vous m'y parlez avec *franchise*, vous me témoignez de la *confiance*, vous m'offrez enfin votre *amitié*; que de biens, Ma-

dame, et quels regrets de ne pouvoir en profiter ! Pourquoi ne suis-je plus le même ?

Si je l'étois en effet ; si je n'avois pour vous qu'un goût ordinaire, que ce goût léger, enfant de la séduction et du plaisir, qu'aujourd'hui pourtant on nomme amour, je me hâterois de tirer avantage de tout ce que je pourrois obtenir. Peu délicat sur les moyens, pourvu qu'ils me procurassent le succès, j'encouragerois votre franchise par le besoin de vous deviner ; je desirerois votre confiance, dans le dessein de la trahir ; j'accepterois votre amitié, dans l'espoir de l'égarer...., Quoi ! Madame, ce tableau vous effraie ?.... eh bien ! il seroit pourtant tracé d'après moi, si je vous disois que je consens à n'être que votre ami....

Qui, moi ! je consentirois à partager avec quelqu'un un sentiment émané de votre ame ? Si jamais je vous le dis, ne me croyez plus. De ce moment je chercherai à vous tromper ; je pour-

rai vous desirer encore, mais à coup sûr je ne vous aimerai plus.

Ce n'est pas que l'aimable franchise, la douce confiance, la sensible amitié, soient sans prix à mes yeux.... Mais l'amour ! l'amour véritable, et tel que vous l'inspirez, en réunissant tous ces sentimens, en leur donnant plus d'énergie, ne sauroit se prêter comme eux, à cette tranquillité, à cette froideur de l'ame, qui permet des comparaisons, qui souffre même des préférences. Non, Madame, je ne serai point votre ami : je vous aimerai de l'amour le plus tendre, et même le plus ardent, quoique le plus respectueux. Vous pourrez le désespérer, mais non l'anéantir.

De quel droit prétendez-vous disposer d'un cœur dont vous refusez l'hommage ? Par quel raffinement de cruauté, m'enviez-vous jusqu'au bonheur de vous aimer ? Celui-là est à moi, il est indépendant de vous ; je saurai le

défendre. S'il est la source de mes maux, il en est aussi le remède.

Non, encore une fois, non. Persistez dans vos refus cruels; mais laissez-moi mon amour. Vous vous plaisez à me rendre malheureux! eh bien! soit; essayez de lasser mon courage, je saurai vous forcer au moins à décider de mon sort; et peut-être, quelque jour, vous me rendrez plus de justice. Ce n'est pas que j'espère vous rendre jamais sensible: mais sans être persuadée, vous serez convaincue; vous vous direz: Je l'avois mal jugé.

Disons mieux: c'est à vous que vous faites injustice. Vous connoître sans vous aimer, vous aimer sans être constant, sont tous deux également impossibles; et malgré la modestie qui vous pare, il doit vous être plus facile de vous plaindre, que de vous étonner des sentimens que vous faites naître. Pour moi, dont le seul mérite est d'avoir su vous apprécier, je ne veux pas le perdre; et loin de consentir à vos

offres insidieuses, je renouvelle à vos pieds le serment de vous aimer toujours.

De P.... ce 10 septembre 17**.

LETTRE LXIX.

CÉCILE VOLANGES au chevalier DANCENY.

Billet écrit au crayon, et recopié par Danceny.

VOUS me demandez ce que je fais; je vous aime, et je pleure. Ma mère ne me parle plus; elle m'a ôté papier, plumes et encre; je me sers d'un crayon, qui par bonheur m'est resté, et je vous écris sur un morceau de votre lettre. Il faut bien que j'approuve tout ce que vous avez fait; je vous aime trop pour ne pas prendre tous les moyens d'avoir de vos nouvelles et de vous donner des miennes. Je n'aimois pas M. de Valmont, et je ne le croyois pas tant votre ami; je tâche-

rai de m'accoutumer à lui, et je l'aimerai à cause de vous. Je ne sais pas qui est-ce qui nous a trahis ; ce ne peut être que ma femme-de-chambre ou mon confesseur. Je suis bien malheureuse : nous partons demain pour la campagne ; j'ignore pour combien de temps. Mon dieu ! ne vous plus voir ! Je n'ai plus de place. Adieu ; tâchez de me lire. Ces mots, tracés au crayon, s'effaceront peut-être, mais jamais les sentimens gravés dans mon cœur.

De . . . ce 10 septembre 17**.

LETTRE LXX.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

J'AI un avis important à vous donner, ma chère amie. Je soupai hier, comme vous savez, chez la maréchale de*** : on y parla de vous, et j'en dis, non pas tout le bien que j'en pense,

mais tout celui que je n'en pense pas. Tout le monde paroissoit être de mon avis, et la conversation languissoit, comme il arrive toujours quand on ne dit que du bien de son prochain, lorsqu'il s'éleva un contradicteur: c'étoit Prévan.

« A Dieu ne plaise, dit-il en se le-
» vant, que je doute de la sagesse de
» madame de Merteuil! mais j'oserois
» croire qu'elle la doit plus à sa légère-
» té qu'à ses principes. Il est peut-être
» plus difficile de la suivre que de lui
» plaire; et comme on ne manque
» guère, en courant après une femme,
» d'en rencontrer d'autres sur son che-
» min; comme, à tout prendre, ces au-
» tres-là peuvent valoir autant et plus
» qu'elle; les uns sont distraits par un
» goût nouveau, les autres s'arrêtent
» de lassitude; et c'est peut-être la
» femme de Paris qui a eu le moins à
» se défendre. Pour moi, ajouta-t-il,
(encouragé par le sourire de quelques femmes), » je ne croirai à la vertu de
» madame de Merteuil, qu'après avoir

» crevé six chevaux à lui faire ma » cour ».

Cette mauvaise plaisanterie réussit, comme toutes celles qui tiennent à la médisance ; et pendant le rire qu'elle excitoit, Prévan reprit sa place, et la conversation générale changea. Mais les deux comtesses de B***, auprès de qui étoit notre incrédule, en firent avec lui leur conversation particulière, qu'heureusement je me trouvois à portée d'entendre.

Le défi de vous rendre sensible a été accepté ; la parole de tout dire a été donnée ; et de toutes celles qui se donneroient dans cette aventure, ce seroit sûrement la plus religieusement gardée. Mais vous voilà bien avertie, et vous savez le proverbe.

Il me reste à vous dire que ce Prévan, que vous ne connoissez pas, est infiniment aimable, et encore plus adroit. Que si quelquefois vous m'avez entendu dire le contraire, c'est seulement que je ne l'aime pas, que je me

plais à contrarier ses succès, et que je n'ignore pas de quel poids est mon suffrage auprès d'une trentaine de nos femmes les plus à la mode.

En effet, je l'ai empêché long-temps par ce moyen, de paroître sur ce que nous appellons le grand théâtre ; et il faisoit des prodiges, sans en avoir plus de réputation. Mais l'éclat de sa triple aventure, en fixant les yeux sur lui, lui a donné cette confiance qui lui manquoit jusques-là, et l'a rendu vraiment redoutable. C'est enfin aujourd'hui le seul homme, peut-être, que je craindrois de rencontrer sur mon chemin ; et votre intérêt à part, vous me rendrez un vrai service de lui donner quelque ridicule, chemin faisant. Je le laisse en bonnes mains ; et j'ai l'espoir qu'à mon retour, ce sera un homme noyé.

Je vous promets en revanche, de mener à bien l'aventure de votre pupile, et de m'occuper d'elle autant que de ma belle prude.

Celle-ci vient de m'envoyer un pro-

jet de capitulation. Toute sa lettre annonce le desir d'être trompée. Il est impossible d'en offrir un moyen plus commode et aussi plus usé. Elle veut que je sois *son ami*. Mais moi, qui aime les méthodes nouvelles et difficiles, je ne prétends pas l'en tenir quitte à si bon marché ; et assurément je n'aurai pas pris tant de peine auprès d'elle, pour terminer par une séduction ordinaire.

Mon projet, au contraire, est qu'elle sente, qu'elle sente bien la valeur et l'étendue de chacun des sacrifices qu'elle me fera ; de ne pas la conduire si vîte, que les remords ne puisse la suivre ; de faire expirer sa vertu dans une lente agonie ; de la fixer sans cesse sur ce désolant spectacle : et de ne lui accorder le bonheur de m'avoir dans ses bras, qu'après l'avoir forcée à n'en plus dissimuler le desir. Au fait, je vaux bien peu, si je ne vaux pas la peine d'être demandé. Et puis-je me venger moins d'une femme hautaine, qui semble rougir d'avouer qu'elle adore ?

J'ai donc refusé la précieuse amitié et m'en suis tenu à mon titre d'amant. Comme je ne me dissimule point que ce titre, qui ne paroît d'abord qu'une dispute de mots, est pourtant d'une importance réelle à obtenir, j'ai mis beaucoup de soin à ma lettre, et j'ai tâché d'y répandre ce désordre, qui peut seul peindre le sentiment. J'ai enfin déraisonné le plus qu'il m'a été possible: car sans déraisonnement, point de tendresse; et c'est, je crois, par cette raison, que les femmes nous sont si supérieures dans les lettres d'amour.

J'ai fini la mienne par une cajolerie, et c'est encore une suite de mes profondes observations. Après que le cœur d'une femme a été exercé quelque temps, il a besoin de repos; et j'ai remarqué qu'une cajolerie étoit, pour toutes, l'oreiller le plus doux à leur offrir.

Adieu, ma belle amie. Je pars demain. Si vous avez des ordres à me donner pour la comtesse de ***, je

m'arrêterai chez elle, au moins pour dîner. Je suis fâché de partir sans vous voir. Faites-moi passer vos sublimes instructions, et aidez-moi de vos sages conseils, dans ce moment décisif.

Sur-tout, défendez-vous de Prévan ; et puissé-je un jour vous dédommager de ce sacrifice ! Adieu.

De . . . ce 11 septembre 17**.

LETTRE LXXI.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

MON étourdi de chasseur n'a-t-il pas laissé mon porte-feuille à Paris ! Les lettres de ma belle, celles de Danceny pour la petite Volanges, tout est resté, et j'ai besoin de tout. Il va partir pour réparer sa sottise ; et tandis qu'il selle son cheval, je vous raconterai mon histoire de cette nuit : car je vous

prie de croire que je ne perds pas mon temps.

L'aventure, par elle-même, est bien peu de chose; ce n'est qu'un réchauffé avec la vicomtesse de M..... Mais elle m'a intéressé par les détails. Je suis bien aise d'ailleurs de vous faire voir que si j'ai le talent de perdre les femmes, je n'ai pas moins, quand je veux, celui de les sauver. Le parti le plus difficile ou le plus gai, est toujours celui que je prends; et je ne me reproche pas une bonne action, pourvu qu'elle m'exerce ou m'amuse.

J'ai donc trouvé la Vicomtesse ici, et comme elle joignoit ses instances aux persécutions qu'on me faisoit pour passer la nuit au château : « Eh bien, » j'y consens, lui dis-je, à condition » que je la passerai avec vous. — Cela » m'est impossible, me répondit-elle, » Vressac est ici ». Jusques-là je n'avois cru que lui dire une honnêteté : mais ce mot d'impossible me révolta comme de coutume. Je me sentis hu-

milié d'être sacrifié à Vressac, et je résolus de ne le pas souffrir : j'insistai donc.

Les circonstances ne m'étoient pas favorables. Ce Vressac a eu la gaucherie de donner de l'ombrage au Vicomte; ensorte que la Vicomtesse ne peut plus le recevoir chez elle : et ce voyage chez la bonne Comtesse avoit été concerté entre eux, pour tâcher d'y dérober quelques nuits. Le Vicomte avoit même d'abord montré de l'humeur d'y rencontrer Vressac ; mais comme il est encore plus chasseur que jaloux, il n'en est pas moins resté : et la Comtesse, toujours telle que vous la connoissez, après avoir logé la femme dans le grand corridor, a mis le mari d'un côté et l'amant de l'autre, et les a laissés s'arranger entre eux. Le mauvais destin de tous deux a voulu que je fusse logé vis-à-vis.

Ce jour-là même, c'est-à-dire hier, Vressac, qui, comme vous pouvez croire, cajole le Vicomte, chassoit avec

lui, malgré son peu de goût pour la chasse, et comptoit bien se consoler la nuit, entre les bras de la femme, de l'ennui que le mari lui causoit tout le jour : mais moi, je jugeai qu'il auroit besoin de repos, et je m'occupai des moyens de décider sa maîtresse à lui laisser le temps d'en prendre.

Je réussis, et j'obtins qu'elle lui feroit une querelle de cette même partie de chasse, à laquelle, bien évidemment, il n'avoit consenti que pour elle. On ne pouvoit prendre un plus mauvais prétexte : mais nulle femme n'a mieux que la Vicomtesse, ce talent commun à toutes, de mettre l'humeur à la place de la raison, et de n'être jamais si difficile à appaiser que quand elle a tort. Le moment d'ailleurs n'étoit pas commode pour les explications; et ne voulant qu'une nuit, je consentois qu'ils se raccommodassent le lendemain.

Vressac fut donc boudé à son retour. Il voulut en demander la cause, on le querella.

querella. Il essaya de se justifier ; le mari qui étoit présent, servit de prétexte pour rompre la conversation ; il tenta enfin de profiter d'un moment où le mari étoit absent, pour demander qu'on voulût bien l'entendre le soir : ce fut alors que la Vicomtesse devint sublime. Elle s'indigna contre l'audace des hommes qui, parce qu'ils ont éprouvé les bontés d'une femme, croient avoir le droit d'en abuser encore, même alors qu'elle a à se plaindre d'eux ; et ayant changé de thèse par cette adresse, elle parla si bien délicatesse et sentiment, que Vressac resta muet et confus, et que moi-même je fus tenté de croire qu'elle avoit raison : car vous saurez que comme ami de tous deux, j'étois en tiers dans cette conversation.

Enfin, elle déclara positivement qu'elle n'ajouteroit pas les fatigues de l'amour à celles de la chasse, et qu'elle se reprocheroit de troubler d'aussi doux plaisirs. Le mari rentra. Le dé-

solé Vressac, qui n'avoit plus la liberté de répondre, s'adressa à moi; et après m'avoir fort longuement conté ses raisons, que je savois aussi bien que lui, il me pria de parler à la Vicomtesse, et je le lui promis. Je lui parlai en effet; mais ce fut pour la remercier, et convenir avec elle de l'heure et des moyens de notre rendez-vous.

Elle me dit que logée entre son mari et son amant, elle avoit trouvé plus prudent d'aller chez Vressac, que de le recevoir dans son appartement; et que, puisque je logeois vis-à-vis d'elle, elle croyoit plus sûr aussi de venir chez moi; qu'elle s'y rendroit aussi-tôt que sa femme-de-chambre l'auroit laissée seule; que je n'avois qu'à tenir ma porte entr'ouverte, et l'attendre.

Tout s'exécuta comme nous en étions convenus, et elle arriva chez moi vers une heure du matin,

. . . . . Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
RACINE, *tragédie de Britannicus.*

Comme je n'ai point de vanité, je ne m'arrête pas aux détails de la nuit; mais vous me connoissez, et j'ai été content de moi.

Au point du jour, il a fallu se séparer. C'est ici que l'intérêt commence. L'étourdie avoit cru laisser sa porte entr'ouverte, nous la trouvâmes fermée, et la clef étoit restée en dedans : vous n'avez pas l'idée de l'expression de désespoir avec laquelle la Vicomtesse me dit aussi-tôt : « Ah ! je suis perdue ». Il faut convenir qu'il eût été plaisant de la laisser dans cette situation : mais pouvois-je souffrir qu'une femme fût perdue pour moi, sans l'être par moi ? Et devois-je, comme le commun des hommes, me laisser maîtriser par les circonstances ? Il falloit donc trouver un moyen. Qu'eussiez-vous fait, ma belle amie ? Voici ma conduite, et elle a réussi.

J'eus bien-tôt reconnu que la porte en question pouvoit s'enfoncer, en se permettant de faire beaucoup de bruit

J'obtins donc de la Vicomtesse, non sans peine, qu'elle jetteroit des cris perçans et d'effroi, comme *au voleur, à l'assassin*, etc. etc. Et nous convînmes qu'au premier cri, j'enfoncerois la porte, et qu'elle courroit à son lit. Vous ne sauriez croire combien il fallu de temps pour la décider, même après qu'elle eut consenti. Il fallut pourtant finir par là, et au premier coup de pied la porte céda.

La Vicomtesse fit bien de ne pas perdre de temps ; car au même instant, le Vicomte et Vressac furent dans le corridor ; et la femme-de-chambre accourut aussi à la chambre de sa maîtresse.

J'étois seul de sang-froid, et j'en profitai pour aller éteindre une veilleuse qui brûloit encore et la renverser par terre ; car vous jugez combien il eut été ridicule de feindre cette terreur panique, en ayant de la lumière dans sa chambre. Je querellai ensuite le mari et l'amant sur leur sommeil létargique, en les assurant que les cris auxquels

j'étois accouru, et mes efforts pour enfoncer la porte, avoient duré au moins cinq minutes.

La Vicomtesse qui avoit retrouvé son courage dans son lit, me seconda assez bien, et jura ses grands dieux qu'il y avoit un voleur dans son appartement; elle protesta avec plus de sincérité, que de la vie elle n'avoit eu tant de peur. Nous cherchions par-tout et nous ne trouvions rien, lorsque je fis apercevoir la veilleuse renversée, et conclus que, sans doute, un rat avoit causé le dommage et la frayeur: mon avis passa tout d'une voix, et après quelques plaisanteries rebattues sur les rats, le Vicomte s'en alla le premier regagner sa chambre et son lit, en priant sa femme d'avoir à l'avenir des rats plus tranquilles.

Vressac resté seul avec nous, s'approcha de la Vicomtesse pour lui dire tendrement, que c'étoit une vengeance de l'amour; à quoi elle répondit en me regardant: « Il étoit donc bien en co-

» lère, car il s'est beaucoup vengé; » mais, ajouta-t-elle, je suis rendue » de fatigues, et je veux dormir ».

J'étois dans un moment de bonté; en conséquence, avant de nous séparer, je plaidai la cause de Vressac, et j'amenai le raccommodement. Les deux amans s'embrassèrent, et je fus, à mon tour, embrassé par tous deux. Je ne me souciois plus des baisers de la Vicomtesse : mais j'avoue que celui de Vressac me fit plaisir. Nous sortîmes ensemble; et après avoir reçu ses longs remercîmens, nous allâmes chacun nous remettre au lit.

Si vous trouvez cette histoire plaisante, je ne vous en demande pas le secret. A présent que je m'en suis amusé, il est juste que le Public ait son tour. Pour le moment je ne parle que de l'histoire; peut-être bien-tôt en dirons-nous autant de l'héroïne.

Adieu, il y a une heure que mon chasseur attend; je ne prends plus que le moment de vous embrasser, et de

vous recommander sur-tout de vous garder de Prévan.

Du château de... ce 15 septembre 17**.

Le chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

LETTRE LXXII.

(Remise seulement le 14.)

O ma Cécile ! que j'envie le sort de Valmont ! demain il vous verra. C'est lui qui vous remettra cette lettre ; et moi, languisssant loin de vous, je traînerai pa pénible existence entre les regrets et le malheur. Mon amie, ma tendre amie, plaignez-moi de mes maux ; sur-tout plaignez-moi des vôtres : c'est contre eux que le courage m'abandonne.

Qu'il m'est affreux de causer votre malheur ! sans moi, vous seriez heureuse et tranquille. Me pardonnez-

vous ? dites ! ah ! dites que vous me pardonnez ; dites-moi que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours. J'ai besoin que vous me le répétiez. Ce n'est pas que j'en doute : mais il me semble que plus on en est sûr, et plus il est doux de se l'entendre dire. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? oui, vous m'aimez de toute votre ame. Je n'oublie pas que c'est la dernière parole que je vous ai entendu prononcer. Comme je l'ai recueillie dans mon cœur ! comme elle s'y est profondément gravée ! et avec quels transports le mien y a répondu !

Hélas ! dans ce moment de bonheur, j'étois loin de prévoir le sort affreux qui nous attendoit. Occupons-nous, ma Cécile, des moyens de l'adoucir. Si j'en crois mon ami, il suffira, pour y parvenir, que vous preniez en lui une confiance qu'il mérite.

J'ai été peiné, je l'avoue, de l'idée désavantageuse que vous paroissez avoir de lui. J'y ai reconnu les préven-

tions de votre maman : c'étoit pour m'y soumettre que j'avois négligé, depuis quelque temps, cet homme vraiment aimable, qui aujourd'hui fait tout pour moi ; qui enfin travaille à nous réunir, lorsque votre maman nous a séparés. Je vous en conjure, ma chère amie, voyez-le d'un œil plus favorable. Songez qu'il est mon ami, qu'il veut être le vôtre, qu'il peut me rendre le bonheur de vous voir. Si ces raisons ne vous ramènent pas, ma Cécile, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime, vous ne m'aimez plus autant que vous m'aimiez. Ah ! si jamais vous deviez m'aimer moins.... Mais non, le cœur de ma Cécile est à moi ; il y est pour la vie ; et si j'ai à craindre des peines d'un amour malheureux, sa constance au moins me sauvera les tourmens d'un amour trahi.

Adieu, ma charmante amie ; n'oubliez pas que je souffre, et qu'il ne tient qu'à vous de me rendre parfaitement heureux. Ecoutez le vœu de mon

cœur, et recevez les plus tendres baisers de l'amour.

Paris, ce 11 septembre 17**.

LETTRE LXXIII.

Le vicomte DE VALMONT *à* CÉCILE VOLANGES.

(Jointe à la précédente.)

L'AMI qui vous sert a su que vous n'aviez rien de ce qu'il vous falloit pour écrire, et il y a déjà pourvu. Vous trouverez dans l'anti-chambre de l'appartement que vous occupez, sous la grande armoire à main gauche, une provision de papier, de plumes et d'encre, qu'il renouvellera quand vous voudrez, et qu'il lui semble que vous pouvez laisser à cette même place, si vous n'en trouvez pas de plus sûre.

Il vous demande de ne pas vous offenser, s'il a l'air de ne faire aucune attention à vous dans le cercle, et de ne

vous y regarder que comme un enfant. Cette conduite lui paroît nécessaire pour inspirer la sécurité dont il a besoin, et pouvoir travailler plus efficacement au bonheur de son ami et au vôtre. Il tâchera de faire naître les occasions de vous parler, quand il aura quelque chose à vous apprendre ou à vous remettre; et il espère y parvenir, si vous mettez du zèle à le seconder.

Il vous conseille aussi de lui rendre, à mesure, les lettres que vous aurez reçues, afin de risquer moins de vous compromettre.

Il finit par vous assurer que si vous voulez lui donner votre confiance, il mettra tous ses soins à adoucir la persécution qu'une mère trop cruelle fait éprouver à deux personnes, dont l'une est déjà son meilleur ami, et l'autre lui paroît mériter l'intérêt le plus tendre.

Au château de... ce 14 septembre 17**.

LETTRE LXXIV.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

EH ! depuis quand, mon ami, vous effrayez-vous si facilement ? ce Prévan est donc bien redoutable ? Mais voyez combien je suis simple et modeste ! je l'ai rencontré souvent, ce superbe vainqueur ; à peine l'avois-je regardé ! Il ne falloit pas moins que votre lettre pour m'y faire faire attention. J'ai réparé mon injustice hier. Il étoit à l'opéra, presque vis-à-vis de moi, et je m'en suis occupée. Il est joli au moins, mais très-joli, des traits fins et délicats ! il doit gagner à être vu de près. Et vous dites qu'il veut m'avoir ! assurément il me fera honneur et plaisir. Sérieusement, j'en ai la fantaisie, et je vous confie ici que j'ai fait les premières démarches. Je ne sais pas si elles réussiront. Voilà le fait.

Il

Il étoit à deux pas de moi, à la sortie de l'opéra, et j'ai donné, très-haut, rendez-vous à la marquise de....pour souper le vendredi chez la Maréchale. C'est, je crois, la seule maison où je peux le rencontrer. Je ne doute pas qu'il ne m'ait entendu.....Si l'ingrat alloit n'y pas venir? Mais, dites-moi donc, croyez-vous qu'il y vienne? Savez-vous que s'il n'y vient pas, j'aurai de l'humeur toute la soirée? Vous voyez qu'il ne trouvera pas tant de difficulté *à me suivre*; et ce qui vous étonnera davantage, c'est qu'il en trouvera moins encore *à me plaire*. Il veut, dit-il, crever six chevaux à me faire sa cour! Oh! je sauverai la vie à ces chevaux-là. Je n'aurai jamais la patience d'attendre si long-temps. Vous savez qu'il n'est pas dans mes principes de faire languir, quand une fois je suis décidée, et je le suis pour lui.

Oh! ça, convenez qu'il y a plaisir à me parler raison! Votre *avis important* n'a-t-il pas un grand succès? Mais

que voulez-vous ? je végète depuis si long-temps ! Il y a plus de six semaines que je ne me suis pas permis une gaieté. Celle-là se présente ; puis-je me la refuser ? le sujet n'en vaut-il pas la peine ? en est-il de plus agréable, dans quelque sens que vous preniez ce mot ?

Vous-même, vous êtes forcé de lui rendre justice ; vous faites plus que le louer, vous en êtes jaloux. Eh bien ! je m'établis juge entre vous deux : mais d'abord, il faut s'instruire, et c'est ce que je veux faire. Je serai juge intègre, et vous serez pesés tous deux dans la même balance. Pour vous, j'ai déjà vos mémoires, et votre affaire est parfaitement instruite. N'est-il pas juste que je m'occupe à présent de votre adversaire ? Allons, exécutez-vous de bonne grace ; et, pour commencer, apprenez-moi, je vous prie, quelle est cette triple aventure dont il est le héros. Vous m'en parlez, comme si je ne connoissois autre chose, et je n'en sais pas le premier mot. Apparem-

ment elle se sera passée pendant mon voyage à Genève, et votre jalousie vous aura empêché de me l'écrire. Réparez cette faute au plutôt ; songez que *rien de ce qui l'intéresse ne m'est étranger.* Il me semble bien qu'on en parloit encore à mon retour : mais j'étois occupée d'autre chose, et j'écoute rarement en ce genre tout ce qui n'est pas du jour ou de la veille.

Quand ce que je vous demande vous contrarieroit un peu, n'est-ce pas le moindre prix que vous deviez aux soins que je me suis donnés pour vous ? ne sont-ce pas eux qui vous ont rapproché de votre Présidente, quand vos sottises vous en avoient éloigné ? n'est-ce pas encore moi qui ai remis entre vos mains, de quoi vous venger du zèle amer de madame de Volanges ? Vous vous êtes plaint si souvent du temps que vous perdiez à aller chercher vos aventures ! A présent vous les avez sous la main. L'amour, la haine, vous n'avez qu'à choisir, tout couche sous le même

toît ; et vous pouvez, doublant votre existence, caresser d'une main et frapper de l'autre.

C'est même encore à moi, que vous devez l'aventure de la Vicomtesse. J'en suis assez contente : mais, comme vous dites, il faut qu'on en parle : car si l'occasion a pu vous engager, comme je le conçois, à préférer pour le moment le mystère à l'éclat, il faut convenir pourtant que cette femme ne méritoit pas un procédé si honnête.

J'ai d'ailleurs à m'en plaindre. Le chevalier de Belleroche la trouve plus jolie que je ne voudrois ; et par beaucoup de raisons, je serai bien aise d'avoir un prétexte pour rompre avec elle : or, il n'en est pas de plus commode, que d'avoir à dire : On ne peut plus voir cette femme-là.

Adieu, Vicomte ; songez que placé où vous êtes, le temps est précieux : je vais employer le mien à m'occuper du bonheur de Prévan.

Paris, ce 15 septembre 17**.

LETTRE LXXV.

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

(*Nota*..... Dans cette lettre, Cécile Volanges rend compte avec le plus grand détail de tout ce qui est relatif à elle dans les événemens que le lecteur a vus à la fin de la première partie, lettre LIX et suivantes. On a cru devoir supprimer cette répétition. Elle parle enfin du vicomte de Valmont, et elle s'exprime ainsi :)

.....Je t'assure que c'est un homme bien extraordinaire. Maman en dit beaucoup de mal ; mais le chevalier Danceny en dit beaucoup de bien, et je crois que c'est lui qui a raison. Je n'ai jamais vu d'homme aussi adroit. Quand il m'a rendu la lettre de Danceny, c'étoit au milieu de tout le monde, et personne n'en a rien vu ; il est vrai que j'ai eu bien peur, parce que je n'étois prévenue de rien : mais à présent je m'y attendrai. J'ai déjà fort bien compris comment il vouloit que

je fisse pour lui remettre ma réponse. Il est bien facile de s'entendre avec lui, car il a un regard qui dit tout ce qu'il veut. Je ne sais pas comment il fait : il me disoit dans le billet dont je t'ai parlé, qu'il n'auroit pas l'air de s'occuper de moi devant maman ; en effet, on diroit toujours qu'il n'y songe pas ; et pourtant toutes les fois que je cherche ses yeux, je suis sûre de les rencontrer tout de suite.

Il y a ici une bonne amie de maman, que je ne connoissois pas, qui a aussi l'air de ne guères aimer M. de Valmont, quoiqu'il ait bien des attentions pour elle. J'ai peur qu'il ne s'ennuie bientôt de la vie qu'on mène ici, et qu'il ne s'en retourne à Paris ; cela seroit bien fâcheux. Il faut qu'il ait bien bon cœur d'être venu exprès pour rendre service à son ami et à moi ! Je voudrois bien lui en témoigner ma reconnoissance, mais je ne sais comment faire pour lui parler ; et quand j'en trouverois l'occasion, je

serois si honteuse, que je ne saurois peut-être que lui dire.

Il n'y a que madame de Merteuil avec qui je parle librement, quand je parle de mon amour. Peut-être même qu'avec toi, à qui je dis tout, si c'étoit en causant, je serois embarrassée. Avec Danceny lui-même, j'ai souvent senti, comme malgré moi, une certaine crainte qui m'empêchoit de lui dire tout ce que je pensois. Je me le reproche bien à présent, et je donnerois tout au monde pour trouver le moment de lui dire une fois, une seule fois combien je l'aime. M. de Valmont lui a promis que si je me laissois conduire, il nous procureroit l'occasion de nous revoir. Je ferai bien assez ce qu'il voudra; mais je ne peux pas concevoir que cela soit possible (1).

(1) Mademoiselle de Volanges ayant, peu de temps après, changé de confidente, comme on le verra par la suite de ces Lettres, on ne trouvera plus dans ce recueil aucune de celles qu'elle a continué d'é-

Adieu, ma bonne amie, je n'ai plus de place.

Du château de..... ce 14 septembre 17**.

LETTRE LXXVI.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

Ou votre lettre est un persifflage, que je n'ai pas compris; ou vous étiez, en me l'écrivant, dans un délire très-dangereux. Si je vous connoissois moins, ma belle amie, je serois vraiment très-effrayé; et quoique vous en puissiez dire, je ne m'effraierois pas trop facilement.

J'ai beau vous lire et vous relire, je n'en suis pas plus avancé; car, de prendre votre lettre dans le sens naturel qu'elle présente, il n'y a pas moyen. Qu'avez-vous donc voulu dire?

Est-ce seulement qu'il étoit inutile

---

crire à son amie du couvent : elles n'apprendroient rien au lecteur.

de se donner tant de soins contre un ennemi si peu redoutable? mais, dans ce cas, vous pourriez avoir tort. Prévan est réellement aimable ; il l'est plus que vous ne le croyez ; il a sur-tout le talent très-utile d'occuper beaucoup de son amour, par l'adresse qu'il a d'en parler dans le cercle, et devant tout le monde, en se servant de la première conversation qu'il trouve. Il est peu de femmes qui se sauvent alors du piége d'y répondre, parce que toutes ayant des prétentions à la finesse, aucune ne veut perdre l'occasion d'en montrer. Or, vous savez assez que femme qui consent à parler d'amour, finit bientôt par en prendre, ou au moins par se conduire comme si elle en avoit. Il gagne encore à cette méthode qu'il a réellement perfectionnée d'appeller souvent les femmes elles-mêmes en témoignage de leur défaite ; et cela, je vous en parle pour l'avoir vu.

Je n'étois dans le secret que de la seconde main ; car jamais je n'ai été

lié avec Prévan : mais enfin nous y étions six : et la comtesse de P..... tout en se croyant bien fine, et ayant l'air en effet, pour tout ce qui n'étoit pas instruit, de tenir une conversation générale, nous raconta dans le plus grand détail, et comme quoi elle s'étoit rendue à Prévan, et tout ce qui s'étoit passé entre eux. Elle faisoit ce récit avec une telle sécurité, qu'elle ne fut pas même troublée par un sourire qui nous prit à tous six en même temps, et je me souviendrai toujours qu'un de nous ayant voulu, pour s'excuser, feindre de douter de ce qu'elle disoit, ou plutôt de ce qu'elle avoit l'air de dire, elle répondit gravement qu'à coup sûr nous n'étions aucun aussi bien instruits qu'elle ; et elle ne craignit pas même de s'adresser à Prévan, pour lui demander si elle s'étoit trompée d'un mot.

J'ai donc pu croire cet homme dangereux pour tout le monde : mais pour vous, Marquise, ne suffisoit-il pas qu'il fût *joli*, *très-joli*, comme vous le dites

vous-même ? ou qu'il vous fît *une de ces attaques, que vous vous plaisez quelquefois à récompenser, sans autre motif que de les trouver bien faites ?* ou que vous eussiez trouvé plaisant de vous rendre par une raison quelconque ? ou.... que sais-je ? puis-je deviner les mille et mille caprices qui gouvernent la tête d'une femme, et par qui seuls vous tenez encore à votre sexe ? A présent que vous êtes avertie du danger, je ne doute pas que vous ne vous en sauviez facilement : mais pourtant falloit-il vous avertir. Je reviens donc à mon texte : qu'avez-vous voulu dire ?

Si ce n'est qu'un persifflage sur Prévan, outre qu'il est bien long, ce n'étoit pas vis-à-vis de moi qu'il étoit utile ; c'est dans le monde qu'il faut lui donner quelque bon ridicule, et je vous renouvelle ma prière à ce sujet.

Ah ! je crois tenir le mot de l'énigme : votre lettre est une prophétie, non de ce que vous ferez, mais de ce qu'il vous croira prête à faire au mo-

ment de la chûte que vous lui préparez. J'approuve assez ce projet ; il exige pourtant de grands ménagemens. Vous savez comme moi que, pour l'effet public, avoir un homme ou recevoir ses soins, est absolument la même chose, à moins que cet homme ne soit un sot ; et Prévan ne l'est pas, à beaucoup près. S'il peut gagner seulement une apparence, il se vantera, et tout sera dit. Les sots y croiront, les méchans auront l'air d'y croire : quelles seront vos ressources ? Tenez, j'ai peur. Ce n'est pas que je doute de votre adresse : mais ce sont les bons nageurs qui se noient.

Je ne me crois pas plus bête qu'un autre ; des moyens de déshonorer une femme, j'en ai trouvé cent, j'en ai trouvé mille : mais quand je me suis occupé de chercher comment elle pourroit s'en sauver, je n'en ai jamais vu la possibilité. Vous-même, ma belle amie, dont la conduite est un chef-d'œuvre, cent fois j'ai cru vous voir plus de bonheur que de bien joué.

Mais après tout, je cherche peut-être une raison à ce qui n'en a point. J'admire comment, depuis une heure, je traite sérieusement ce qui n'est, à coup sûr, qu'une plaisanterie de votre part. Vous allez vous moquer de moi ! Eh bien ! soit ; mais dépêchez-vous, et parlons d'autre chose. D'autre chose ! je me trompe, c'est toujours de la même ; toujours des femmes à avoir ou à perdre, et souvent tous les deux.

J'ai ici, comme vous l'avez fort bien remarqué, de quoi m'exercer dans les deux genres, mais non pas avec la même facilité. Je prévois que la vengeance ira plus vîte que l'amour. La petite Volanges est rendue, j'en réponds ; elle ne dépend plus que de l'occasion, et je me charge de la faire naître. Mais il n'en est pas de même de madame de Tourvel : cette femme est désolante, je ne la conçois pas ; j'ai cent preuves de son amour, mais j'en ai mille de sa résistance ; et en vérité, je crains qu'elle ne m'échappe.

Le premier effet qu'avoit produit mon retour, me faisoit espérer davantage. Vous devinez que je voulois en juger par moi-même ; et pour m'assurer de voir les premiers mouvemens, je ne m'étois fait précéder par personne, et j'avois calculé ma route pour arriver pendant qu'on seroit à table. En effet, je tombai des nues, comme une divinité d'opéra qui vient faire un dénouement.

Ayant fait assez de bruit en entrant pour fixer les regards sur moi, je pus voir du même coup-d'œil la joie de ma vieille tante, le dépit de madame de Volanges, et le plaisir décontenancé de sa fille. Ma belle, par la place qu'elle occupoit, tournoit le dos à la porte. Occupée dans ce moment à couper quelque chose, elle ne tourna seulement pas la tête : mais j'adressai la parole à madame de Rosemonde ; et au premier mot, la sensible dévote ayant reconnu ma voix, il lui échappa un cri, dans lequel je crus reconnoître

plus d'amour que de surprise et d'effroi. Je m'étois alors assez avancé pour voir sa figure : le tumulte de son ame, le combat de ses idées et de ses sentimens, s'y peignirent de vingt façons différentes. Je me mis à table à côté d'elle ; elle ne savoit exactement rien de ce qu'elle faisoit ni de ce qu'elle disoit. Elle essaya de continuer de manger ; il n'y eut pas moyen : enfin, moins d'un quart-d'heure après, son embarras et son plaisir devenant plus forts qu'elle, elle n'imagina rien de mieux, que de demander permission de sortir de table, et elle se sauva dans le parc, sous le prétexte d'avoir besoin de prendre l'air. Madame de Volanges voulut l'accompagner ; la tendre prude ne le permit pas : trop heureuse, sans doute, de trouver un prétexte pour être seule, et se livrer sans contrainte à la douce émotion de son cœur !

J'abrégeai le dîner le plus qu'il me fut possible. A peine avoit-on servi le dessert, que l'infernale Volanges, pres-

sée apparemment du besoin de me nuire, se leva de sa place pour aller trouver la charmante malade : mais j'avois prévu ce projet ; et je le traversai. Je feignis donc de prendre ce mouvement particulier pour le mouvement général ; et m'étant levé en même-temps, la petite Volanges et le curé du lieu se laissèrent entraîner par ce double exemple ; ensorte que madame de Rosemonde se trouva seule à table avec le vieux commandeur de T..... et tous deux prirent aussi le parti d'en sortir. Nous allâmes donc tous rejoindre ma belle, que nous trouvâmes dans le bosquet près du château ; et comme elle avoit besoin de solitude et non de promenade, elle aima autant revenir avec nous, que nous faire rester avec elle.

Dès que je fus assuré que madame de Volanges n'auroit pas l'occasion de lui parler seule, je songeai à exécuter vos ordres, et je m'occupai des intérêts de votre pupille. Aussi-tôt après le café, je montai chez moi, et j'entrai aussi

chez les autres, pour reconnoître le terrein; je fis mes dispositions pour assurer la correspondance de la petite; et après ce premier bienfait, j'écrivis un mot pour l'en instruire et lui demander sa confiance; je joignis mon billet à la lettre de Danceny. Je revins au salon. J'y trouvai ma belle établie sur un chaise longue et dans un abandon délicieux.

Ce spectacle, en éveillant mes desirs, anima mes regards; je sentis qu'ils devoient être tendres et pressans, et je me plaçai de manière à pouvoir en faire usage. Leur premier effet fut de faire baisser les grands yeux modestes de la céleste prude. Je considérai quelque temps cette figure angélique; puis, parcourant toute sa personne, je m'amusois à deviner les contours et les formes à travers un vêtement léger, mais toujours importun. Après être descendu de la tête aux pieds, je remontois des pieds à la tête.... Ma belle amie, le doux regard étoit fixé sur moi; sur le champ

il se baissa de nouveau ; mais voulant en favoriser le retour, je détournai mes yeux. Alors s'établit entre nous cette convention tacite, premier traité de l'amour timide, qui, pour satisfaire le besoin mutuel de se voir, permet aux regards de se succéder en attendant qu'ils se confondent.

Persuadé que ce nouveau plaisir occupoit ma belle toute entière, je me chargeai de veiller à notre commune sûreté; mais après m'être assuré qu'une conversation assez vive nous sauvoit des remarques du cercle, je tâchai d'obtenir de ses yeux qu'ils parlassent franchement leur langage. Pour cela je surpris d'abord quelques regards, mais avec tant de réserve, que la modestie n'en pouvoit être alarmée ; et pour mettre la timide personne plus à son aise, je paroissois moi-même aussi embarrassé qu'elle. Peu-à-peu nos yeux, accoutumés à se rencontrer, se fixèrent plus long-temps ; enfin ils ne se quittèrent plus, j'apperçus dans les

siens cette douce langueur, signal heureux de l'amour et du desir ; mais ce ne fut qu'un moment ; et bientôt revenue à elle-même, elle changea, non sans quelque honte, son maintien et son regard.

Ne voulant pas qu'elle pût douter que j'eusse remarqué se divers mouvemens, je me levai avec vivacité, en lui demandant, avec l'air de l'effroi, si elle se trouvoit mal. Aussi-tôt tout le monde vint l'entourer. Je les laissai tous passer devant moi ; comme la petite Volanges, qui travailloit à la tapisserie auprès d'une fenêtre, eut besoin de quelque temps pour quitter son metier, je saisis ce moment pour lui remettre la lettre de Danceny.

J'étois un peu loin d'elle ; je jettai l'épître sur ses genoux. Elle ne savoit en verité qu'en faire. Vous auriez trop ri de son air de surprise et d'embarras ; pourtant je ne riois point, car je craignois que tant de gaucherie ne nous trahît. Mais un coup-d'œil et un geste

fortement prononcés, lui firent enfin comprendre qu'il falloit mettre le paquet dans sa poche.

Le reste de la journée n'eut rien d'intéressant. Ce qui s'est passé depuis amenera peut-être des événemens dont vous serez contente, au moins pour ce qui regarde votre pupille ; mais il vaut mieux employer son temps à exécuter ses projets qu'à les raconter. Voilà d'ailleurs la huitième page que j'écris, et j'en suis fatigué ; ainsi, adieu.

Vous vous doutez bien, sans que je vous le dise, que la petite a répondu à Danceny (1). J'ai eu aussi une réponse de ma belle, à qui j'avois écrit le lendemain de mon arrivée. Je vous envoie les deux lettres. Vous les lirez ou vous ne les lirez pas ; car ce perpétuel rabachage, qui déjà ne m'amuse pas trop, doit être bien insipide pour toute personne désintéressée.

---

(1) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

Encore une fois, adieu. Je vous aime toujours beaucoup; mais je vous en prie, si vous me parlez de Prévan, faites ensorte que je vous entende.

Du château de.... ce 17 septembre 17**.

LETTRE LXXVII.

Le Vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

D'OU peut venir, Madame, le soin cruel que vous mettez à me fuir? comment se peut-il que l'empressement le plus tendre de ma part, n'obtienne de la vôtre que des procédés qu'on se permettroit à peine envers l'homme dont on auroit le plus à se plaindre? Quoi! l'amour me ramène à vos pieds; et quand un heureux hasard me place à côté de vous, vous aimez mieux feindre une indisposition, alarmer vos amis, que de consentir à rester près de moi! Combien de fois hier n'avez-vous

pas détourné vos yeux pour me priver de la faveur d'un regard ? et si un seul instant j'ai pu y voir moins de sévérité, ce moment a été si court, qu'il semble que vous ayez voulu moins m'en faire jouir, que me faire sentir ce que je perdois à en être privé.

Ce n'est-là, j'ose le dire, ni le traitement que mérite l'amour, ni celui que peut se permettre l'amitié ; et toutefois, de ces deux sentimens, vous savez si l'un m'anime, et j'étois, ce me semble, autorisé à croire que vous ne vous refuseriez pas l'autre. Cette amitié précieuse, dont sans doute vous m'avez cru digne, puisque vous avez bien voulu me l'offrir, qu'ai-je donc fait pour l'avoir perdue depuis ? me serois-je nui par ma confiance, et me punirez-vous de ma franchise ? ne craignez-vous pas au moins d'abuser de l'une et de l'autre ? En effet, n'est-ce pas dans le sein de mon amie, que j'ai déposé le secret de mon cœur ? n'est-ce pas vis-à-vis d'elle seule, que j'ai pu me croire

obligé de refuser des conditions qu'il me suffisoit d'accepter, pour me donner la facilité de ne les pas tenir, et peut-être celle d'en abuser utilement? Voudriez-vous enfin, par une rigueur si peu méritée, me forcer à croire qu'il n'eût fallu que vous tromper pour obtenir plus d'indulgence?

Je ne me repens point d'une conduite que je vous devois, que je me devois à moi-même; mais par quelle fatalité chaque action louable devient-elle pour moi le signal d'un malheur nouveau!

C'est après avoir donné lieu au seul éloge que vous ayez encore daigné faire de ma conduite, que j'ai eu, depuis la première fois, à gémir du malheur de vous avoir déplu. C'est après vous avoir prouvé ma soumission parfaite, en me privant du bonheur de vous voir, uniquement pour rassurer votre délicatesse, que vous avez voulu rompre toute correspondance avec moi, m'ôter ce foible dédommagement d'un sa-

crifice que vous aviez exigé, et me ravir jusqu'à l'amour qui seul avoit pu vous en donner le droit. C'est enfin après vous avoir parlé avec une sincérité, que l'intérêt même de cet amour n'a pu affoiblir, que vous me fuyez aujourd'hui comme un séducteur dangereux ; dont vous auriez reconnu la perfidie.

Ne vous lasserez-vous donc jamais d'être injuste ? Apprenez-moi du moins quels nouveaux torts ont pu vous porter à tant de sévérité, et ne refusez pas de me dicter les ordres que vous voulez que je suive ; quand je m'engage à les exécuter, est-ce trop prétendre que de demander à les connoître ?

De . . . ce 15 septembre 17**.

LETTRE

LETTRE LXXVIII.

La présidente DE TOURVEL *au vicomte* DE VALMONT.

VOUS paroissez, Monsieur, surpris de ma conduite, et peu s'en faut même que vous ne m'en demandiez compte, comme ayant le droit de la blâmer. J'avoue que je me serois crue plus autorisée que vous à m'étonner et à me plaindre ; mais depuis le refus contenu dans votre dernière réponse, j'ai pris le parti de me renfermer dans une indifférence qui ne laisse plus lieu aux remarques ni aux reproches. Cependant, comme vous me demandez des éclaircissemens, et que, graces au ciel, je ne sens rien en moi qui puisse m'empêcher de vous les donner, je veux bien entrer encore une fois en explication avec vous.

Qui liroit vos lettres, me croiroit injuste ou bizarre. Je crois mériter que

personne n'ait cette idée de moi ; il me semble sur-tout, que vous étiez moins qu'un autre dans le cas de la prendre. Sans doute, vous avez senti qu'en nécessitant ma justification, vous me forciez à rappeller tout ce qui s'est passé entre nous, apparemment vous avez cru n'avoir qu'à gagner à cet examen : comme, de mon côté, je ne crois pas avoir à y perdre, au moins à vos yeux, je ne crains pas de m'y livrer. Peut-être est-ce ; en effet le seul moyen de connoître qui de nous deux a le droit de se plaindre de l'autre.

A compter, Monsieur, du jour de votre arrivée dans ce château, vous avouerez, je crois, qu'au moins votre réputation m'autorisoit à user de quelque réserve avec vous, et que j'aurois pu, sans craindre d'être taxée d'un excès de pruderie, m'en tenir aux seules expressions de la politesse la plus froide. Vous-même m'eussiez traitée avec indulgence, et vous eussiez trouvé simple qu'une femme aussi peu for-

mée, n'eût pas même le mérite nécessaire pour apprécier le vôtre. C'étoit sûrement là le parti de la prudence; et il m'eût d'autant moins coûté à suivre, que je ne vous cacherai pas que, quand madame de Rosemonde vint me faire part de votre arrivée, j'eus besoin de me rappeller mon amitié pour elle, et celle qu'elle a pour vous, pour ne pas lui laisser voir combien cette nouvelle me contrarioit.

Je conviens volontiers que vous vous êtes montré d'abord sous un aspect plus favorable que je ne l'avois imaginé; mais vous conviendrez à votre tour qu'il a bien peu duré, et que vous vous êtes bientôt lassé d'une contrainte, dont apparemment vous ne vous êtes pas cru suffisamment dédommagé par l'idée avantageuse qu'elle m'avoit fait prendre de vous.

C'est alors qu'abusant de ma bonne-foi, de ma sécurité, vous n'avez pas craint de m'entretenir d'un sentiment dont vous ne pouviez pas douter que

je ne me trouvasse offensée; et moi, tandis que vous ne vous occupiez qu'à aggraver vos torts en les multipliant, je cherchois un motif pour les oublier, en vous offrant l'occasion de les réparer, au moins en partie. Ma demande étoit si juste, que vous-même ne crûtes pas devoir vous y refuser: mais vous faisant un droit de mon indulgence, vous en profitâtes pour me demander une permission, que, sans doute, je n'aurois pas dû accorder, et que pourtant vous avez obtenue. Des conditions qui y furent mises, vous n'en avez tenu aucune; et votre correspondance a été telle, que chacune de vos lettres me faisoit un devoir de ne plus vous répondre. C'est dans le moment même où votre obstination me forçoit à vous éloigner de moi, que, par une condescendance peut-être blâmable, j'ai tenté le seul moyen qui pouvoit me permettre de vous en rapprocher: mais de quel prix est à vos yeux un sentiment honnête? Vous méprisez l'ami-

lié ; et dans cette folle ivresse, comptant pour rien les malheurs et la honte, vous ne cherchez que des plaisirs et des victimes.

Aussi léger dans vos démarches, qu'inconséquent dans vos reproches, vous oubliez vos promesses, ou plutôt vous vous faites un jeu de les violer, et après avoir consenti à vous éloigner de moi, vous revenez ici sans y être rappellé ; sans égard pour mes prières, pour mes raisons ; sans avoir même l'attention de m'en prévenir, vous n'avez pas craint de m'exposer à une surprise dont l'effet, quoique bien simple assurément, auroit pu être interprété défavorablement pour moi, par les personnes qui nous entouroient. Ce moment d'embarras que vous aviez fait naître, loin de chercher à en distraire, ou à le dissiper, vous avez paru mettre tous vos soins à l'augmenter encore. A table, vous choisissez précisément votre place à côté de la mienne ; une légère indisposition me force d'en sor-

tir avant les autres ; et au lieu de respecter ma solitude, vous engagez tout le monde à venir la troubler. Rentrée au salon, si je fais un pas, je vous trouve à côté de moi ; si je dis une parole, c'est toujours vous qui me répondez. Le mot le plus indifférent vous sert de prétexte pour ramener une conversation que je ne voulois pas entendre, qui pouvoit même me compromettre ; car enfin, Monsieur, quelqu'adresse que vous y mettiez, ce que je comprends, je crois que les autres peuvent aussi le comprendre.

Forcée ainsi par vous à l'immobilité et au silence, vous n'en continuez pas moins de me poursuivre ; je ne puis lever les yeux sans rencontrer les vôtres. Je suis sans cesse obligée de détourner mes regards ; et par une inconséquence bien incompréhensible, vous fixez sur moi ceux du cercle, dans un moment où j'aurois voulu pouvoir même me dérober aux miens.

Et vous vous plaignez de mes pro-

cédés ! et vous vous étonnez de mon empressement à vous fuir ! Ah ! blâmez-moi plutôt de mon indulgence, étonnez-vous que je ne sois pas partie au moment de votre arrivée. Je l'aurois dû peut-être, et vous me forcerez à ce parti violent, mais nécessaire, si vous ne cessez enfin des poursuites offensantes. Non, je n'oublie point, je n'oublierai jamais ce que je me dois, ce que je dois à des nœuds que j'ai formés, que je respecte et que je chéris ; et je vous prie de croire que, si jamais je me trouvois réduite à ce choix malheureux, de les sacrifier ou de me sacrifier moi-même, je ne balancerois pas un instant. Adieu, Monsieur.

De . . . . ce 16 septembre 17**.

LETTRE LXXIX.

Le vicomte DE VALMONT *à la marquise* DE MERTEUIL.

JE comptois aller à la chasse ce matin : mais il fait un temps détestable. Je n'ai pour toute lecture qu'un roman nouveau, qui ennuieroit même une Pensionnaire. On déjeûnera au plutôt dans deux heures : ainsi, malgré ma longue lettre d'hier, je vais encore causer avec vous. Je suis bien sûr de ne pas vous ennuyer, car je vous parlerai *du tres-joli Prévan*. Comment n'avez-vous pas su sa fameuse aventure, celle qui a séparé les *inséparables*? je parie que vous vous la rappellerez au premier mot. La voici pourtant, puisque vous la desirez.

Vous vous souvenez que tout Paris s'étonnoit que trois femmes, toutes trois jolies, ayant toutes trois les mêmes talens, et pouvant avoir les mê-

mes prétentions, restassent intimement liées entre elles depuis le moment de leur entrée dans le monde. On crut d'abord en trouver la raison dans leur extrême timidité : mais bientôt, entourées d'une cour nombreuse dont elles partageoient les hommages, et éclairées sur leur valeur par l'empressement et les soins dont elles étoient l'objet, leur union n'en devint pourtant que plus forte ; et l'on eût dit que le triomphe de l'une étoit toujours celui des deux autres. On espéroit au moins que le moment de l'amour ameneroit quelque rivalité. Nos agréables se disputoient l'honneur d'être la pomme de discorde ; et moi-même, je me serois mis alors sur les rangs, si la grande faveur où la comtesse de.., s'éleva dans ce même temps, m'eût permis de lui être infidèle avant d'avoir obtenu l'agrément que je demandois.

Cependant nos trois beautés, dans le même carnaval, firent leur choix

comme de concert; et loin qu'il excitât les orages qu'on s'en étoit promis, il ne fit que rendre leur amitié plus intéressante, par le charme des confidences.

La foule des prétendans malheureux se joignit alors à celle des femmes jalouses, et la scandaleuse constance fut soumise à la censure publique. Les uns prétendoient que dans cette société *des inséparables* (ainsi la nomma-t-on alors), la loi fondamentale étoit la communauté des biens, et que l'amour même y étoit soumis; d'autres assuroient que les trois amans, exempts de rivaux, ne l'étoient pas de rivales: on alla même jusqu'à dire qu'ils n'avoient été admis que par décence, et n'avoient obtenu qu'un titre sans fonction.

Ces bruits vrais ou faux, n'eurent pas l'effet qu'on s'en étoit promis. Les trois couples, au contraire, sentirent qu'ils étoient perdus s'ils se séparoient dans ce moment; ils prirent le parti de

faire tête à l'orage. Le public, qui se lasse de tout, se lassa bientôt d'une satire infructueuse. Emporté par sa légèreté naturelle, il s'occupa d'autres objets : puis, revenant à celui-ci avec son inconséquence ordinaire, il changea la critique en éloge. Comme ici tout est de mode, l'enthousiasme gagna; il devenoit un vrai délire, lorsque Prévan entreprit de vérifier ces prodiges, et de fixer sur eux l'opinion publique et la sienne.

Il rechercha donc ces modèles de perfection. Admis facilement dans leur société, il en tira un favorable augure. Il savoit assez que les gens heureux ne sont pas d'un accès si facile. Il vit bientôt, en effet, que ce bonheur si vanté étoit, comme celui des rois, plus envié que desirable. Il remarqua que, parmi ces prétendus inséparables, on commençoit à rechercher les plaisirs du dehors, qu'on s'y occupoit même de distraction; et il en conclut que les liens d'amour ou d'amitié étoient déjà

relâchés ou rompus, et que ceux de l'amour-propre et de l'habitude conservoient seuls quelque force.

Cependant les femmes, que le besoin rassembloit, conservoient entre elles l'apparence de la même intimité : mais les hommes, plus libres dans leurs démarches, retrouvoient des devoirs à remplir ou des affaires à suivre ; ils s'en plaignoient encore, mais ne s'en dispensoient plus, et rarement les soirées étoient complètes.

Cette conduite de leur part fut profitable à l'assidu Prévan, qui, placé naturellement auprès de la délaissée du jour, trouvoit à offrir alternativement, et selon les circonstances, le même hommage aux trois amies. Il sentit facilement que faire un choix entre elles, c'étoit se perdre ; que la fausse honte de se trouver la première infidelle, effaroucheroit la préférée ; que la vanité blessée des deux autres, les rendroit ennemies du nouvel amant, et qu'elles ne manqueroient pas de déployer contre lui

tre lui la sévérité des grands principes, enfin, que la jalousie rameneroit à coup sûr les soins d'un rival qui pouvoit être encore à craindre. Tout fut devenu obstacle; tout devenoit facile dans son triple projet; chaque femme étoit indulgente, parce qu'elle y étoit intéressée; chaque homme, parce qu'il croyoit ne pas l'être.

Prévan, qui n'avoit alors qu'une seule femme à sacrifier, fut assez heureux pour qu'elle prît de la célébrité. Sa qualité d'étrangère, et l'hommage d'un grand prince assez adroitement refusé, avoient fixé sur elle l'attention de la cour et de la ville; son amant en partageoit l'honneur, et en profita auprès de ses nouvelles maîtresses. La seule difficulté étoit de mener de front ces trois intrigues, dont la marche devoit forcément se régler sur la plus tardive : en effet, je tiens d'un de ses confidens, que sa plus grande peine fut d'en arrêter une, qui se trouva prête

à éclore près de quinze jours avant les autres.

Enfin le grand jour arrive. Prévan, qui avoit obtenu les trois aveux, se trouvoit déjà maître des démarches, et les régla comme vous allez voir. Des trois maris, l'un étoit absent, l'autre partoit le lendemain au point du jour, le troisième étoit à la ville. Les inséparables amies devoient souper chez la veuve future ; mais le nouveau maître n'avoit pas permis que les anciens serviteurs y fussent invités. Le matin même de ce jour, il fait trois lots des lettres de sa belle ; il accompagne l'un du portrait qu'il avoit reçu d'elle, le second d'un chiffre amoureux qu'elle-même avoit peint, le troisième d'une boucle de ses cheveux ; chacune reçut pour complet ce tiers de sacrifice, et consentit, en échange, à envoyer à l'amant disgracié, une lettre éclatante de rupture.

C'étoit beaucoup ; ce n'étoit pas as-

sez. Celle dont le mari étoit à la ville ne pouvoit disposer que de la journée ; il fut convenu qu'une feinte indisposition la dispenseroit d'aller souper chez son amie, et que la soirée seroit toute à Prévan : la nuit fut accordée par celle dont le mari fut absent : et le point du jour, moment du départ du troisième époux, fut marqué par la dernière, pour l'heure du berger.

Prévan qui ne néglige rien, court ensuite chez la belle étrangère, y porte et y fait naître l'humeur dont il avoit besoin, et n'en sort qu'après avoir établi une querelle qui lui assure vingt-quatre heures de liberté. Ses dispositions ainsi faites, il rentra chez lui, comptant prendre quelque repos ; d'autres affaires l'y attendoient.

Les lettres de rupture avoient été un coup de lumière pour les amans disgraciés : chacun d'eux ne pouvoit douter qu'il n'eût été sacrifié à Prévan ; et le dépit d'avoir été joué, se joignant à l'humeur que donne presque

toujours la petite humiliation d'être quitté, tous trois, sans se communiquer, mais comme de concert, avoient résolu d'en avoir raison, et pris le parti de la demander à leur fortuné rival.

Celui-ci trouva donc chez lui les trois cartels; il les accepta loyalement: mais ne voulant perdre ni les plaisirs, ni l'éclat de cette aventure, il fixa les rendez-vous au lendemain matin, et les assigna tous les trois au même lieu et à la même heure. Ce fut à une des portes du bois de Boulogne.

Le soir venu, il courut sa triple carrière avec un succès égal; au moins s'est-il vanté depuis, que chacune de ses nouvelles maîtresses avoit reçu trois fois le gage et le serment de son amour. Ici, comme vous le jugez bien, les preuves manquent à l'histoire; tout ce que peut faire l'historien impartial, c'est de faire remarquer au lecteur incrédule, que la vanité et l'imagination exaltées peuvent enfanter des prodiges,

et de plus, que la matinée qui devoit suivre une si brillante nuit, paroissoit devoir dispenser de ménagement pour l'avenir. Quoi qu'il en soit, les faits suivans ont plus de certitude.

Prévan se rendit exactement au rendez-vous qu'il avoit indiqué; il y trouva ses trois rivaux, un peu surpris de leur rencontre, et peut-être chacun d'eux déjà consolé en partie, en se voyant des compagnons d'infortune. Il les aborda d'un air affable et cavalier, et leur tint ce discours, qu'on m'a rendu fidellement :

« Messieurs, leur dit-il, en vous » trouvant rassemblés ici, vous avez » deviné sans doute que vous aviez » tous trois le même sujet de plainte » contre moi. Je suis prêt à vous rendre » raison. Que le sort décide, entre » vous, qui des trois tentera le pre- » mier une vengeance à laquelle vous » avez tous un droit égal. Je n'ai ame- » né ici ni second ni témoins. Je n'en

» ai point pris pour l'offense, je n'en » demande point pour la réparation ». Puis cédant à son caractère joueur; « Je sais, ajouta-t-il, qu'on gagne ra- » rement *le sept et le va*; mais quelque » soit le sort qui m'attend, on a tou- » jours assez vécu, quand on a eu le » temps d'acquérir l'amour des fem- » mes et l'estime des hommes ».

Pendant que ses adversaires étonnés se regardoient en silence, et que leur délicatesse calculoit peut-être que ce triple combat ne laissoit pas la par- tie égale, Prévan reprit la parole; « Je ne vous cache pas, continua-t-il » donc, que la nuit que je viens de » passer m'a cruellement fatigué. Il » seroit généreux à vous de me per- » mettre de réparer mes forces. J'ai » donné mes ordres pour qu'on fînt » ici un déjeûner prêt; faites-moi » l'honneur de l'accepter. Déjeûnons » ensemble, et sur-tout déjeûnons » gaiement. On peut se battre pour de

» semblables bagatelles ; mais elles ne » doivent pas, je crois, altérer notre » humeur ».

Le déjeûner fut accepté. Jamais, dit-on, Prévan ne fut plus aimable. Il eut l'adresse de n'humilier aucun de ses rivaux ; de leur persuader que tous eussent eu facilement les mêmes succès, et sur-tout de les faire convenir qu'ils n'en eussent pas plus que lui laissé échapper l'occasion. Ces faits une fois avoués, tout s'arrangeoit de soi-même : aussi le déjeûner n'étoit-il pas fini, qu'on y avoit déjà répété dix fois que de pareilles femmes ne méritoient pas que d'honnêtes gens se battissent pour elles. Cette idée amena la cordialité ; le vin la fortifia ; si bien que peu de momens après, ce ne fut pas assez de n'avoir plus de rancune, on se jura amitié sans réserve.

Prévan qui sans doute aimoit bien autant ce dénouement que l'autre, ne vouloit pourtant y rien perdre de sa célébrité. En conséquence, pliant adroi-

tement ses projets aux circonstances : « En effet, dit-il aux trois offensés, » ce n'est pas de moi, mais de vos » infidelles maîtresses que vous avez » à vous venger. Je vous en offre l'oc- » casion. Déjà je ressens, comme vous- » mêmes, une injure que bientôt je » partagerois : car si chacun de vous » n'a pu parvenir à en fixer une seule, » puis-je espérer de les fixer toutes » trois ? Votre querelle devient la » mienne. Acceptez pour ce soir, un » souper dans ma petite maison, et » j'espère ne pas différer plus long- » temps votre vengeance ». On voulut le faire expliquer : mais lui, avec ce ton de supériorité que la circonstance l'autorisoit à prendre : « Messieurs, » répondit-il, je crois vous avoir prou- » vé que j'avois quelqu'esprit de con- » duite ; reposez-vous sur moi ». Tous consentirent ; et après avoir embrassé leur nouvel ami, ils se séparèrent jusqu'au soir, en attendant l'effet de ses promesses.

Celui-ci, sans perdre de temps, retourne à Paris, et va, suivant l'usage, visiter ses nouvelles conquêtes. Il obtint de toutes trois, qu'elles viendroient le soir même souper *en tête-à-tête* à sa petite maison. Deux d'entre elles firent bien quelques difficultés; mais que reste-t-il à refuser le lendemain? Il donna le rendez-vous à une heure de distance, temps *nécessaire* à ses projets. Après ces préparatifs, il se retira, fit avertir les trois autres conjurés, et tous quatre allèrent gaiement attendre leurs victimes.

On entend arriver la première. Prévan se présente seul, la reçoit avec l'air de l'empressement, la conduit jusques dans le sanctuaire dont elle se croyoit la divinité; puis, disparoissant sur un léger prétexte, il se fait remplacer aussi-tôt par l'amant outragé.

Vous jugez que la confusion d'une femme qui n'a point encore l'usage des aventures, rendoit, en ce moment, le triomphe bien facile: tout reproche qui

ne fut pas fait, fut compté pour une grace ; et l'esclave fugitive, livrée de nouveau à son ancien maître, fut trop heureuse de pouvoir espérer son pardon, en reprenant sa première chaîne. Le traité de paix se ratifia dans un lieu plus solitaire, et la scène restée vuide, fut alternativement remplie par les autres acteurs, à-peu-près de la même manière, et sur-tout avec le même dénouement.

Chacune des femmes pourtant se croyoit encore seule en jeu. Leur étonnement et leur embarras augmentèrent, quand, au moment du souper, les trois couples se réunirent ; mais la confusion fut au comble, quand Prévan, qui reparut au milieu de tous, eut la cruauté de faire aux trois infidelles des excuses, qui, en livrant leur secret, leur apprenoient entièrement jusqu'à quel point elles avoient été jouées.

Cependant on se mit à table, et peu après, la contenance revint ; les hommes se livrèrent, les femmes se sou-

mirent. Tous avoient la haine dans le cœur ; mais les propos n'en étoient pas moins tendres : la gaieté éveilla le desir, qui à son tour lui prêta de nouveaux charmes. Cette étonnante orgie dura jusqu'au matin ; et quand on se sépara, les femmes durent se croire pardonnées : mais les hommes, qui avoient conservé leur ressentiment, firent dès le lendemain une rupture qui n'eut point de retour ; et non contens de quitter leurs légères maîtresses, ils achevèrent leur vengeance, en publiant leur aventure. Depuis ce temps, une d'elles est au couvent, et les deux autres languissent exilées dans leurs terres.

Voilà l'histoire de Prévan ; c'est à vous de voir si vous voulez ajouter à sa gloire, et vous atteler à son char de triomphe. Votre lettre m'a vraiment donné de l'inquiétude, et j'attends avec impatience une réponse plus sage et plus claire à la dernière que je vous ai écrite.

Adieu, ma belle amie ; méfiez-vous des idées plaisantes ou bizarres qui vous séduisent toujours trop facilement. Songez que dans la carrière que vous courez, l'esprit ne suffit pas, qu'une seule imprudence y devient un mal sans remède. Souffrez enfin que la prudente amitié soit quelquefois le guide de vos plaisirs.

Adieu. Je vous aime pourtant comme si vous étiez raisonnable.

De.... ce 18 septembre 17**.

LETTRE LXXX.

Le chevalier DANCENY *à* CÉCILE VOLANGES.

CÉCILE, ma chère Cécile, quand viendra le temps de nous revoir ? qui m'apprendra à vivre loin de vous ? qui m'en donnera la force et le courage ? Jamais, non jamais, je ne pourrai supporter cette fatale absence. Chaque jour

ajoute à mon malheur : et n'y point voir de terme ! Valmont qui m'avoit promis des secours, des consolations, Valmont me néglige, et peut-être m'oublie. Il est auprès de ce qu'il aime ; il ne sait plus ce qu'on souffre quand on en est éloigné. En me faisant passer votre dernière lettre, il ne m'a point écrit. C'est lui pourtant qui doit m'apprendre quand je pourrai vous voir, et par quel moyen. N'a-t-il donc rien à me dire ? Vous-même, vous ne m'en parlez pas ; seroit-ce que vous n'en partagez plus le desir ? Ah ! Cécile, Cécile, je suis bien malheureux. Je vous aime plus que jamais : mais cet amour, qui fait le charme de ma vie, en devient le tourment.

Non, je ne peux plus vivre ainsi ; il faut que je vous voie, il le faut, ne fût-ce qu'un moment. Quand je me lève, je me dis : Je ne la verrai pas. Je me couche en disant : Je ne l'ai point vue. Les journées si longues, n'ont pas un moment pour le bonheur. Tout est pri-

vation, tout est regret, tout est désespoir ; et tous ces maux me viennent d'où j'attendois tous mes plaisirs ! Ajoutez à ces peines mortelles, mon inquiétude sur les vôtres, et vous aurez une idée de ma situation. Je pense à vous sans cesse, et n'y pense jamais sans trouble. Si je vous vois affligée, malheureuse, je souffre de tous vos chagrins ; si je vous vois tranquille et consolée, ce sont les miens qui redoublent. Par-tout je trouve le malheur.

Ah ! qu'il n'en étoit pas ainsi, quand vous habitiez les mêmes lieux que moi ! Tout alors étoit plaisir. La certitude de vous voir embellissoit même les momens de l'absence ; le temps qu'il falloit passer loin de vous, m'approchoit de vous en s'écoulant. L'emploi que j'en faisois, ne vous étoit jamais étranger. Si je remplissois des devoirs, ils me rendoient plus digne de vous ; si je cultivois quelque talent, j'espérois vous plaire davantage. Lors même que

les distractions du monde m'emportoient loin de vous, je n'en étois point séparé. Au spectacle, je cherchois à deviner ce qui vous auroit plu ; un concert me rappelloit vos talens et nos si douces occupations. Dans le cercle, comme aux promenades, je saisissois la plus légère ressemblance. Je vous comparois à tout ; par-tout vous aviez l'avantage. Chaque moment du jour étoit marqué par un hommage nouveau, et chaque soir j'en apportois le tribut à vos pieds.

A présent, que me reste-t-il? des regrets douloureux, des privations éternelles, et un léger espoir que le silence de Valmont diminue, que le vôtre change en inquiétude. Dix lieues seulement nous séparent, et cet espace si facile à franchir, devient pour moi seul un obstacle insurmontable ! et quand pour m'aider à le vaincre, j'implore mon ami, ma maîtresse, tous deux restent froids et tranquilles !

Loin de me secourir, ils ne me répondent même pas.

Qu'est donc devenue l'amitié active de Valmont? que sont devenus, surtout, vos sentimens si tendres, et qui vous rendoient si ingénieuse pour trouver les moyens de nous voir tous les jours? Quelquefois, je m'en souviens, sans cesser d'en avoir le désir, je me trouvois forcé de le sacrifier à des considérations, à des devoirs; que ne me disiez-vous pas alors? par combien de prétextes ne combattiez-vous pas mes raisons! Et qu'il vous en souvienne, ma Cécile, toujours mes raisons cédoient à vos desirs. Je ne m'en fais point un mérite; je n'avois pas même celui du sacrifice. Ce que vous desiriez d'obtenir, je brûlois de l'accorder. Mais enfin je demande à mon tour; et quelle est cette demande? de vous voir un moment, de vous renouveller et de recevoir le serment d'un amour éternel. N'est-ce donc plus votre bon-

heur comme le mien? Je repousse cette idée désespérante, qui mettroit le comble à mes maux. Vous m'aimez, vous m'aimerez toujours; je le crois, j'en suis sûr, je ne veux jamais en douter: mais ma situation est affreuse, et je ne puis la soutenir plus long-temps. Adieu, Cécile.

Paris, ce 18 septembre 17**.

LETTRE LXXXI.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

QUE vos craintes me causent de pitié! Combien elles me prouvent ma supériorité sur vous! et vous voulez m'enseigner, me conduire? Ah! mon pauvre Valmont, quelle distance il y a encore de vous à moi! Non, tout l'orgueil de votre sexe ne suffiroit pas pour remplir l'intervalle qui nous sépare. Parce que vous ne pourriez exécuter mes projets, vous les jugez impossi-

bles ! Être orgueilleux et foible, il te sied bien de vouloir calculer mes moyens et juger de mes ressources ! Au vrai, Vicomte, vos conseils m'ont donné de l'humeur, et je ne puis vous le cacher.

Que pour masquer votre incroyable gaucherie auprès de votre Présidente, vous m'étaliez comme un triomphe d'avoir déconcerté un moment cette femme timide et qui vous aime, j'y consens ; d'en avoir obtenu un regard, un seul regard, je souris et vous le passe. Que sentant, malgré vous, le peu de valeur de votre conduite, vous espériez la dérober à mon attention, en me flattant de l'effort sublime de rapprocher deux enfans qui, tous deux, brûlent de se voir, et qui, soit dit en passant, doivent à moi seule l'ardeur de ce desir ; je le veux bien encore. Qu'enfin vous vous autorisiez de ces actions d'éclat, pour me dire d'un ton doctoral, qu'*il vaut mieux employer son temps à exécuter ses projets qu'à les raconter ;*

cette vanité ne me nuit pas, et je la pardonne. Mais que vous puissiez croire que j'aie besoin de votre prudence, que je m'égarerois en ne déférant pas à vos avis, que je dois leur sacrifier un plaisir, une fantaisie : en vérité, Vicomte, c'est aussi vous trop enorgueillir de la confiance que je veux bien avoir en vous !

Et qu'avez-vous donc fait, que je n'aie surpassé mille fois ? Vous avez séduit, perdu même beaucoup de femmes : mais quelles difficultés avez-vous eu à vaincre ? quels obstacles à surmonter ? où est là le mérite qui soit véritablement à vous ? Une belle figure, pur effet du hasard ; des graces, que l'usage donne presque toujours ; de l'esprit à la vérité, mais auquel du jargon suppléeroit au besoin ; une impudence assez louable, mais peut-être uniquement due à la facilité de vos premiers succès ; si je ne me trompe, voilà tous vos moyens : car, pour la célébrité que vous avez pu acquérir, vous n'exigerez

pas, je crois, que je compte pour beaucoup l'art de faire naître ou de saisir l'occasion d'un scandale,

Quant à la prudence, à la finesse, je ne parle pas de moi : mais quelle femme n'en auroit pas plus que vous ? Eh! votre Présidente vous mène comme un enfant,

Croyez-moi, Vicomte, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer, Combattant sans risque, vous devez agir sans précaution. Pour vous autres hommes, les défaites ne sont que des succès de moins. Dans cette partie si inégale, notre fortune est de ne pas perdre, et votre malheur de ne pas gagner. Quand je vous accorderois autant de talens qu'à nous, de combien encore ne devrions-nous pas vous surpasser, par la nécessité où nous sommes d'en faire un continuel usage !

Supposons, j'y consens, que vous mettiez autant d'adresse à nous vaincre, que nous à nous défendre ou à cé-

der, vous conviendrez au moins qu'elle vous devient inutile après le succès. Uniquement occupé de votre nouveau goût, vous vous y livrez sans crainte, sans réserve : ce n'est pas à vous que sa durée importe.

En effet, ces liens réciproquement donnés et reçus, pour parler le jargon de l'amour, vous seul pouvez, à votre choix, les resserrer ou les rompre : heureuse encore, si dans votre légéreté, préférant le mystère à l'éclat, vous vous contentez d'un abandon humiliant, et ne faites pas de l'idole de la veille la victime du lendemain.

Mais qu'une femme infortunée sente la première le poids de sa chaîne, quels risques n'a-t-elle pas à courir, si elle tente de s'y soustraire, si elle ose seulement la soulever ? Ce n'est qu'en tremblant qu'elle essaie d'éloigner d'elle, l'homme que son cœur répousse avec effort. S'obstine-t-il à rester, ce qu'elle accordoit à l'amour, il faut le livrer à la crainte :

Ses bras s'ouvrent encor, quand son cœur est fermé

Sa prudence doit dénouer avec adresse, ces mêmes liens que vous auriez rompus. A la merci de son ennemi, elle est sans ressources, s'il est sans générosité : et comment en espérer en lui, lorsque, si quelquefois on le loue d'en avoir, jamais pourtant on ne le blâme d'en manquer?

Sans doute, vous ne nierez pas ces vérités que leur évidence a rendues triviales. Si cependant vous m'avez vue, disposant des événemens et des opinions, faire de ces hommes si redoutables le jouet de mes caprices ou de mes fantaisies, ôter aux uns la volonté, aux autres la puissance de me nuire ; si j'ai su tour-à-tour, et suivant mes goûts mobiles, attacher à ma suite ou rejetter loin de moi,

Ces tyrans détrônés devenus mes esclaves (1);

---

(1) On ne sait si ce vers, ainsi que celui qui se trouve plus haut, *Ses bras s'ouvrent*

si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure; n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avois su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi?

Ah! gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, et qui se disent *à sentiment;* dont l'imagination exaltée feroit croire que la nature a placé leurs sens dans leur tête; qui, n'ayant jamais réfléchi, confondent sans cesse l'amour et l'amant; qui, dans leur folle illusion, croient que

---

encor, quand son cœur est fermé, sont des citations d'ouvrages peu connus; ou s'ils font partie de la prose de madame de Merteuil. Ce qui le feroit croire, c'est la multitude de fautes de ce genre qui se trouvent dans toutes les lettres de cette correspondance. Celles du chevalier Danceny sont les seules qui en soient exemptes: peut-être que comme il s'occupoit quelquefois de poésie, son oreille plus exercée lui faisoit éviter plus facilement ce défaut.

celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir, en est l'unique dépositaire; et vraies superstitieuses, ont pour le prêtre le respect et la foi qui ne sont dus qu'à la Divinité.

Craignez encore pour celles qui, plus vaines que prudentes, ne savent pas au besoin consentir à se faire quitter.

Tremblez sur-tout pour ces femmes actives dans leur oisiveté, que vous nommez *sensibles*, et dont l'amour s'empare si facilement et avec tant de puissance; qui sentent le besoin de s'en occuper encore, même lorsqu'elles n'en jouissent pas; et s'abandonnant sans réserve à la fermentation de leurs idées, enfantent par elles ces lettres si douces, mais si dangereuses à écrire, et ne craignent pas de confier ces preuves de leur foiblesse à l'objet qui les cause: imprudentes, qui, dans leur amant actuel, ne savent pas voir leur ennemi futur.

Mais moi, qu'ai-je de commun avec

ces femmes inconsidérées ? quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étois vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyoit étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressoit à me tenir, je recueillois avec soin ceux qu'on cherchoit à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler ; forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux de ceux qui m'entouroient, j'essayai de gui-

der les miens à mon gré ; j'obtins dès-lors de prendre à volonté ce regard distrait que vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvemens de ma figure. Ressentois-je quelque chagrin, je m'étudiois à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptomes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie, cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.

J'étois bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n'avois à moi que ma pensée, et je m'indignois qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en essayai l'usage : non contente de ne plus me laisser pénétrer, je m'a-

musois à me montrer sous des formes différentes ; sûre de mes gestes, j'observois mes discours ; je réglois les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'étoit utile de laisser voir.

Ce travail sur moi-même avoit fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup-d'œil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

Je n'avois pas quinze ans, je possédois déjà les talens auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvois encore qu'aux premiers élémens de la science que je voulois acquérir.

Vous jugez bien que, comme toutes les jeunes filles, je cherchois à deviner

l'amour et ses plaisirs : mais n'ayant jamais été au couvent, n'ayant point de bonne amie, et surveillée par une mère vigilante, je n'avois que des idées vagues et que je ne pouvois fixer ; la nature même, dont assurément je n'ai eu qu'à me louer depuis, ne me donnoit encore aucun indice. On eût dit qu'elle travailloit en silence à perfectionner son ouvrage. Ma tête seule fermentoit ; je ne desirois pas de jouir, je voulois savoir ; le desir de m'instruire m'en suggéra les moyens.

Je sentis que le seul homme avec qui je pouvois parler sur cet objet, sans me compromettre, étoit mon confesseur. Aussi-tôt je pris mon parti ; je surmontai ma petite honte ; et me vantant d'une faute que je n'avois pas commise, je m'accusai d'avoir fait *tout ce que font les femmes.* Ce fut mon expression ; mais en parlant ainsi, je ne savois, en vérité, quelle idée j'exprimois. Mon espoir ne fut ni tout-à-fait trompé, ni entièrement rempli ; la

crainte de me trahir m'empêchoit de m'éclairer : mais le bon père me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devoit être extrême; et au desir de le connoître, succéda celui de le goûter.

Je ne sais où ce desir m'auroit conduite ; et alors dénuée d'expérience, peut-être une seule occasion m'eût perdue : heureusement pour moi, ma mère m'annonça peu de jours après que j'allois me marier ; sur le champ la certitude de savoir éteignit ma curiosité, et j'arrivai vierge entre les bras de M. de Merteuil.

J'attendois avec sécurité le moment qui devoit m'instruire, et j'eus besoin de réflexion pour montrer de l'embarras et de la crainte. Cette première nuit, dont on se fait pour l'ordinaire une idée si cruelle ou si douce, ne me présentoit qu'une occasion d'expérience : douleur et plaisir, j'observai tout exactement, et ne voyois dans ces diverses sensations, que des faits à recueillir et à méditer. Ce genre d'étude par-

vint bientôt à me plaire : mais fidelle à mes principes, et sentant, peut-être par instinct, que nul ne devoit être plus loin de ma confiance que mon mari ; je résolus, par cela seul que j'étois sensible, de me montrer impassible à ses yeux. Cette froideur apparente fut par la suite le fondement inébranlable de son aveugle confiance ; j'y joignis, par une seconde réflexion, l'air d'étourderie qu'autorisoit mon âge ; et jamais il ne me jugea plus enfant, que dans les momens où je le louois avec plus d'audace.

Cependant, je l'avouerai, je me laissai d'abord entraîner par le tourbillon du monde, et je me livrai toute entière à ses distractions futiles. Mais au bout de quelques mois, M. de Merteuil m'ayant menée à sa triste campagne, la crainte de l'ennui fit revenir le goût de l'étude ; et ne m'y trouvant entourée que de gens dont la distance avec moi me mettoit à l'abri de tout soupçon, j'en profitai pour donner un champ

plus vaste à mes expériences. Ce fut là, sur-tout, que je m'assurai que l'amour, que l'on nous vante comme la cause de nos plaisirs, n'en est au plus que le prétexte.

La maladie de M. de Merteuil vint interrompre de si douces occupations; il fallut le suivre à la ville, où il venoit chercher des secours. Il mourut, comme vous savez, peu de temps après; et quoiqu'à tout prendre, je n'eusse pas à me plaindre de lui, je n'en sentis pas moins vivement le prix de la liberté qu'alloit me donner mon veuvage, et je me promis bien d'en profiter.

Ma mère comptoit que j'entrerois au couvent, ou reviendrois vivre avec elle. Je refusai l'un et l'autre parti; et tout ce que j'accordai à la décence, fut de retourner dans cette même campagne, où il me restoit encore quelques observations à faire.

Je les fortifiai par le secours de la lecture; mais ne croyez pas qu'elle

fût toute du genre que vous la supposez. J'étudiai nos mœurs dans les romans ; nos opinions dans les philosophes ; je cherchai même dans les moralistes les plus sévères ce qu'ils exigeoient de nous, et je m'assurai ainsi de ce qu'on pouvoit faire, de ce qu'on devoit penser, et de ce qu'il falloit paroître. Une fois fixée sur ces trois objets, le dernier seul présentoit quelques difficultés dans son exécution ; j'espérai les vaincre, et j'en méditai les moyens.

Je commençois à m'ennuyer de mes plaisirs rustiques, trop peu variés pour ma tête active ; je sentois un besoin de coquetterie qui me raccommoda avec l'amour ; non pour le ressentir à la vérité, mais pour l'inspirer et le feindre. En vain m'avoit-on dit, et avois-je lu qu'on ne pouvoit feindre ce sentiment ; je voyois pourtant que, pour y parvenir, il suffisoit de joindre à l'esprit d'un auteur, le talent d'un comédien. Je m'exerçai dans les deux genres, et peut-être avec quelque succès :

mais au lieu de rechercher les vains applaudissemens du théâtre, je résolus d'employer à mon bonheur, ce que tant d'autres sacrifioient à la vanité.

Un an se passa dans ces occupations différentes. Mon deuil me permettant alors de reparoître, je revins à la ville avec mes grands projets; je ne m'attendois pas au premier obstacle que j'y rencontrai.

Cette longue solitude, cette austère retraite, avoient jeté sur moi un vernis de pruderie qui effrayoit mes plus agréables; ils se tenoient à l'écart, et me laissoient livrée à une foule d'ennuyeux, qui tous prétendoient à ma main. L'embarras n'étoit pas de les refuser; mais plusieurs de ces refus déplaisoient à ma famille, et je perdois dans ces tracasseries intérieures, le temps dont je m'étois promis un si charmant usage. Je fus donc obligée, pour rappeller les uns et éloigner les autres, d'afficher quelques inconséquences, et d'employer à nuire à ma réputation, le

soin que je comptois mettre à la conserver. Je réussis facilement, comme vous pouvez croire. Mais n'étant emportée par aucune passion, je ne fis que ce que je jugai nécessaire, et mesurai avec prudence les doses de mon étourderie.

Dès que j'eus touché le but que je voulois atteindre, je revins sur mes pas, et fis honneur de mon amendement à quelques-unes de ces femmes, qui, dans l'impuissance d'avoir des prétentions à l'agrément, se rejettent sur celles du mérite et de la vertu. Ce fut un coup de partie qui me valut plus que je n'avois espéré. Ces reconnoissantes Duègnes s'établirent mes apologistes; et leur zèle aveugle pour ce qu'elles appelloient leur ouvrage, fut porté au point qu'au moindre propos qu'on se permettoit sur moi, tout le parti prude crioit au scandale et à l'injure. Le même moyen me valut encore le suffrage de nos femmes à prétentions, qui, persuadées que je renonçois à courir la

même carrière qu'elles, me choisirent pour l'objet de leurs éloges, toutes les fois qu'elles vouloient prouver qu'elles ne médisoient pas de tout le monde.

Cependant ma conduite précédente avoit ramené les amans; et pour me ménager entre eux et mes infidelles protectrices, je me montrai comme une femme sensible, mais difficile, à qui l'excès de sa délicatesse fournissoit des armes contre l'amour.

Alors je commençai à déployer sur le grand théâtre, les talens que je m'étois donnés. Mon premier soin fut d'acquérir le renom d'invincible. Pour y parvenir, les hommes qui ne me plaisoient point furent toujours les seuls dont j'eus l'air d'accepter les hommages. Je les employois utilement à me procurer les honneurs de la résistance, tandis que je me livrois sans crainte à l'amant préféré. Mais celui-là, ma feinte timidité ne lui a jamais permis de me suivre dans le monde; et les

regards du cercle ont été, ainsi, toujours fixés sur l'amant malheureux.

Vous savez combien je me décide vîte : c'est pour avoir observé que ce sont presque toujours les soins antérieurs qui livrent le secret des femmes. Quoi qu'on puisse faire, le ton n'est jamais le même, avant ou après le succès. Cette différence n'échappe point à l'observateur attentif ; et j'ai trouvé moins dangereux de me tromper dans le choix, que de me laisser pénétrer. Je gagne encore par-là d'ôter les vraisemblances, sur lesquelles seules on peut nous juger.

Ces précautions et celle de ne jamais écrire, de ne délivrer jamais aucune preuve de ma défaite, pouvoient paroître excessives, et ne m'ont jamais paru suffisantes. Descendue dans mon cœur, j'y ai étudié celui des autres. J'y ai vu qu'il n'est personne qui n'y conserve un secret qu'il lui importe qui ne soit point dévoilé : vérité que l'antiquité

tiquité paroît avoir mieux connue que nous, et dont l'histoire de Samson pourroit n'être qu'un ingénieux emblême. Nouvelle Dalila, j'ai toujours, comme elle, employé ma puissance à surprendre ce secret important, Eh! de combien de nos Samson modernes, ne tiens-je pas la chevelure sous le ciseau! et ceux-là, j'ai cessé de les craindre; ce sont les seuls que je me sois permis d'humilier quelquefois. Plus souple avec les autres, l'art de les rendre infidèles pour éviter de leur paroître volage, une feinte amitié, une apparente confiance, quelque procédé généreux, l'idée flatteuse et que chacun conserve d'avoir été mon seul amant, m'ont obtenu leur discrétion. Enfin, quand ces moyens m'ont manqué, j'ai su, prévoyant mes ruptures, étouffer d'avance, sous le ridicule ou la calomnie, la confiance que ces hommes dangereux auroient pu obtenir.

Ce que je vous dis là, vous me le voyez pratiquer sans cesse; et vous

doutez de ma prudence! Eh bien, rappellez-vous le temps où vous me rendîtes vos premiers soins: jamais hommage ne me flatta autant; je vous desirois avant de vous avoir vu. Séduite par votre réputation, il me sembloit que vous manquiez à ma gloire; je brûlois de vous combattre corps à corps. C'est le seul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire sur moi. Cependant, si vous eussiez voulu me perdre, quels moyens eussiez-vous trouvés? de vains discours qui ne laissent aucune trace après eux, que votre réputation même eût aidé à rendre suspecte, et une suite de faits sans vraisemblance, dont le récit sincère auroit eu l'air d'un roman mal tissu. A la vérité, je vous ai depuis livré tous mes secrets: mais vous savez quels intérêts nous unissent, et si de nous deux, c'est moi qu'on doit taxer d'imprudence (1).

(1) On saura dans la suite, lettres CLII, non pas le secret de M. de Valmont, mais à

Puisque je suis en train de vous rendre compte, je veux le faire exactement. Je vous entends d'ici me dire que je suis au moins à la merci de ma femme-de-chambre ; en effet, si elle n'a pas le secret de mes sentimens, elle a celui de mes actions. Quand vous m'en parlâtes jadis, je vous répondis seulement que j'étois sûre d'elle ; et la preuve que cette réponse suffit alors à votre tranquillité, c'est que vous lui avez confié depuis, et pour votre compte, des secrets assez dangereux. Mais à présent que Prévan vous donne de l'ombrage, et que la tête vous en tourne, je me doute bien que vous ne me croyez plus sur ma parole. Il faut donc vous édifier.

Premièrement, cette fille est ma sœur de lait, et ce lien qui ne nous en paroît pas un, n'est pas sans force pour les gens de cet état : de plus, j'ai son se-

peu-près de quel genre il étoit ; et le lecteur sentira qu'on n'a pas pu l'éclaircir davantage sur cet objet.

cret, et mieux encore : victime d'une folie de l'amour, elle étoit perdue si je ne l'eusse sauvée. Ses parens, tout hérissés d'honneur, ne vouloient pas moins que la faire enfermer. Ils s'adressèrent à moi. Je vis d'un coup-d'œil, combien leur courroux pouvoit m'être utile. Je le secondai, et sollicitai l'ordre, que j'obtins. Puis, passant tout-à-coup au parti de la clémence auquel j'amenai ses parens, et profitant de mon crédit auprès du vieux ministre, je les fis tous consentir à me laisser dépositaire de cet ordre, et maîtresse d'en arrêter ou demander l'exécution, suivant que je jugerois du mérite de la conduite future de cette fille. Elle sait donc que j'ai son sort entre les mains, et quand, par impossible, ces moyens puissans ne l'arrêteroient point, n'est-il pas évident que sa conduite dévoilée et sa punition authentique ôteroient bientôt toute créance à ses discours?

A ces précautions que j'appelle fon-

damentales, s'en joignent mille autres, ou locales, ou d'occasion, que la réflexion et l'habitude font trouver au besoin, dont le détail seroit minutieux, mais dont la pratique est importante, et qu'il faut vous donner la peine de recueillir dans l'ensemble de ma conduite, si vous voulez parvenir à les connoître.

Mais de prétendre que je me sois donné tant de soins pour n'en pas retirer de fruits ; qu'après m'être autant élevée au-dessus des autres femmes par mes travaux pénibles, je consente à ramper comme elles dans ma marche, entre l'imprudence et la timidité ; que sur-tout je puisse redouter un homme au point de ne plus voir mon salut que dans la fuite ? Non, Vicomte, jamais. Il faut vaincre ou périr. Quant à Prévan, je veux l'avoir, et je l'aurai, il veut le dire, et il ne le dira pas : en deux mots, voilà notre roman. Adieu.

De . . . ce 20 septembre 17**.

LETTRE LXXXII.

CÉCILE VOLANGES au chevalier DANCENY.

MON dieu, que votre lettre m'a fait de peine ! J'avois bien besoin d'avoir tant d'impatience de la recevoir ! J'espérois y trouver de la consolation, et voilà que je suis plus affligée qu'avant de l'avoir reçue. J'ai bien pleuré en la lisant : ce n'est pas cela que je vous reproche ; j'ai déjà bien pleuré des fois à cause de vous, sans que ça me fasse de la peine. Mais cette fois-ci, ce n'est pas la même chose.

Qu'est-ce donc que vous voulez dire, que votre amour devient un tourment pour vous, que vous ne pouvez plus vivre ainsi, ni soutenir plus long-temps votre situation ? Est-ce que vous allez cesser de m'aimer, parce que cela n'est pas si agréable qu'autrefois ? Il me semble que je ne suis pas plus heureuse

que vous, bien au contraire ; et pourtant je ne vous en aime que davantage. Si M. de Valmont ne vous a pas écrit, ce n'est pas ma faute ; je n'ai pas pu l'en prier, parce que je n'ai pas été seule avec lui, et que nous sommes convenus que nous ne nous parlerions jamais devant le monde : et ça c'est encore pour vous, afin qu'il puisse faire plutôt ce que vous desirez. Je ne dis pas que je ne le desire pas aussi, et vous devez en être bien sûr : mais comment voulez-vous que je fasse ? Si vous croyez que c'est si facile, trouvez donc le moyen, je ne demande pas mieux.

Croyez-vous qu'il me soit bien agréable d'être grondée tous les jours par maman, elle qui auparavant ne me disoit jamais rien ; bien au contraire. A présent, c'est pis que si j'étois au couvent. Je m'en consolois pourtant en songeant que c'étoit pour vous ; il y avoit même des momens où je trouvois que j'en étois bien aise ; mais quand je vois que vous êtes fâché

aussi, et ça sans qu'il y ait du tout de ma faute, je deviens plus chagrine que pour tout ce qui vient de m'arriver jusqu'ici.

Rien que pour recevoir vos lettres, c'est un embarras, que si M. de Valmont n'étoit pas aussi complaisant et aussi adroit qu'il l'est, je ne saurois comment faire ; et pour vous écrire, c'est plus difficile encore. De toute la matinée, je n'ose pas, parce que maman est tout près de moi, et qu'elle vient à tout moment dans ma chambre. Quelquefois je le peux l'après-midi, sous prétexte de chanter ou de jouer de la harpe ; encore faut-il que j'interrompe à chaque ligne pour qu'on entende que j'étudie. Heureusement ma femme-de-chambre s'endort quelquefois le soir, et je lui dis que je me coucherai bien toute seule, afin qu'elle s'en aille et me laisse de la lumière. Et puis, il faut que je me mette sous mon rideau, pour qu'on ne puisse pas voir de clarté, et puis que j'écoute au

moindre bruit, pour pouvoir tout cacher dans mon lit, si on venoit. Je voudrois que vous y fussiez pour voir! Vous verriez bien qu'il faut bien aimer pour faire ça. Enfin, il est bien vrai que je fais tout ce que je peux, et que je voudrois en pouvoir faire davantage.

Assurément, je ne refuse pas de vous dire que je vous aime, et que je vous aimerai toujours; jamais je ne l'ai dit de meilleur cœur; et vous êtes fâché! Vous m'aviez pourtant bien assuré, avant que je vous l'eusse dit, que cela suffisoit pour vous rendre heureux. Vous ne pouvez pas le nier; c'est dans vos lettres. Quoique je ne les aie plus, je m'en souviens comme quand je les lisois tous les jours. Et parce que nous voilà absens, vous ne pensez plus de même! Mais cette absence ne durera pas toujours, peut-être? Mon dieu, que je suis malheureuse! et c'est bien vous qui en êtes cause!....

A propos de vos lettres, j'espère que vous avez gardé celles que maman m'a prises, et qu'elle vous a renvoyées ; il faudra bien qu'il vienne un temps où je ne serai plus si gênée qu'à présent, et vous me les rendrez toutes. Comme je serai heureuse quand je pourrai les garder toujours, sans que personne ait rien à y voir ! A présent, je les remets à M. de Valmont, parce qu'il y auroit trop à risquer autrement : malgré cela, je ne lui en rends jamais, que cela ne me fasse bien de la peine.

Adieu, mon cher ami. Je vous aime de tout mon cœur. Je vous aimerai toute ma vie. J'espère qu'à présent vous n'êtes plus fâché ; et si j'en étois sûre, je ne le serois plus moi-même. Ecrivez-moi le plutôt que vous pourrez, car je sens que jusques-là je serai toujours triste.

Du château de... ce 21 septembre 17**.

LETTRE LXXXIII.

Le vicomte DE VALMONT *à la présidente* DE TOURVEL.

DE grace, Madame, renouons cet entretien si malheureusement rompu ! Que je puisse achever de vous prouver combien je diffère de l'odieux portrait qu'on vous avoit fait de moi ; que je puisse, sur-tout, jouir encore de cette aimable confiance que vous commenciez à me témoigner ! Que de charmes vous savez prêter à la vertu ! comme vous embellissez et faites chérir tous les sentimens honnêtes ! Ah ! c'est là votre séduction ; c'est la plus forte ; c'est la seule qui soit à-la-fois puissante et respectable.

Sans doute il suffit de vous voir, pour desirer de vous plaire ; de vous entendre dans le cercle, pour que ce desir augmente. Mais celui qui a le bonheur de vous connoître davantage,

qui peut quelquefois lire dans votre ame, cède bientôt à un plus noble enthousiasme, et pénétré de vénération comme d'amour, adorer en vous l'image de toutes les vertus. Plus fait qu'un autre, peut-être, pour les aimer et les suivre, entraîné par quelques erreurs qui m'avoient éloigné d'elles, c'est vous qui m'en avez rapproché, qui m'en avez de nouveau fait sentir tout le charme: me ferez-vous un crime de ce nouvel amour? blâmerez-vous votre ouvrage? vous reprocherez-vous même l'intérêt que vous pourriez y prendre? Quel mal peut-on craindre d'un sentiment si pur, et quelles douceurs n'y auroit-il pas à le goûter.

Mon amour vous effraie, vous le trouvez violent, effréné? Tempérez-le par un amour plus doux; ne refusez pas l'empire que je vous offre, auquel je jure de ne jamais me soustraire, et qui, j'ose le croire, ne seroit pas entièrement perdu pour la vertu. Quel sacrifice pourroit me paroître pénible, sûr que votre

cœur m'en garderoit le prix ? Quel est donc l'homme assez malheureux pour ne pas savoir jouir des privations qu'il s'impose ; pour ne pas préférer un mot, un regard, accordés à toutes les jouissances qu'il pourroit ravir ou surprendre ! et vous avez cru que j'étois cet homme-là ! et vous m'avez craint ! Ah ! pourquoi votre bonheur ne dépend-il pas de moi ! comme je me vengerois de vous en vous rendant heureuse ! Mais ce doux empire, la stérile amitié ne le produit pas ; il n'est dû qu'à l'amour.

Ce mot vous intimide ! et pourquoi ? un attachement plus tendre, une union plus forte, une seule pensée, le même bonheur comme les mêmes peines, qu'y a-t-il donc là d'étranger à votre ame ? Tel est pourtant l'amour ! tel est au moins celui que vous inspirez et que je ressens ! C'est lui sur-tout, qui, calculant sans intérêt, sait apprécier les actions sur leur mérite et non sur leur valeur ; trésor inépuisable des ames

sensibles, tout devient précieux, fait par lui ou pour lui.

Ces vérités si faciles à saisir, si douces à pratiquer, qu'ont-elles donc d'effrayant ? Quelles craintes peut ainsi vous causer un homme sensible, à qui l'amour ne permet plus un autre bonheur que le vôtre ? C'est aujourd'hui l'unique vœu que je forme : je sacrifierai tout pour le remplir, excepté le sentiment qui l'inspire ; et ce sentiment lui-même, consentez à le partager, et vous le réglerez à votre choix. Mais ne souffrons plus qu'il nous divise, lorsqu'il devroit nous réunir. Si l'amitié que vous m'avez offerte, n'est pas un vain mot ; si, comme vous me le disiez hier, c'est le sentiment le plus doux que votre ame connoisse ; que ce soit elle qui stipule entre nous, je ne la récuserai point : mais juge de l'amour, qu'elle consente à l'écouter ; le refus de l'entendre deviendroit une injustice, et l'amitié n'est point injuste.

Un second entretien n'aura pas plus d'inconvéniens que le premier ; le hasard peut encore en fournir l'occasion ; vous pourriez vous-même en indiquer le moment. Je veux croire que j'ai tort; n'aimeriez-vous pas mieux me ramener que me combattre, et doutez-vous de ma docilité ? Si ce tiers importun ne fût pas venu nous interrompre, peut-être serois-je déjà entiérement revenu à votre avis : qui sait jusqu'où peut aller votre pouvoir ?

Vous le dirai-je ? cette puissance invincible, à laquelle je me livre sans oser la calculer, ce charme irrésistible, qui vous rend souveraine de mes pensées comme de mes actions, il m'arrive quelquefois de les craindre. Hélas ! cet entretien que je vous demande, peut-être est-ce à moi à le redouter ! peut-être après, enchaîné par mes promesses, me verrai-je réduit à brûler d'un amour que je sens bien qui ne pourra s'éteindre, sans oser même implorer votre secours ! Ah ! Madame, de grace,

n'abusez pas de votre empire ! Mais quoi ! si vous devez en être plus heureuse, si je dois vous en paroître plus digne de vous, quelles peines ne sont pas adoucies par ces idées consolantes ! Oui, je le sens; vous parler encore, c'est vous donner contre moi de plus fortes armes ; c'est me soumettre plus entièrement à votre volonté. Il est plus aisé de se défendre contre vos lettres ; ce sont bien vos mêmes discours, mais vous n'êtes pas là pour leur prêter des forces. Cependant le plaisir de vous entendre, m'en fait braver le danger : au moins aurai-je ce bonheur d'avoir tout fait pour vous, même contre moi; et mes sacrifices deviendront un hommage. Trop heureux de vous prouver de mille manières, comme je le sens de mille façons, que, sans m'en excepter, vous êtes, vous serez toujours l'objet le plus cher à mon cœur.

Du château de.... ce 23 septembre 17**.

LETTRE LXXXIV.

Le vicomte DE VALMONT *à* CÉCILE VOLANGES.

VOUS avez vu combien nous avons été contrariés hier. De toute la journée je n'ai pas pu vous remettre la lettre que j'avois pour vous ; j'ignore si j'y trouverai plus de facilité aujourd'hui. Je crains de vous compromettre, en y mettant plus de zèle que d'adresse ; et je ne me pardonnerois pas une imprudence qui vous deviendroit si fatale, causeroit le désespoir de mon ami, en vous rendant éternellement malheureuse. Cependant je connois les impatiences de l'amour ; je sens combien il doit être pénible, dans votre situation, d'éprouver quelque retard à la seule consolation que vous puissiez goûter dans ce moment. A force de m'occuper des moyens d'écarter les obstacles, j'en ai trouvé un dont l'exécution sera

aisée, si vous y mettez quelque soin.

Je crois avoir remarqué que la clef de la porte de votre chambre, qui donne sur le corridor, est toujours sur la cheminée de votre maman. Tout deviendroit facile avec cette clef, vous devez bien le sentir ; mais à son défaut, je vous en procurerai une semblable, et qui la suppléera. Il me suffira, pour y parvenir, d'avoir l'autre une heure ou deux à ma disposition. Vous devez trouver aisément l'occasion de la prendre ; et pour qu'on ne s'apperçoive pas qu'elle manque, j'en joins ici une à moi, qui est assez semblable, pour qu'on n'en voie pas la différence, à moins qu'on ne l'essaie ; ce qu'on ne tentera pas. Il faudra seulement que vous ayez soin d'y mettre un ruban bleu et passé, comme celui qui est à la vôtre.

Il faudroit tâcher d'avoir cette clef pour demain ou après-demain, à l'heure du déjeûner ; parce qu'il vous sera plus facile de me la donner alors, et qu'elle

pourra être remise à sa place pour le soir, temps où votre maman pourroit y faire plus d'attention. Je pourrai vous la rendre au moment du dîner, si nous nous entendons bien.

Vous savez que quand on passe du salon à la salle à manger, c'est toujours madame de Rosemonde qui marche la dernière. Je lui donnerai la main. Vous n'aurez qu'à quitter votre métier de tapisserie lentement, ou bien laisser tomber quelque chose, de façon à rester en arrière : vous saurez bien alors prendre la clef, que j'aurai soin de tenir derrière moi. Il ne faudra pas négliger, aussi-tôt après l'avoir prise, de rejoindre ma vieille tante, et de lui faire quelques caresses. Si par hasard vous laissiez tomber cette clef, n'allez pas vous déconcerter ; je feindrai que c'est moi, et je vous réponds de tout.

Le peu de confiance que vous témoigne votre maman, et ses procédés si durs envers vous, autorisent de reste cette petite supercherie. C'est au sur-

plus le seul moyen de continuer à recevoir les lettres de Danceny, et à lui faire passer les vôtres ; tout autre est réellement trop dangereux, et pourroit vous perdre tous deux sans ressource : aussi ma prudente amitié se reprocheroit-elle de les employer davantage.

Une fois maître de la clef, il nous restera quelques précautions à prendre contre le bruit de la porte et de la serrure : mais elles sont bien faciles. Vous trouverez, sous la même armoire où j'avois mis votre papier, de l'huile et une plume. Vous allez quelquefois chez vous à des heures où vous y êtes seule : il faut en profiter pour huiler la serrure et les gonds. La seule attention à avoir, est de prendre garde aux taches qui déposeroient contre vous. Il faudra aussi attendre que la nuit soit venue, parce que, si cela se fait avec l'intelligence dont vous êtes capable, il n'y paroîtra plus le lendemain matin.

Si pourtant on s'en apperçoit, n'hésitez pas à dire que c'est le frotteur du

château. Il faudroit, dans ce cas, spécifier le temps, même les discours qu'il vous aura tenus : comme, par exemple, qu'il prend ce soin contre la rouille, pour toutes les sérrures dont on ne fait pas usage. Car vous sentez qu'il ne seroit pas vraisemblable que vous eussiez été témoin de ce tracas sans en demander la cause. Ce sont ces petits détails qui donnent la vraisemblance, et la vraisemblance rend les mensonges sans conséquence, en ôtant le desir de les vérifier.

Après que vous aurez lu cette lettre, je vous prie de la relire, et même de vous en occuper : d'abord, c'est qu'il faut bien savoir ce qu'on veut bien faire, ensuite, pour vous assurer que je n'ai rien omis. Peu accoutumé à employer la finesse pour mon compte, je n'en ai pas grand usage ; il n'a pas même fallu moins que ma vive amitié pour Danceny, et l'intérêt que vous inspirez, pour me déterminer à me servir de ces moyens, quelqu'innocens

qu'ils soient. Je hais tout ce qui a l'air de la tromperie ; c'est là mon caractère. Mais vos malheurs m'ont touché au point que je tenterai tout pour les adoucir.

Vous pensez bien que cette communication une fois établie entre nous, il me sera bien plus facile de vous procurer, avec Danceny, l'entretien qu'il desire. Cependant ne lui parlez pas encore de tout ceci ; vous ne feriez qu'augmenter son impatience, et le moment de la satisfaire n'est pas encore tout-à-fait venu. Vous lui devez, je crois, de la calmer plutôt que de l'aigrir. Je m'en rapporte là-dessus à votre délicatesse. Adieu, ma belle pupille : car vous êtes ma pupille. Aimez un peu votre tuteur, et sur-tout ayez avec lui de la docilité ; vous vous en trouverez bien. Je m'occupe de votre bonheur, et soyez sûre que j'y trouverai le mien.

De... ce 24 septembre 17**.

LETTRE LXXXV.

La marquise DE MERTEUIL *au vicomte* DE VALMONT.

ENFIN vous serez tranquille, et surtout vous me rendrez justice. Ecoutez, et ne me confondez plus avec les autres femmes. J'ai mis à la fin mon aventure avec Prévan, *à fin !* entendez-vous bien ce que cela veut dire ? A présent vous allez juger qui de lui ou de moi pourra se vanter. Le récit ne sera pas si plaisant que l'action : aussi ne seroit-il pas juste que, tandis que vous n'avez fait que raisonner bien ou mal sur cette affaire, il vous en revînt autant de plaisir qu'à moi, qui y donnois mon temps et ma peine.

Cependant, si vous avez quelque grand coup à faire, si vous devez tenter quelqu'entreprise où ce rival dangereux vous paroisse à craindre, arrivez. Il vous laisse le champ libre,

au moins pour quelque temps ; peut-être même ne se relevera-t-il jamais du coup que je lui ai porté.

Que vous êtes heureux de m'avoir pour amie ! Je suis pour vous une fée bienfaisante. Vous languissez loin de la beauté qui vous engage ; je dis un mot, et vous vous retrouvez auprès d'elle. Vous voulez vous venger d'une femme qui vous nuit ; je vous marque l'endroit où vous devez frapper, et la livre à votre discrétion. Enfin, pour écarter de la lice un concurrent redoutable, c'est encore moi que vous invoquez, et je vous exauce. En vérité, si vous ne passez pas votre vie à me remercier, c'est que vous êtes un ingrat. Je reviens à mon aventure et la reprends d'origine.

Le rendez-vous, donné si haut, à la sortie de l'Opéra (1), fut entendu comme je l'avois espéré. Prévan s'y rendit ;

(1) Voyez la lettre LXXIV.

et quand la Maréchale lui dit obligeamment qu'elle se félicitoit de le voir deux fois de suite à ses jours, il eut soin de répondre que depuis mardi soir il avoit défait mille arrangemens, pour pouvoir ainsi disposer de cette soirée. *A bon entendeur, salut !* comme je voulois pourtant savoir, avec plus de certitude, si j'étois ou non le véritable objet de cet empressement flatteur, je voulus forcer le soupirant nouveau de choisir entre moi et son goût dominant. Je déclarai que je ne jouerois point; en effet, il trouva, de son côté, mille prétextes pour ne pas jouer; et mon premier triomphe fut sur le lansquenet.

Je m'emparai de l'évêque de..... pour ma conversation; je le choisis à cause de sa liaison avec le héros du jour, à qui je voulois donner toute facilité de m'aborder. J'étois bien aise aussi d'avoir un témoin respectable qui pût au besoin, déposer de ma con-

duite et de mes discours. Cet arrangement réussit.

Après les propos vagues et d'usage, Prévan s'étant bientôt rendu maître de la conversation, prit tour-à-tour différens tons, pour essayer celui qui pourroit me plaire. Je refusai celui du sentiment, comme n'y croyant pas; j'arrêtai par mon sérieux, sa gaieté qui me parut trop légère pour un début; il se rabattit sur la délicate amitié; et ce fut sous ce drapeau bannal, que nous commençâmes notre attaque réciproque.

Au moment du souper, l'évêque ne descendoit pas; Prévan me donna donc la main, et se trouva naturellement placé à table à côté de moi. Il faut être juste; il soutint avec beaucoup d'adresse notre conversation particulière, en ne paroissant s'occuper que de la conversation générale, dont il eut l'air de faire tous les frais. Au dessert, on parla d'une pièce nouvelle qu'on devoit donner le lundi suivant aux Français.

Je témoignai quelques regrets de n'avoir pas ma loge ; il m'offrit la sienne que je refusai d'abord, comme cela se pratique : à quoi il répondit assez plaisamment, que je ne l'entendois pas ; qu'à coup sûr il ne feroit pas le sacrifice de sa loge à quelqu'un qu'il ne connoissoit pas, mais qu'il m'avertissoit seulement que madame la Maréchale en disposeroit. Elle se prêta à cette plaisanterie, et j'acceptai.

Remonté au salon, il demanda, comme vous pouvez croire, une place dans cette loge; et comme la maréchale, qui le traite avec beaucoup de bonté, la lui promit *s'il étoit sage*, il en prit l'occasion d'une de ces conversations à double entente, pour lesquelles vous m'avez vanté son talent. En effet, s'étant mis à ses genoux, comme un enfant soumis, disoit-il, sous prétexte de lui demander ses avis et d'implorer sa raison, il dit beaucoup de choses flatteuses et assez tendres, dont il m'étoit facile de me faire l'application.

Plusieurs personnes ne s'étant pas remises au jeu l'après souper, la conversation fut plus générale et moins intéressante : mais nos yeux parlèrent beaucoup. Je dis nos yeux : je devrois dire les siens ; car les miens n'eurent qu'un langage, celui de la surprise. Il dut penser que je m'étonnois et m'occupois excessivement de l'effet prodigieux qu'il faisoit sur moi. Je crois que je le laissai fort satisfait ; je n'étois pas moins contente.

Le lundi suivant, je fus aux Français, comme nous en étions convenus. Malgré votre curiosité littéraire, je ne puis vous rien dire du spectacle, sinon que Prévan a un talent merveilleux pour la cajolerie, et que la pièce est tombée : voilà tout ce que j'y ai appris. Je voyois avec peine finir cette soirée, qui réellement me plaisoit beaucoup ; et pour la prolonger, j'offris à la Maréchale de venir souper chez moi : ce qui me fournit le prétexte de le proposer à l'aimable cajoleur, qui ne demanda

que le temps de courir, pour se dégager, jusques chez les comtessse de P*** (1). Ce nom me rendit toute ma colère ; je vis clairement qu'il alloit commencer les confidences : je me rappellai vos sages conseils et me promis bien... de poursuivre toute l'aventure ; sûre que je le guérirois de cette dangereuse indiscrétion.

Etranger dans ma société, qui ce soir-là étoit peu nombreuse, il me devoit les soins d'usage ; aussi, quand on alla souper, m'offrit-il la main. J'eus la malice, en l'acceptant, de mettre dans la mienne un léger frémissement, et d'avoir pendant ma marche, les yeux baissés et la respiration haute. J'avois l'air de pressentir ma défaite, et de redouter mon vainqueur. Il le remarqua à merveille ; aussi le traître changea-t-il sur le champ de ton et de maintien. Il étoit galant, il devint tendre. Ce n'est

(1) Voyez la lettre LXX.

pas que les propos ne fussent à-peu-près les mêmes, la circonstance y forçoit ; mais son regard, devenu moins vif, étoit plus caressant ; l'inflexion de sa voix plus douce ; son sourire n'é oit plus celui de la finesse, mais du contentement. Enfin dans ses discours, éteignant peu-à-peu le feu de la saillie, l'esprit fit place à la délicatesse. Je vous le demande, qu'eussiez-vous fait de mieux ?

De mon côté, je devins rêveuse, à tel point qu'on fut forcé de s'en apercevoir; et quand on m'en fit le reproche, j'eus l'adresse de m'en défendre maladroitement, et de jetter sur Prévan un coup-d'œil prompt, mais timide et déconcerté, et propre à lui faire croire que toute ma crainte étoit qu'il ne devinât la cause de mon trouble.

Après souper, je profitai du temps où la bonne Maréchale contoit une de ces histoires qu'elle conte toujours, pour me placer sur mon ottomane, dans cet abandon que donne une tendre

rêverie. Je n'étois pas fâchée que Prévan me vît ainsi; il m'honora, en effet, d'une attention toute particulière. Vous jugez bien que mes timides regards n'osoient chercher les yeux de mon vainqueur: mais dirigés vers lui d'une manière plus humble, ils m'apprirent bientôt que j'obtenois l'effet que je voulois produire. Il falloit encore lui persuader que je le partageois: aussi, quand la Maréchale annonça qu'elle alloit se retirer, je m'écriai d'une voix molle et tendre: Ah Dieu! j'étois si bien-là! Je me levai pourtant: mais avant de me séparer d'elle, je lui demandai ses projets; pour avoir un prétexte de dire les miens, et de faire savoir que je resterois chez moi le surlendemain. Là-dessus tout le monde se sépara.

Alors je me mis à réfléchir. Je ne doutois pas que Prévan ne profitât de l'espèce de rendez-vous que je venois de lui donner; qu'il n'y vînt d'assez bonne heure pour me trouver seule,

et que l'attaque ne fût vive : mais j'étois bien sûre aussi, d'après ma réputation, qu'il ne me traiteroit pas avec cette légèreté que, pour peu qu'on ait d'usage, on n'emploie qu'avec les femmes à aventures, ou celles qui n'ont aucune expérience ; et je voyois mon succès certain s'il prononçoit le mot d'amour, s'il avoit la prétention, sur-tout, de l'obtenir de moi.

Qu'il est commode d'avoir affaire à vous autres *gens à principes !* quelquefois un brouillon d'amoureux vous déconcerte par sa timidité, ou vous embarasse par ses fougueux transports ; c'est une fièvre qui, comme l'autre, a ses frissons et son ardeur, et quelquefois varie dans ses symptomes. Mais votre marche réglée se devine si facilement!

L'arrivée, le maintien, le ton, les discours, je savois tout dès la veille.

Je ne vous rendrai donc pas notre conversation que vous suppléerez aisément Observez seulement que, dans ma feinte défense, je l'aidois de tout

mon pouvoir : embarras, pour lui donner le temps de parler ; mauvaises raisons, pour être combattues ; crainte et méfiance, pour ramener les protestations ; et ce refrein perpétuel de sa part, *je ne vous demande qu'un mot* ; et ce silence de la mienne qui semble ne le laisser attendre que pour le faire desirer davantage ; au travers de tout cela, une main cent fois prise, qui se retire toujours et ne se refuse jamais. On passeroit ainsi tout un jour ; nous y passâmes une mortelle heure : nous y serions peut-être encore, si nous n'avions entendu entrer un carrosse dans ma cour. Cet heureux contre-temps rendit, comme de raison, ses instances plus vives ; et moi, voyant le moment arrivé, où j'étois à l'abri de toute surprise, après m'être préparée par un long soupir, j'accordai le mot précieux. On annonça ; et peu de temps après, j'eus un cercle assez nombreux.

Prévan me demanda de venir le lendemain matin, et j'y consentis : mais,

soigneuse de me défendre, j'ordonnai à ma femme-de-chambre de rester tout le temps de cette visite dans ma chambre à coucher, d'où vous savez qu'on voit tout ce qui se passe dans mon cabinet de toilette, et ce fut là que je le reçus. Libre dans notre conversation, et ayant tous deux le même desir, nous fûmes bientôt d'accord : mais il falloit se défaire de ce spectateur importun ; c'étoit où je l'attendois.

Alors, lui faisant à mon gré le tableau de ma vie intérieure, je lui persuadai aisément que nous ne trouverions jamais un moment de liberté ; et qu'il falloit regarder comme une espèce de miracle, celle dont nous avions joui hier, qui même laisseroit encore des dangers trop grands pour m'y exposer, puisqu'à tout moment on pouvoit entrer dans mon salon. Je ne manquai pas d'ajouter que tous ces usages s'étoient établis, parce que, jusqu'à ce jour, ils ne m'avoient jamais contrariée ; et j'insistai en même-temps sur

l'impossibilité de les changer, sans me compromettre aux yeux de mes gens. Il essaya de s'attrister, de prendre de l'humeur, de me dire que j'avois peu d'amour; et vous devinez combien tout cela me touchoit! Mais voulant frapper le coup décisif, j'appellai les larmes à mon secours. Ce fut exactement le *Zaïre, vous pleurez.* Cet empire qu'il se crut sur moi, et l'espoir qu'il en conçut de me perdre à son gré, lui tinrent lieu de tout l'amour d'Orosmane.

Ce coup de théâtre passé, nous revînmes aux arrangemens. Au défaut du jour, nous nous occupâmes de la nuit: mais mon Suisse devenoit un obstacle insurmontable, et je ne permettois pas qu'on essayât de le gagner. Il me proposa la petite porte de mon jardin; mais je l'avois prévu, et j'y créai un chien qui, tranquille et silencieux le jour, étoit un vrai démon la nuit. La facilité avec laquelle j'entrai dans tous ces détails étoit bien propre à l'enhardir; aussi vint-il à me proposer l'expé-

dient le plus ridicule, et ce fut celui que j'acceptai.

D'abord, son domestique étoit sûr comme lui-même : en cela il ne trompoit guère, l'un l'étoit bien autant que l'autre. J'aurois un grand souper chez moi ; il y seroit, il prendroit son temps pour sortir seul. L'adroit confident appelleroit la voiture, ouvriroit la portière ; et lui Prévan, au lieu de monter s'esquiveroit adroitement. Son cocher ne pouvoit s'en appercevoir en aucune façon ; ainsi sorti pour tout le monde, et cependant resté chez moi, il s'agissoit de savoir s'il pourroit parvenir à mon appartement. J'avoue que d'abord mon embarras fut de trouver, contre ce projet, d'assez mauvaises raisons pour qu'il pût avoir l'air de les détruire ; il y répondit par des exemples. A l'entendre, rien n'étoit plus ordinaire que ce moyen ; lui-même s'en étoit beaucoup servi ; c'étoit même celui dont il faisoit le plus d'usage, comme le moins dangereux.

Subjugué

Subjuguée par ces autorités irrécusables, je convins, avec candeur, que j'avois bien un escalier dérobé qui conduisoit très-près de mon boudoir; que je pouvois y laisser la clef, et qu'il lui seroit possible de s'y enfermer, et d'attendre, sans beaucoup de risques; que mes femmes fussent retirées; et puis, pour donner plus de vraisemblance à mon consentement, le moment d'après je ne voulois plus, je ne revenois à consentir qu'à condition d'une soumission parfaite, d'une sagesse..... Ah! quelle sagesse! Enfin je voulois bien lui prouver mon amour, mais non pas satisfaire le sien.

La sortie, dont j'oubliois de vous parler, devoit se faire par la petite porte du jardin: il ne s'agissoit que d'attendre le point du jour; le cerbère ne diroit plus mot. Pas une ame ne passe à cette heure là, et les gens sont dans le plus fort du sommeil. Si vous vous étonnez de ce tas de mauvais raisonnemens, c'est que vous oubliez notre si-

tuation réciproque. Qu'avions-nous besoin d'en faire de meilleurs ? Il ne demandoit pas mieux que tout cela se sût, et moi, j'étois bien sûre qu'on ne le sauroit pas. Le jour fut fixé au surlendemain.

Remarquez que voilà une affaire arrangée, et que personne n'a encore vu Prévan dans ma société. Je le rencontre à souper chez une de mes amies ; il lui offre sa loge pour une pièce nouvelle, et j'y accepte une place. J'invite cette femme à souper, pendant le spectacle et devant Prévan ; je ne puis presque pas me dispenser de lui proposer d'en être. Il accepte et me fait, deux jours après, une visite que l'usage exige. Il vient, à la vérité, me voir le lendemain matin : mais outre que les visites du matin ne marquent plus, il ne tient qu'à moi de trouver celle-ci trop leste ; et je le remets en effet dans la classe des gens moins liés avec moi, par une invitation écrite, pour un souper de cérémonie. Je puis bien dire

comme Annette : *Mais voilà tout pourtant !*

Le jour fatal arrivé, ce jour où je devois perdre ma vertu et ma réputation, je donnai mes instructions à ma fidelle Victoire, et elle les exécuta comme vous le verrez bientôt.

Cependant le soir vint. J'avois déjà beaucoup de monde chez moi ; quand on y annonça Prévan. Je le reçus avec une politesse marquée, qui constatoit mon peu de liaison avec lui ; et je le mis à la partie de la Maréchale, comme étant celle par qui j'avois fait cette connoissance. La soirée ne produisit rien qu'un très-petit billet, que le discret amoureux trouva moyen de me remettre, et que j'ai brûlé suivant ma coutume. Il m'y annonçoit que je pouvois compter sur lui ; et ce mot essentiel étoit entouré de tous les mots parasites, d'amour, de bonheur, etc. qui ne manquent jamais de se trouver à pareille fête.

A minuit, les parties étant finies, je

proposai une courte macédoine. (1) J'avois le double projet de favoriser l'évasion de Prévan, et en même-temps de la faire remarquer ; ce qui ne pouvoit pas manquer d'arriver, vu sa réputation de joueur. J'étois bien aise aussi qu'on pût se rappeller au besoin, que je n'avois pas été pressée de rester seule.

Le jeu dura plus que je n'avois pensé. Le diable me tentoit, et je succombai au desir d'aller consoler l'impatient prisonnier. Je m'acheminois ainsi à ma perte, quand je réfléchis qu'une fois rendue tout-à-fait, je n'aurois plus, sur lui, l'empire de le tenir dans le costume de décence nécessaire à mes projets. J'eus la force de résister. Je rebroussai chemin, et revins, non sans

(1) Quelques personnes ignorent peut-être qu'une macédoine est un assemblage de plusieurs jeux de hasard, parmi lesquels chaque coupeur a droit de choisir lorsque c'est à lui à tenir la main. C'est une invention du siècle.

humeur, reprendre place à ce jeu éternel. Il finit pourtant, et chacun s'en alla. Pour moi, je sonnai mes femmes, je me déshabillai fort vîte, et les renvoyai de même.

Me voyez-vous, Vicomte, dans ma toilette légère, marchant d'un pas timide et circonspect, et d'une main mal assurée ouvrir la porte à mon vainqueur ? Il m'apperçut, l'éclair n'est pas plus prompt. Que vous dirai-je ? je fus vaincue, tout-à-fait vaincue, avant d'avoir pu dire un mot pour l'arrêter ou me défendre. Il voulut ensuite prendre une situation plus commode et plus convenable aux circonstances. Il maudissoit sa parure, qui, disoit-il, l'éloignoit de moi ; il vouloit me combattre à armes égales : mais mon extrême timidité s'opposa à ce projet, et mes tendres caresses ne lui en laissèrent pas le temps. Il s'occupa d'autre chose.

Ses droits étoient doublés, et ses prétentions revinrent : mais alors : « Ecou-

» tez-moi, lui dis-je ; vous aurez jus-
» qu'ici un assez agréable récit à faire
» aux deux comtesses de P***, et à mille
» autres : mais je suis curieuse de sa-
» voir comment vous raconterez la fin
» de l'aventure ». En parlant ainsi, je sonnois de toutes mes forces. Pour le coup, j'eus mon tour, et mon action fut plus vive que sa parole. Il n'avoit encore que balbutié, quand j'entendis Victoire accourir, et appeller *les gens* qu'elle avoit gardés chez elle, comme je le lui avois ordonné. Là, prenant mon ton de reine, et élevant la voix : « Sor-
» tez, Monsieur, continuai-je, et ne
» reparoissez jamais devant moi ». Là-dessus, la foule de mes gens entra.

Le pauvre Prévan perdit la tête, et croyant voir un guet-à-pens dans ce qui n'étoit qu'au fond une plaisanterie, il se jetta sur son épée. Mal lui en prit : car mon valet-de-chambre, brave et vigoureux, le saisit au corps et le terrassa. J'eus, je l'avoue, une frayeur mortelle. Je criai qu'on arrêtât, ordon-

nai qu'on laissât sa retraite libre, en s'assurant seulement qu'il sortît de chez moi. Mes gens m'obéirent : mais la rumeur étoit grande parmi eux ; ils s'indignoient qu'on eût osé manquer *à leur vertueuse maîtresse*. Tous accompagnèrent le malheureux Chevalier, avec bruit et scandale, comme je le souhaitois. La seule Victoire resta ; et nous nous occupâmes pendant ce temps à réparer le désordre de mon lit.

Mes gens remontèrent toujours en tumulte ; et moi, *encore toute émue*, je leur demandai par quel bonheur ils s'étoient encore trouvés levés ; et Victoire me raconta qu'elle avoit donné à souper à deux de ses amies, qu'on avoit veillé chez elle, et enfin tout ce dont nous étions convenues ensemble. Je les remerciai tous, et les fis retirer en ordonnant pourtant à l'un d'eux d'aller sur-le-champ chercher mon médecin. Il me parut que j'étois autorisée à craindre l'effet de *mon saisissement mortel ;* et c'étoit un moyen sûr de

donner du cours et de la célébrité à cette nouvelle.

Il vint en effet, me plaignit beaucoup, et ne m'ordonna que du repos. Moi, j'ordonnai de plus à Victoire, d'aller le matin de bonne heure bavarder dans le voisinage.

Tout a si bien réussi, qu'avant midi, et aussi-tôt qu'il a été jour chez moi, ma dévote voisine étoit déjà au chevet de mon lit, pour savoir la vérité et les détails de cette horrible aventure. J'ai été obligée de me désoler avec elle, pendant une heure, sur la corruption du siècle. Un moment après, j'ai reçu de la Maréchale le billet que je joins ici. Enfin, avant cinq heures, j'ai vu arriver, à mon grand étonnement, M.... (1). Il venoit, m'a-t-il dit, me faire ses excuses, de ce qu'un officier de son corps avoit pu me manquer à ce

(1) Le commandant du corps dans lequel M. de Prévan servoit.

point. Il ne l'avoit appris qu'à dîner chez la Maréchale, et avoit sur-le-champ envoyé ordre à Prévan de se rendre en prison. J'ai demandé grace, et il me l'a refusée. Alors j'ai pensé que, comme complice, il falloit m'exécuter de mon côté, et garder au moins de rigides arrêts. J'ai fait fermer ma porte, et dire que j'étois incommodée.

C'est à ma solitude que vous devez cette longue lettre. J'en écrirai une à madame de Volanges, dont sûrement elle fera lecture publique, et où vous verrez cette histoire telle qu'il faut la raconter.

J'oubliois de vous dire que Belleroche est outré, et veut absolument se battre avec Prévan. Le pauvre garçon! heureusement j'aurai le temps de calmer sa tête. En attendant, je vais reposer la mienne, qui est fatiguée d'écrire. Adieu, Vicomte.

Du château de... ce 25 septembre 17**, au soir.

LETTRE LXXXVI.

La maréchale DE..... *à la marquise* DE MERTEUIL.

(Billet inclus dans la précédente).

MON Dieu ! qu'est-ce donc que j'apprends, ma chère Madame ? est-il possible que ce petit Prévan fasse de pareilles abominations ? et encore vis-à-vis de vous ! A quoi on est exposé ! on ne sera donc plus en sûreté chez soi ! En vérité, ces événemens-là consolent d'être vieille. Mais de quoi je ne me consolerai jamais, c'est d'avoir été en partie cause de ce que vous avez reçu un pareil monstre chez vous. Je vous promets bien que si ce qu'on m'en a dit est vrai, il ne remettra plus les pieds chez moi ; c'est le parti que tous les honnêtes gens prendront avec lui, s'ils font ce qu'ils doivent.

On m'a dit que vous vous étiez trou-

vée bien mal, et je suis inquiète de votre santé. Donnez-moi, je vous prie, de vos chères nouvelles ; ou faites-m'en donner par une de vos femmes, si vous ne le pouvez pas vous-même. Je ne vous demande qu'un mot pour me tranquilliser. Je serois accourue chez vous ce matin, sans mes bains que mon docteur ne me permet pas d'interrompre ; et il faut que j'aille cet après-midi à Versailles, toujours pour l'affaire de mon neveu.

Adieu, ma chère Madame ; comptez pour la vie sur ma sincère amitié.

Paris, ce 25 septembre 17**.

LETTRE LXXXVII.

La marquise DE MERTEUIL *à madame* DE VOLANGES.

JE vous écris de mon lit, ma chère bonne amie. L'événement le plus désagréable, et le plus impossible à pré-

voir, m'a rendue malade de saisissement et de chagrin. Ce n'est pas qu'assurément j'aie rien à me reprocher : mais il est toujours si pénible pour une femme honnête et qui conserve la modestie convenable à son sexe, de fixer sur elle l'attention publique, que je donnerois tout au monde pour avoir pu éviter cette malheureuse aventure, et que je ne sais encore si je ne prendrai pas le parti d'aller à la campagne attendre qu'elle soit oubliée. Voici ce dont il s'agit.

J'ai rencontré chez la maréchale de... un M. de Prévan que vous connoissez sûrement de nom, et que je ne connoissois pas autrement. Mais en le trouvant dans cette maison, j'étois bien autorisée, ce me semble, à le croire bonne compagnie. Il est assez bien fait de sa personne, et m'a paru ne pas manquer d'esprit. Le hasard et l'ennui du jeu me laissèrent seule de femme entre lui et l'évêque de..... tandis que tout le monde étoit occupé au lansquenet. Nous cau-

sâmes tous trois jusqu'au moment du souper. A table, une nouveauté dont on parla, lui donna occasion d'offrir sa loge à la Maréchale, qui l'accepta ; et il fut convenu que j'y aurois une place. C'étoit pour lundi dernier, aux Français. Comme la Maréchale venoit souper chez moi au sortir du spectacle, je proposai à ce Monsieur de l'y accompagner, et il y vint. Le sur-lendemain il me fit une visite qui se passa en propos d'usage, et sans qu'il y eût du tout rien de marqué. Le lendemain il vint me voir le matin, ce qui me parut bien un peu leste : mais je crus qu'au lieu de le lui faire sentir par ma façon de le recevoir, il valoit mieux l'avertir par une politesse, que nous n'étions pas encore aussi intimement liés qu'il paroissoit le croire. Pour cela je lui envoyai, le jour même, une invitation bien sèche et bien cérémonieuse, pour un souper que je donnois avant-hier. Je ne lui adressai pas la parole quatre fois dans toute la soirée ; et lui de son

côté, se retira aussi-tôt sa partie finie. Vous conviendrez que jusques-là rien n'a moins l'air de conduire à une aventure : on fit, après les parties, une macédoine qui nous mena jusqu'à près de deux heures, et enfin je me mis au lit.

Il y avoit au moins une mortelle demi-heure que mes femmes étoient retirées, quand j'entendis du bruit dans mon appartement. J'ouvris mon rideau avec beaucoup de frayeur, et vis un homme entrer par la porte qui conduit à mon boudoir. Je jettai un cri perçant ; et je reconnus, à la clarté de ma veilleuse, ce M. de Prévan, qui, avec une effronterie inconcevable, me dit de ne pas m'alarmer ; qu'il alloit m'éclaircir le mystère de sa conduite, et qu'il me supplioit de ne faire aucun bruit. En parlant ainsi, il allumoit une bougie ; j'étois saisie au point que je ne pouvois parler. Son air aisé et tranquille me pétrifioit, je crois, encore davantage. Mais il n'eut pas dit

deux mots, que je vis quel étoit ce prétendu mystère, et ma seule réponse fut, comme vous pouvez croire, de me prendre à ma sonnette.

Par un bonheur incroyable, tous les gens de l'office avoient veillé chez une de mes femmes, et n'étoient pas encore couchés. Ma femme-de-chambre, qui, en venant chez moi, m'entendit parler avec beaucoup de chaleur, fut effrayée, et appella tout ce monde-là. Vous jugez quel scandale ! Mes gens étoient furieux ; je vis le moment où mon valet-de-chambre tuoit Prévan. J'avoue que, pour l'instant, je fus fort aise de me voir en force : en y réfléchissant aujourd'hui, j'aimerois mieux qu'il ne fût venu que ma femme-de-chambre ; elle auroit suffi, et j'aurois peut-être évité cet éclat qui m'afflige.

Au lieu de cela, le tumulte a réveillé mes voisins, les gens ont parlé, et c'est depuis hier la nouvelle de tout Paris. M. de Prévan est en prison par ordre du commandant de son corps,

qui a eu l'honnêteté de passer chez moi, pour me faire des excuses, m'a-t-il dit. Cette prison va encore augmenter le bruit : mais je n'ai jamais pu obtenir que cela fût autrement. La ville et la cour se sont fait écrire à ma porte, que j'ai fermée à tout le monde. Le peu de personnes que j'ai vues, m'a dit qu'on me rendroit justice, et que l'indignation publique étoit au comble contre M. de Prévan : assurément, il le mérite bien, mais cela n'ôte pas le désagrément de cette aventure.

De plus, cet homme a sûrement quelques amis, et ses amis doivent être méchans : qui sait, qui peut savoir ce qu'ils inventeront pour me nuire ? Mon Dieu, qu'une jeune femme est malheureuse ! elle n'a rien fait encore, quand elle s'est mise à l'abri de la médisance ; il faut qu'elle en impose même à la calomnie.

Mandez-moi, je vous prie, ce que vous auriez fait, ce que vous feriez à ma place ; enfin, tout ce que vous pen-

sez. C'est toujours de vous que j'ai reçu les consolations les plus douces et les avis les plus sages ; c'est de vous aussi que j'aime le mieux à en recevoir.

Adieu, ma chère et bonne amie ; vous connoissez les sentimens qui m'attachent à vous pour jamais. J'embrasse votre aimable fille.

Paris, ce 26 septembre 17**.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LES
LIAISONS
DANGEREUSES.

Tome I.

LES
LIAISONS
DANGEREUSES.

Tome III.

LES
LIAISONS
DANGEREUSES.

Tome II.

LES
LIAISONS
DANGEREUSES.

Tome IV.

Digitized by Google